God
914·7
Mau/Her
101975

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

MŒURS RUSSES.

L'HERMITE EN RUSSIE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES RUSSES

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. I.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen	chez Noubel.
Aix-la-Chap.	Laruelle.
Amsterdam	Dufour et d'Ocagne, Delachaux.
Angers	Fourrié-Mame
Arras	Topino.
Bayonne	Fauvel jeune.
Berlin	Schlesinger.
Besançon	Deis, Bintot.
Blois	Giroud.
Bordeaux	Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Gassiot, Gayet
Boulogne	Griset aîné, Griset jeune.
Brest	Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles	Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen	Mancel, Mme Belin-Leharon
Calais	Leleux.
Cambrai	Giard.
Chartres	Hervé.
Clermont-F.	Garnier-Allabre.
Colmar	Petit.
Dieppe	Marais.
Dijon	Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque	Lancel.
Francfort	Jugel. Brœaner.
Gand	Dujardin, Leroux.
Gênes	Yves Gravier.
Geneve	Paschoud, Barbezat et Delarue Cherbulier.
Havre	Chapelle.
Honfleur	Blon.
Leipsick	Grieshammer, Zirgès.
Liège	Desoër, Collardin.
Lille	Vanackère Bronner-Beauwens.
Lausanne	Fischer.
Londres	Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz
Lorient	Caris, Fauvel.
Lyon	Bohaire, Faverio, Maire.
Mankeim	Artaria et Fontaine
Mans	Pesche, Belon.
Marseille	Chardon, Maswerd, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz	Mme Devilly. Thiel.
Mons	Leroux.
Montpellier	Sevalle, Gabon fils.
Moskou	Fr. Riss père et fils.
Nimes	Pouchon.
Nanci	Vincenot.
Nantes	Busseuil, Clech.
Naples	Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort	Elies-Orillat
Perpignan	Alaine, Lasserre.
Poitiers	Catineau. Mmes Loriot
Rennes	Duchesne, Mollion.
Rouen	Frere, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Malo	Rottier.
Saint-Pétersbourg	C. Weyer, Graff, Saint-Florent
Strasbourg	Levrault.
Toulon	Bellue. Baissiès. Laurent.
Toulouse	Vieusseux.
Turin	Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes	Lemaitre.
Vienne	Schalbacher.
Varsovie	Glücksberg.
Ypres	Gambard-Dujardin.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

L'HERMITE EN RUSSIE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES RUSSES
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, etc.

PAR E. DUPRÉ DE St-MAURE,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-Membre du Corps-Législatif, ancien Sous-Préfet, auteur d'*Hier et Aujourd'hui*, de l'*Anthologie russe*, etc.

Orné de Gravures et de Vignettes.

TOME PREMIER.

101975

Vol. I

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

101975

A

Monsieur le duc de Brissac,

PAIR DE FRANCE,

Ministre d'Etat, Chevalier des Ordres du Roi, Officier de la Légion-d'Honneur, etc., etc.

MONSIEUR LE DUC,

Si je me conformais aux usages du jour, je signerais, et ma dédicace serait faite : tel est le bon plaisir de la mode. Eh quoi! déesse fantasque, pas seulement quelques lignes entre le nom de l'auteur et le nom de celui auquel il dédie ses œuvres! Du blanc et des points, c'est bien peu; aussi les malins disent-ils que les sentimens sont absens de l'ame comme du papier, et qu'on ne parle plus à certaines gens de leur mérite, par une raison assez naturelle, c'est qu'ils n'en ont

point. Ainsi, les réticences tranchent admirablement la difficulté. Fort heureusement je n'ai rien à trancher devant le nom historique que je place en tête de mon ouvrage; aux souvenirs brillans du passé je puis joindre des talens, des services et des vertus présentes. Je me déclare donc rebelle aux usages reçus; ils n'arrêteront ni mon cœur ni ma plume : elle sera moins louangeuse que vraie. Il ne faut point, par la prétention d'être simple, se montrer sec et froid. Que diraient de mon silence les habitans de deux grandes provinces qui conservent à leur ancien administrateur reconnaissance et vénération ; que penserait la chambre héréditaire, dont les suffrages entourent le noble collègue qui fut souvent l'habile rapporteur de ses travaux? Et vous, aimable Timoléon, qui voulez suivre des traces si chères, me pardonneriez-vous de n'avoir point trahi les touchantes vertus du père de famille, après avoir rendu hommage à celles de l'homme public? Non, Monsieur le Duc, en vous dédiant mon ouvrage, il m'était impossible de sacrifier à la mode ; j'aime encore mieux contrarier votre modestie en parlant, que de déplaire à tout le monde en me taisant.

Je suis avec un respectueux dévouement, Monsieur le Duc,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

E. DUPRÉ DE SAINT-MAURE.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage est moins un voyage en Russie, que le compte fidèle de mes impressions durant un séjour de cinq ans dans la capitale de cet empire. En le soumettant au public, je ne me suis nullement attaché à l'ordre des dates; toutefois, je dois dire qu'il fut écrit depuis le mois d'août 1819, jusqu'au mois de juillet 1824, époque de mon retour en France sur la corvette *la Salamandre*.

Je me suis particulièrement appliqué à ne point faire un livre avec des livres. On a publié une multitude de descriptions minutieuses des palais et des monumens publics russes; à quoi bon les reproduire? Les grands édifices sont toujours les mê-

mes ; mais les coutumes, les institutions d'un peuple se modifient sans cesse, surtout chez celui dont la civilisation est ascendante. J'ai donc moins voyagé parmi les colonnes, les pilastres, les obélisques et les quais en granit, qu'à travers les mœurs, les caractères et les usages ; c'était l'unique moyen de se donner au moins le mérite d'un peu de nouveauté, et de dire ce que beaucoup de voyageurs n'ont pas dit. D'ailleurs, en général, les écrivains qui abandonnèrent le terrain scientifique et descriptif, pour exploiter le domaine moral, se montrèrent trop souvent dénigrans et injurieux pour les Russes ; ils les traitèrent sans indulgence, comme si on pouvait tout exiger d'un peuple qui n'est entré dans la grande famille européenne que depuis cent vingt-cinq ans. D'autres, faisant imprimer leurs livres sur les lieux mêmes, composèrent des apothéoses ridicules ; ainsi, il est permis de dire que la tâche d'impartialité et de jus-

tice ne fut point remplie : c'est celle que je me suis imposée.

Par exemple, on serait tenté de croire que M. Edouard-Daniel Clark s'est enrhumé le jour même où il toucha terre en Russie, et que, forcé de garder la chambre, il puisa avec humeur toutes ses remarques dans des relations surannées, telles que le *Voyage en Moscovie du baron de Mayerburg*, publié en 1688, ou celui *d'Oléarius*. M. Clark termine son portrait par ce coup de pinceau : « Enfin les Russes ont tous les vices qui caractérisaient leurs ancêtres au dix-septième siècle. »

Puffendorf, dans son *Introduction à l'Histoire moderne*, s'exprime ainsi * : « On se tromperait beaucoup si, pour connaître les Russes d'aujourd'hui, on s'arrêtait aux portraits qui ont été faits de cette nation au commencement de ce siè-

* Tom. IV, pag. 281, édition de Paris; 1776.

cle. » Certes, cet écrivain, aussi judicieux qu'impartial, ne soupçonnait pas qu'en 1804 M. Clark accuserait les Russes d'être encore ce qu'ils étaient il y a deux cents ans. Probablement ils sont restés Russes, comme nous sommes restés Gaulois : chaque nation conserve toujours quelque chose de son origine.

Je pourrais citer bien d'autres voyageurs qui ne furent ni plus justes, ni plus polis que M. Clark ; mais ce serait une fastidieuse nomenclature. J'ai parcouru leurs ouvrages, avec d'autant plus d'impatience, que le soir, à chaque pas, je trouvais un démenti de ce que j'avais lu le matin. Le lecteur devient un juge pour l'écrivain, dès qu'il est transplanté sur son théâtre, et au milieu de ses personnages ; alors il ne saurait être sa dupe, ni conserver la bénévole crédulité des lecteurs de Londres et de Paris.

L'art de plier une connaissance générale des hommes à celle des hommes

nouveaux qu'on vient observer, est plus difficile que ne le pensent les voyageurs ; il ne faut pas classer légèrement et sur de simples soupçons. Une sage lenteur, une salutaire défiance de ses propres jugemens, cette droiture de cœur qui porte à ne pas saisir exclusivement le côté faible d'une nation, enfin, un peu de charité chrétienne et de modération ; telles sont les qualités désirables dans un écrivain : exiger une perfection idéale d'un pays, c'est oublier qu'on laissa le sien sous le poids des imperfections.

Trop de gens aussi s'obstinent à ne considérer les objets qu'avec la trompeuse lunette de leurs caprices, de leurs goûts et même de leurs passions ; il faudrait, pour ainsi dire, lors du départ, laisser chez soi son caractère. Si le voyageur est misanthrope, il appliquera son mépris général des hommes au peuple nouveau qu'il observe, et qui devient aussitôt l'objet de sa haine et de son dénigrement.

Un autre, trop attaché à ses doctrines ou à son incrédulité, se montrera impitoyable pour toutes les cérémonies religieuses d'un culte étranger; c'est à quoi n'a pas manqué M. de Kotzebüe, dans ses *Souvenirs d'Italie*, et c'est ce qui donne à cet ouvrage, non-seulement une couleur révoltante, mais quelque chose d'ignoble aux plaisanteries que l'auteur se permet.

Si l'observateur ambulant est un homme mal élevé, il ne recherchera que ses pairs, et ne sera accueilli que par eux: *qui se ressemble s'assemble.* Dès lors, voulant punir la bonne compagnie de l'exclusion dont il s'est frappé, parce qu'au fond il se rend justice, il trouvera charmant de l'outrager, de l'accabler, par d'odieuses imputations, semblable à ces laquais, qui médisent du salon pour se venger de l'ennui qu'ils éprouvent dans l'antichambre.

Ainsi, les pauvres nations sont à la merci des humeurs noires ou des manies

du peintre étranger qui vient faire leur portrait malgré elles. Il en résulte souvent de hideuses physionomies ; mais ce qu'il y a d'intolérable, ce sont les personnalités, et malheureusement, pour se rendre piquant, on n'abuse que trop de la faculté d'individualiser ses peintures.

Lorsqu'en 1824 je débarquai à Cherbourg, je vis ces mots, écrits par un Anglais sur la boiserie d'une glace d'auberge : « J'ai dîné aujourd'hui avec des Français complètement ridicules, et je pense que cela m'arrivera tout le tems de mon voyage en France*. » Certes, voilà

* Dans la même année parurent deux relations de voyageurs anglais en France. L'un nous fait des complimens sur les visages joufflus et rubiconds de nos paysans, sur l'expression de gaîté et de bonheur dont sont empreintes ces bonnes physionomies villageoises ; l'autre, qui a parcouru les mêmes pays, s'appitoie sur les mines blêmes et hâves des paysans, et part de là pour les croire très-malheureux. Lequel des deux se trompe ? Cela devient embarrassant, puisqu'ils décrivent les mêmes objets et se grisèrent peut-être dans les mêmes auberges.

un Anglais facile à se prévenir contre les gens qu'il visite ; si cet écrivain de murailles est aussi un barbouilleur de papier, nous courons gros jeu. Ces injustices sont communes à tous les peuples ; on rend une nation responsable d'une difficulté de passeport, d'une scène à la douane, d'une contrariété de logement, ou de la rencontre d'un sot, comme si partout il n'y avait pas des douanes, des sots et des agens de police. Pour juger sainement des choses, il faut savoir s'isoler de soi-même, et ne point soumettre sa manière de voir aux influences des intérêts privés et aux amertumes d'un mécompte.

On peut aussi reprocher à quelques voyageurs de trop s'attacher à peindre ce qui leur plaît, et de trop négliger ce qui plairait à tout le monde ; les uns s'appesantissent sur les galeries de tableaux, d'autres sur les monumens ; ceux-ci font pâlir le lecteur sur des détails statistiques ; ceux-là sur la vie privée de grands per-

sonnages qu'on sait par cœur. Cinq années de séjour en Russie m'ont mis en rapport avec quelques-uns de ces voyageurs exclusifs ; chacun m'interrogeait sur l'objet de sa marotte, sans qu'il lui vînt à l'idée de s'intéresser à autre chose. L'un d'eux fut surnommé le *Chevalier des pilastres*, parce qu'il comptait minutieusement toutes les cannelures des édifices publics ; il passait des heures entières devant un portique. Si ce chevalier écrit, son livre aura un grand air de probité ; mais les plus honnêtes gens veulent plus que de la probité dans un ouvrage.

Un académicien russe, qui connaissait mon projet de publier mes observations, me disait, avec une aimable franchise : « M. l'observateur, dites-nous de bonnes vérités, nous les recevrons sans humeur ; nous n'aimons pas plus les flatteries insipides, que les censures trop amères. Les libelles irritent et ne corrigent personne ; critique saine et de bon goût, satire des

ridicules et justice rendue à ce que nous avons de louable, voilà ce qu'on attend de vous; si vous suivez cette marche, vous serez du très-petit nombre d'écrivains dont nous n'avons pas à nous plaindre.

» — J'ai obéi à vos inspirations avant de les connaître, répondis-je à mon académicien: impartialité et vérité, telle est ma devise. Si j'ai été parfaitement accueilli dans le monde, je n'ai retiré de mon voyage ni fortune, ni honneurs. Je ne suis donc nullement sous le charme des bienfaits; la liberté de mes jugemens ne saurait indisposer un protecteur ni un Mécène, car il n'y en a plus chez vous. Ainsi, mes opinions restent parfaitement indépendantes; le bien et le mal que je dirai seront l'expression franche de ma pensée. »

Toutefois, je crois que le bien sera en majorité dans cet ouvrage. A moins d'avoir l'humeur chagrine ou beaucoup de mauvaise foi, il est impossible, après

quelques années de séjour en Russie, d'échapper à cette conviction : c'est que ce peuple est éminemment bon, spirituel, valeureux, religieux et charitable. Il me semble que ces qualités, incontestables pour la masse de la nation, devaient désarmer les écrivains allemands et anglais, qui traitèrent les Russes avec une impitoyable sévérité.

Je me suis peu étendu sur la littérature nationale, parce que l'Introduction de mon *Anthologie russe** renferme un précis historique en ce genre, depuis la naissance des lettres jusqu'à nos jours; chaque morceau de poésie est précédé ou suivi d'une notice biographique, historique et littéraire. Dans les circonstances actuelles, cet empire attire assez les regards pour donner de l'intérêt aux pro-

* Cet ouvrage, formant un volume in-8° de quatre cents pages, se trouve à Paris, chez Trouvé, imprimeur-libraire, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16; et chez Pillet aîné. Prix : 6 fr.

ductions qui doivent le faire mieux connaître.

Mes efforts, je le répète, ont eu pour but unique de peindre les diverses classes, les usages, les mœurs nouvelles, et ce qui reste des anciennes coutumes, les principales institutions, enfin, les fêtes nationales, tant profanes que sacrées: cette partie me semble avoir été négligée dans les narrations de beaucoup de voyageurs. Les grandes joies et les grandes tristesses d'un peuple sont des pierres de touche; les hommes pensent tout haut dans ces manifestations solennelles de sentimens pénibles ou joyeux, et c'est alors que l'observateur a beau jeu pour les peindre. Les deux Nouvelles que contiennent les second et troisième volumes inspireront, j'ose l'espérer, un vif intérêt de curiosité à mes lecteurs. Toutes deux sont historiques, et offrent une fidèle peinture de mœurs et d'habitudes nationales.

Je dois le dire avec franchise, cet

ouvrage s'adresse particulièrement aux gens du monde; c'est à eux surtout que j'ai voulu donner une idée exacte de la Russie; mes peintures offrent au moins l'attrait de la vérité. Je serais bien payé de mes courses lointaines et de mon travail, si le lecteur pouvait éprouver un moment d'illusion, et se dire en posant le livre : « J'ai été en Russie, je connais les Russes. »

N. B. Il est nécessaire de faire observer que tous les noms de baptême disséminés dans cet ouvrage sont des noms en l'air dont je me sers pour l'intérêt du récit. Il n'en est pas de même des noms de famille qui s'y trouvent : ceux-là ne sont point supposés.

LÉGENDE EXPLICATIVE

DU PLAN DE SAINT-PÉTERSBOURG.

QUARTIER DE L'AMIRAUTÉ.

1. Palais impérial d'Hiver.
2. L'amirauté.
3. Palais de marbre.
4. Perspective de Nefsky.
5. Hôtel de l'état-major.
6. Hôtel de l'ambassade de France.
7. Hôtel des tribunaux.
8. Département de la police.
9. Hôtel du collége des affaires étrangères.
10. Eglise Isaac.
11. Maison de poste et direction des postes.
12. Hôtel du ministère de la marine et collége des affaires étrangères.
13. Amirauté neuve.
14. Palais du sénat.
15. Statue équestre de Pierre Ier.
16. Ecuries et remises de la cour.
17. Eglise cathédrale de la Sainte-Vierge, de Kasan.
18. Hôtel des Enfans-Trouvés.
19. La banque.
20. Maison du département du ministère de l'intérieur.
21. Grand théâtre.
22. Eglise Saint-Nicolas.
23. Typographie de la marine.
24. Eglise catholique.
25. Eglise arménienne.
26. Palais Saint-Michel ou département du Génie.
27. Casernes.
28. Palais du grand duc Michel
29. Manége.
30. Palais du grand duc Nicolas, empereur actuel, et cabinet impérial.
31. Petit théâtre.
32. Département de la justice.
33. Hôtel-de-Ville.
34. Grandes boutiques.
35. Bibliothèque impériale publique.
36. Banque d'assignations.
37. Département de l'instruction publique.
38. Département des domaines de l'Empire.
39. Eglise de l'Assomption de N. D.
40. Eglise de l'Ascension de J.-C.
41. Bolchaya sadovaya.
42. Institut des ingénieurs des voies et communications.
43. Marché Saint-Nicolas.
44. Hôtel du gouverneur civil.
45. Département du commissariat de guerre.
46. Magasin de suif.
47. Fabrique de sucre.
48. Eglise de l'intercession de la Ste-Vierge.
49. Auditoriat général.

QUARTIER DE LA LITEINOI (*faubourg.*)

50. Perspective de Liteinoi.
51. Eglise de Saint-Panteléimon.
52. Bâtiment de la cour, nommé de Bauer.
53. Blanchisserie de la cour.
54. Arsenal neuf.
55. Magasin de sel et d'eau-de-vie.
56. Eglise Saint-Siméon.
57. Hôtel du ministre du culte.
58. Maison de la société impériale philanthropique.
59. Institut Catherine.
60. Hôpital pour les pauvres.
61. Eglise Znaménie.
62. Commission pour la rédaction des lois.
63. La fonderie.
64. Vieux arsenal.
65. Département de l'artillerie.
66. Eglise de la transfiguration.
67. Fabrique de boissons et de bougies pour la cour.
68. Caserne du corps des chevaliers-gardes.
69. Casernes d'un régiment des gardes.
70. Maison des cosaques du Don.
71. Eglise Saint-Wladimir.
72. Ecole primaire.
73. Ecole du commerce.
74. Département des différens revenus de l'Empire.
75. Casernes appelées maison de Gleboff.
76. Pension noble de l'université impériale de Saint-Pétersbourg
77. Caserne du régiment de gardes Séménoskoi.
78. Hôpital d'Obouhoff.
79. Hôpital militaire.
80. Casernes du régiment des gardes-chasseurs.

QUARTIER NARFSKOI DE NARVA.

81. Eglise Sainte-Trinité.
82. Casernes appelées maison de Gornofsky.
83. Corps des orphelines militaires.
84. Casernes du régiment de garde Ismaillofskoi.
85. Ecole pour les orphelins militaires.
86. Maison d'accouchement.
87. Porte de Catharinhoff.
88. Casernes des mariniers.

89. Hôpital de Katinkine.
90. Palais de Catharinhoff.

QUARTIER DE ROJESTVENSKOI.

91. Boutiques.
92. Eglise de la naissance de Jésus-Christ.
93. Casernes des ouvriers des voies et communications.
94. Palais de Tauride.
95. Casernes d'artillerie.
96. Dépôt de fourrages des écuries de la cour.
97. Bâtimens de l'artillerie.
98. Couvent Smolnoï.
99. Maison de charité et de correction.

QUARTIER KARETNOI.

100. Monastère de Saint-Alexandre Nefskoï, églises de la Sainte-Trinité, de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean-Chrysostôme, et maison métropolitaine.
101. Académie ecclésiastique.
102. Casernes des leib-cosaques.
103. Fabrique de glaces et verreries.
104. Eglise de Saint-Jean-Baptiste.
105. Cour de poste de la Yamskoï.

QUARTIER DE VASILIEFSKOI OSTROF.

106. Grande perspective.
107. Premier corps de cadets.
108. Corps de cadets de la marine.
109. Bâtimens de la douane.
110. La bourse.
111. Musée de l'académie des sciences et observatoire.
112. Perspective moyenne.
113. Académie russe.
114. Magasins d'eau-de-vie.
115. Corderie.
116. Casernes du régiment de garde de Finlande.
117. Corps des mines, le ci-devant observatoire.
118. Magasin des huiles.
119. Remises pour les petits bâtimens de la marine.
120. Casernes du régiment d'instruction des carabiniers.
121. Lazaret et école du port.
122. Maison du capitaine du port.

QUARTIER DE PETERSBOURG.

123. Rivière Chdanofka.
124. Eglise de la transfiguration de J.-C.
125. Second corps des cadets, régiment et escadron nobles.
126. Palais de Petrofskoi.
127. Magasin de Alytnoi.
128. Magasin de chanvre.
129. Eglise Saint-Nicolas.
130. Eglise de la Sainte-Trinité.
131. Bâtiment de l'empereur Pierre Ier.
132. Cour archi-épiscopale.
133. Jardin botanique et ses bâtimens.
134. Casernes appelées de Petrofsky.

QUARTIER DE VIBOURG.

135. Hôpitaux pour les troupes de terre.
136. Hôpitaux pour la marine.
137. Casernes de la brigade d'instruction d'artillerie.
138. Magasins d'artillerie.
139. Magasin d'eau-de-vie.
140. Ecole vétérinaire.
141. Académie médico-chirurgicale.

ENVIRONS.

142. Palais impérial.
143. Maison des invalides.
144. Palais impérial.
145. Eglise de la descente du Saint-Esprit.
146. Eglise de Sainte-Madeleine.
147. Casernes de la marine.
148. Laboratoire et magasins de l'artillerie de marine.

PONTS.

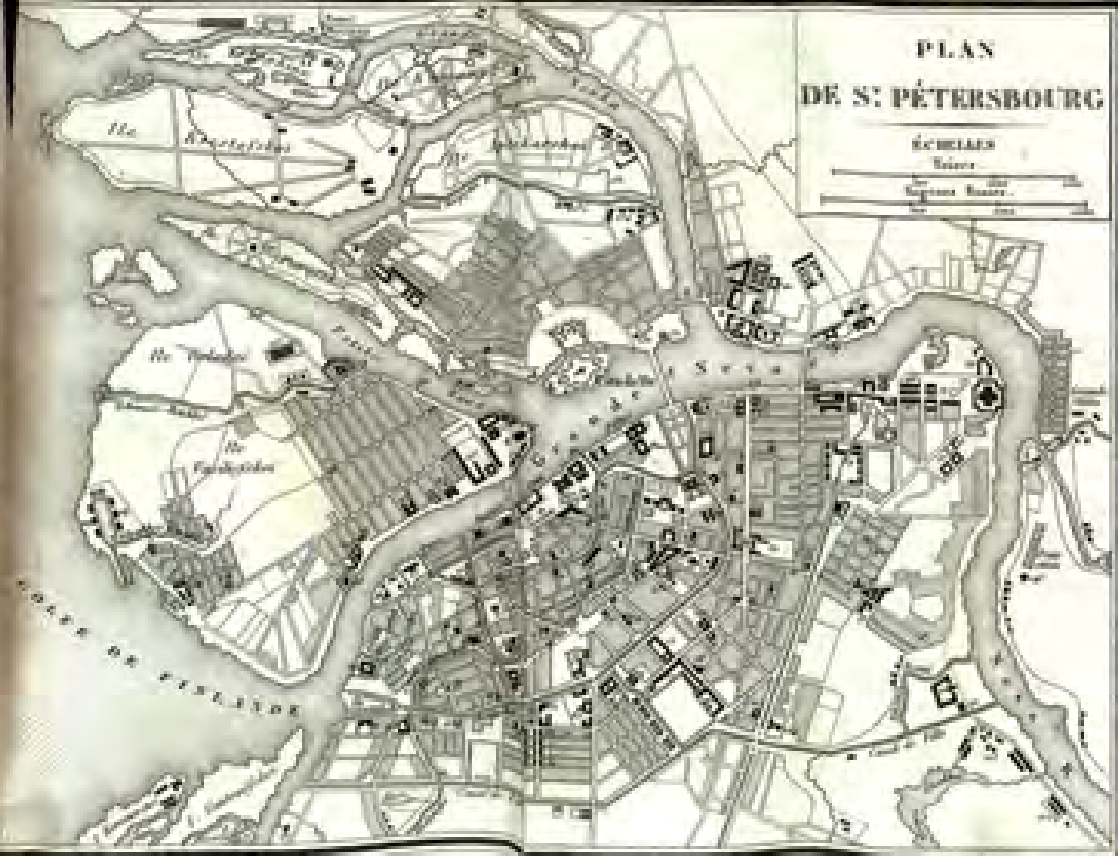
a. De Stroganofskoi.
b. De Samsoniefskoi.
c. De Velaghinskoi.
d. De Novoi-Krestofskoi.
e. De Krestofskoi.
f. De Kamenno-Ostrofskoi.
g. De Tioutchhoff.
h. De Troitskoi.
i. D'Isakiefskoi.
k. De Voskresenskoi.

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.

La Bourse

Le Palais impérial à Pélagique

La Forteresse



Porte triomphale

L'Arsenal

Statue de Pierre 1.er

A Paris, chez Pillet aîné, Éditeur de la Collection des Maux Françaises, Anglaises, Écossaises, Irlandaises, Espagnoles, Grecques, Italiennes et Russes, Rue des Grands Augustins, N.° 7.

L'HERMITE
EN RUSSIE

— N° Ier. —

TRAVERSÉE
D'HONFLEUR A CRONSTADT.

Poor child of danger, nursling of the storm,
Sad are the woes that wreck thy manly form!
Rocks, waves, and winds the shatter'd bark delay;
Thy heart is sad, thy home is far away.

TH. CAMPBELL, *Pleasures of Hope.*

Pauvre enfant du danger, cerné par la tempête,
Que de malheurs sans nombre amassés sur ta tête
Rochers, vagues, autans, redoublent ton effroi
Ton cœur est désolé, ton pays loin de toi.

ALBERT MONTÉMONT.

C'EST une grande affaire qu'un voyage à huit cents lieues de ses pénates. Les deux mois qui précèdent le départ sont un vrai casse-tête ; il faut penser à tant de choses, surtout lorsqu'on laisse derrière soi un gentil petit manoir et de

beaux arbres, qui semblent vous dire : « Ingrat, pourquoi nous quitter? n'êtes vous donc plus satisfait de nos ombrages et de nos fruits? Sur quels autres points de l'univers trouverez-vous des bosquets plantés, élevés, soignés par vous? » Ces douces plaintes, je me les adressais à moi-même ; je sentais parfaitement que j'avais tort, et cependant je partais. Toute la vie de l'homme se renferme dans cette opposition bizarre de ses sentimens et de sa conduite : presque toujours il pense mieux qu'il n'agit.

Veut-on connaître la diabolique jouissance de voyager dans un char traîné par des furies, qu'on prenne la diligence de Paris à Rouen. Je mourrai sans comprendre cette manie d'aller comme le vent; elle est moderne ainsi que la plupart des maladies morales qui nous dévorent. La rapidité de la course nous affranchit-elle des inquiétudes de l'esprit? hélas! elles font toujours partie du bagage.

Je débutai par une vive contrariété. On sait qu'après la fièvre des paquets, on compte sur le repos de la voiture. Il y a quelque chose de balsamique dans cette suspension de soins et de précautions, surtout lorsqu'on peut se dire : « Je

n'ai rien oublié. » Mourant de sommeil, déjà ma tête s'inclinait doucement, lorsque je fus attaqué de conversation par le voyageur placé en face de moi : c'était un de ces hommes qui ont tout vu, sans avoir rien appris ; il avait le verbe haut, le nez long, et des yeux étincelans de bavardage ; son regard m'apprit qu'il cherchait une victime, et cette victime, ce fut moi. Il fallut l'écouter ; il me déroula sa vie entière, en remontant jusqu'aux amitiés et aux haines de collége ; cette vie était un enchaînement de pâles folies et de niaises combinaisons : enfin, c'était celle d'un sot. Quand il craignait que mon intérêt ne s'évaporât dans le sommeil, il doublait le volume de sa voix, et me serrait les genoux pour me rappeler à l'ordre. J'étais au supplice ; mais cette maudite politesse qui nous garotte étouffait la plainte. Quand nous approchâmes de Rouen, je le vis s'attrister de notre séparation. En descendant de voiture, je me sentis tendrement pressé dans les bras de mon bourreau, qui me dit avec émotion : « Monsieur, je ne puis vous quitter qu'avec de vifs regrets. J'ai visité les quatre parties du monde sans avoir rencontré un homme plus aimable

que vous. » La flatterie était insoutenable ; car je n'avais pas dit deux mots de suite ; mais j'avais écouté ce bavard avec une patience héroïque : c'est ce qui me valut son admiration.

La singulière chose que ce passage subit de la paix des champs au tumulte d'un voyage! Il faut se dire le plus gaîment possible, de peur de trop s'affliger, que désormais on est à la merci des sots, des importuns, des fripons et des vaniteux ; de la cupidité des aubergistes, de la maladresse des postillons, et de l'ennui des causeries obligées ; enfin, on ne s'appartient plus ; on s'est jeté volontairement dans un gouffre d'inconvéniens et d'amertumes ; il faut les subir : c'est l'histoire *du pigeon*. On a voulu voir, on verra..... Mais quel redoutable *crescendo*, lorsqu'on se livre aux caprices des vagues! Sauf le postillon, les chevaux et les aubergistes, tout le reste s'embarque avec vous, et Dieu sait ce qu'il y a à souffrir des misères du cœur, lorsqu'elles n'ont plus leurs coudées franches, et qu'elles se démènent entre ciel et eau sur quelques planches battues par la tempête!

Quant aux périls de la mer, ce n'est qu'un jeu. Parlez-moi de ces gens qui ont l'usage du

monde, comme le courtier de marine d'Honfleur, personnage bien avisé et très-rassurant. Nous parcourions les hautes collines boisées où s'élève la Chapelle-de-Grâce, lorsque nous aperçûmes un mât flottant au milieu des eaux : c'était celui d'un bâtiment échoué sur la côte ; il devint le texte des discours de M. le courtier ; le voilà passant en revue tous les naufrages arrivés depuis l'an 1812. Il parlait devant plusieurs femmes prêtes à s'embarquer. Je lui faisais de grands yeux, je tirais les basques de son habit, mais rien ne pouvait l'arrêter : Monsieur visait à l'effet. Il finit en s'écriant : « Ah ! la vilaine chose que la mer ! vous verrez, vous verrez. » Une des dames qui l'écoutaient, furieuse d'avoir peur, lui dit d'un ton brusque : « Fi ! Monsieur, et vous en vivez de cette mer qui fait mourir tant de monde ! »

A Dieu ne plaise que je détaille minutieusement toutes les particularités de ma traversée : tant de gens ont parlé du *Dogger-Bank*, des côtes de *Jutlandt* et des îles de *Pater-Noster !* Fidèle à mon plan, je redirai plutôt ces impressions vives dont le souvenir reste toujours, et les scènes diverses qui les produisent. On en

trouve à bord d'un vaisseau, malgré la monotonie d'une traversée.

Nous avions quitté le port, et la nuit approchait. Dans ce moment, mon âme était livrée à des sensations tout-à-fait désagréables; la curiosité, ce spécifique de la tristesse, était suspendue; les vagues prenaient une teinte grisâtre, et les phares du Hâvre ne nous apparaissaient que comme deux points lumineux égarés dans l'horizon. Bientôt le navire fut enveloppé de ténèbres; il fallut se coucher, s'endormir, faire connaissance avec les cauchemars de mer; et quand le sommeil vous est refusé, grâce au clapotage des eaux qui sifflent et bouillonnent à quelques pouces du chevet, l'esprit a beau jeu pour se livrer aux idées les plus romantiques, c'est-à-dire les plus noires. Mais le retour de *l'aurore aux doigts de rose et aux teintes gracieuses*, est certainement un des cas prévus par l'excellent M. *Azaïs*. Comment peindre le charme d'une belle matinée océanique, et cette magnificence d'un soleil naissant sur une mer sans limites, et ces variations de lumière se réfléchissant dans les flots légèrement enflés par la brise du matin, et le vaisseau qui semble glisser sur

un tapis d'opales? Plus de terre, plus de France ; un vent favorable nous pousse dans la Manche ; toutes les voiles sont déployées, même les *bonnettes*, compagnes des beaux jours et d'une navigation sans dangers. Les matelots se reposent, et les passagers, ravis de ce début, assurent que rien n'est plus agréable qu'un voyage par mer. Le capitaine me dit à l'oreille : « J'attends ces braves à la première tempête. » Eh bien! quelle que soit la beauté de ce tableau, il en est peu dont les yeux se lassent si vite, surtout lorsqu'on voyage en sotte compagnie, avec des inconnus, des *non choisis* ; au bout de huit jours, l'aspect des flots n'inspire plus que cette admiration blasée qu'on porte à un magnifique opéra vu dix fois de suite. Louis XV disait : « Toujours de la perdrix rouge ! » les passagers disent : « Toujours l'eau et le ciel! » Alors on regrette la chaise de poste, les grands chemins, la variété des paysages, la fraîcheur des bois, le changement de chevaux, la rencontre d'une grande ville, le mouvement d'une auberge, les apprêts d'un bon souper et le repos d'un bon lit. On a l'injustice d'oublier les accidens de voiture, les voleurs, la poussière, l'en-

nui de se lever trop matin, les douanes, les exhibitions de passeport, etc., etc. Il semble qu'un voyage par terre ne soit qu'un enchaînement de félicités, le tout parce qu'on est sur l'eau! Tels sont l'inconséquence et le vague de notre pauvre esprit, plus capricieux et plus fantasque que les vents dont nous étions le jouet.

Le navire traverse le détroit du Sund comme une flèche rapide, et nous voilà dans le sérieux pays auquel Shakespeare emprunta de noires couleurs. Le soir, nous visitâmes un vieux palais des rois de Danemarck : il est situé sur la rive; son aspect est lugubre; les ombres d'Hamlet, de Gertrude, et du roi Lear, sont encore errantes dans ces longues salles désertes, où pénètre le mugissement des vagues et des airs; on croit entendre et leurs douleurs et leurs remords. Inspiré par ce lieu, je chausse le cothurne, et, sous la voûte de la poterne, je déclame quelques vers tragiques. Du Danemarck je saute en Ecosse, et je fais entendre les terribles vers de Ducis; mais à cet hémistiche : « Il avait bien du sang! » tout mon auditoire part d'un éclat de rire, et nous retombons dans le comique. Il

n'est donné qu'aux Anglais de comprendre tout le mérite d'un vers aussi sanglant.

Mais nous quittons Elseneur pour entrer dans la mer Baltique : ce voyage a cela de piquant, que chaque semaine on fait connaissance avec une mer nouvelle.

« Un des plus beaux spectacles dont puissent jouir les amateurs, c'est celui d'un orage, quoiqu'il soit acheté par de légers frissonnemens ; mais que de gens préfèrent la crainte à l'ennui! » Quelques coups de tonnerre lointain furent l'ouverture de la pièce ; le capitaine me dit : « L'action sera chaude, mais courte. » Tout l'équipage, les yeux attachés sur son chef, attendait ses ordres en silence, et le chef attendait ceux de la tempête. Du côté nord-ouest, l'horizon était envahi par un amoncellement de nuages livides ; à quelques toises de babord et de tribord, la foudre sillonnait l'air et s'abîmait dans les flots soulevés ; bientôt les nuages se déchirent avec fracas, et, fondant en pluie, ils offrent l'image d'une cataracte de la longueur de trois milles qui tomberait perpendiculairement dans la mer. Caché derrière ces nappes d'eau, le soleil les éclaire tout à coup de ses teintes carmi-

nées, et à la cataracte succède une chute de feu : tout s'embrase, tout s'agite autour du frêle esquif ; les eaux présentent tour à tour de profonds abîmes ou de hautes montagnes.

Mais le navire sort victorieux de cette lutte avec trois élémens en furie ; déjà les vents et la foudre se taisent, et nos mâts se pavoisent des nuances de deux arcs-en-ciel ; la mer redevient immobile ; nous voguons à peine : une demi-heure a suffi pour le développement et la fin de cette scène, peut-être la plus imposante qui puisse frapper les regards.

J'ai oublié le nom de ce peuple grec chez lequel on souhaitait à un ennemi mortel de vivre en mauvaise compagnie. J'ignore si un ennemi que je n'ai pas l'honneur de connaître fit ce souhait en ma faveur ; hélas ! jamais vœu ne fut mieux exaucé. Au bout de huit jours d'intimité, la division s'était glissée dans tout l'équipage ; les matelots conspiraient sourdement contre le capitaine, qui s'irritait contre *le second ;* celui-ci battait le mousse, qui se vengeait sur le marmiton appelé cuisinier. Quant aux passagers, c'étaient des haines, des disputes misérables pour quelques sous perdus à l'écarté, ou pour des

ailes de poulet trop souvent choisies par le même amateur, etc., etc. : rien de plus insoutenable que ces altercations, aussi puériles que grossières.

L'abbé Delille avait trouvé dans un de ses voyages les mêmes amertumes ; il semble les indiquer dans son poëme de *l'Imagination* :

Sur ce vaste élément, d'abord l'ame enhardie
Se croit indépendante et se sent agrandie ;
Il semble qu'étendant son vol illimité,
Dieu même l'associe à son immensité.
Mais, hélas ! le bonheur demande peu d'espace :
De ce désert, enfin, l'homme bientôt se lasse ;
Solitaire à l'aspect de l'immense horizon,
Bientôt dans son navire il croit voir sa prison.
Ses tristes compagnons qui languissent ensemble,
Ce n'est point le penchant, le choix qui les rassemble ;
Leur ennui mutuel redouble son ennui ;
Il habite auprès d'eux, et vit seul avec lui.

Frappé de l'à-propos, je tirai à part les passagers les plus insociables, et je leur lus ces vers ; mais je n'y gagnai rien, nul ne se reconnut ; tous s'écrièrent : « Ma foi, l'auteur a bien raison ; c'est quelque chose d'affreux que de se trouver dans cette baraque avec des gens qui s'ennuient et qui ont de l'humeur. »

Je ne puis me rendre compte de cette animadversion des Français les uns pour les autres : lorsqu'ils quittent le sol natal, ils deviennent envieux, tracassiers, dénigrans, railleurs, malveillans, en un mot, tout-à-fait insociables. Mais, de même que la fièvre, leur humeur a ses intermittences. Par exemple, sur le navire, elle suivait assez exactement les variations de l'atmosphère; un bon vent, une marche rapide, faisaient l'office d'un juge de paix : il y avait trêve; mais survenait-il une bourasque, on se querellait, et ce tapage devenait plus assourdissant que celui des vagues et de la manœuvre.

Un jour où le calme le plus parfait succédait aux tourmentes, les passagers s'avisèrent de jouer la comédie. Le répertoire de cette troupe étant très-borné, on choisit *le Désespoir de Jocrisse*; mais, comme on n'avait pas la pièce, il fut convenu que chacun improviserait son rôle. La veste rouge d'un matelot, la perruque rousse du pilote, et une longue queue en cor de chasse, composèrent un Jocrisse; on habilla le mousse en femme, et l'on tira de vieilles voiles du magasin pour établir les coulisses, ainsi que la toile de fond. En moins d'une heure, on avait

formé une troupe, distribué les rôles, construit un théâtre, et placé le public.

Une petite demoiselle, d'une trentaine d'années, consentit à se laisser placer sur une escarpolette, et Jocrisse la balançait si violemment, qu'elle dépassait le basingage de huit à dix pieds, ce qui devenait effrayant; mais la jeune personne, loin de partager nos craintes, chantait ses couplets d'une voix très-juste, tout en s'élançant hors du navire. Au moment le plus *attachant* de la pièce, notre bâtiment se croisa avec un brick hollandais, ayant à bord nombre de passagers. Quand nous fûmes en face, et tout près de cette nombreuse compagnie, Jocrisse grimpa lestement sur un hunier, et, saluant le brick, il dit à très-haute voix : « Messieurs, si vous voulez virer de bord, nous aurons l'honneur de vous donner une première représentation de *Jocrisse navigateur*, farce en un acte, mêlée de balançoires et autres divertissemens. »

Jamais peut-être la mer n'offrit un contraste plus saillant : d'une part, les Hollandais, gravement assis sur leurs bancs, et dans une parfaite immobilité, fumant leurs pipes en silence; de l'autre, les Français, grotesquement tra-

vestis, riant et chantant à tue-tête dans les solitudes de la Baltique. Les sérieux Bataves se dirent probablement : « Voilà des fous, » pendant que nous disions d'eux : « Voilà des gens bien ennuyés, et certainement bien ennuyeux. »

Trois jours après, nous fîmes encore une rencontre extraordinaire. Vers le soir, d'épais brouillards nous enveloppaient ; on ne distinguait rien à dix pas du navire. Un des passagers déclamait, d'une voix de Stentor, le dialogue d'Achille et d'Agamemnon. Après ce vers :

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

une voix éclatante s'élève du sein des eaux, et nous entendons :

Pourquoi je le demande ! ô ciel ! le puis-je croire,
Qu'on veuille des fureurs avouer la plus noire!

A chaque vers, la voix s'affaiblissait, puis il n'arriva que des sons confus, et le silence succéda aux accens de l'Achille mystérieux. Cet hommage rendu à Racine, sur un théâtre si mobile, et au milieu d'épais brouillards, me causa une sensation à la fois délicieuse et comique.

Lorsque des brumes épaisses couvrent la mer, la rencontre de deux vaisseaux n'est pas tou-

jours aussi divertissante; souvent ils se heurtent, et il est fort rare que l'un des deux ne sombre pas aussitôt, tandis que l'autre éprouve de fortes avaries. Dans la partie nord de l'Océan-Oriental, où ces événemens sont fréquens par les tems brumeux, on met un matelot en sentinelle sur *l'avant*, et la cloche, ou le tambour, avertissent les passans. Ces petits détails que nous donna le capitaine nous firent connaître une des délices de la navigation sur laquelle nous n'avions pas compté. Quant à moi, si l'on veut que je parle franchement, je dirai qu'il est bon de faire un voyage par mer, mais qu'il est bon de s'en tenir à cette première expérience.

N°. II.

UN MOIS DE MISANTHROPIE.

On peut rester seul au milieu de six cent mille personnes.

J. J. Rousseau.

Peut-être me trouvera-t-on maniéré, si je dis que les voyages ont leur printems. Cependant c'est ainsi que je caractérise le premier mois passé dans un pays nouveau, dans une grande ville qui nous est inconnue, et où l'on n'est connu de personne. Cette fraîcheur de sensations a quelque chose de printannier. Rien de si voluptueux qu'une totale exemption de soins, d'affaires et de devoirs. Quoi! pas même une carte à déposer chez le suisse, pas une révérence ni un coup de chapeau, pas une demande à faire ni un refus à essuyer, pas un ennuyeux à

subir; c'est divin! C'est le nuage couvrant Enée lorsqu'il entra à Carthage. Rien de plus suave que cette souveraine indépendance. Nul n'a le droit de m'arrêter pour m'assommer de lieux communs sur ma santé, sur le tems, sur mes craintes ou mes espérances, auxquelles souvent il ne prend pas le moindre intérêt. Personne ne me dit : « On ne vous voit plus chez Mme de... elle se plaint beaucoup de vous. On vous reçoit si bien dans cette maison; votre négligence est de l'ingratitude. » Un autre : « Je vous l'avais bien dit; vous n'avez pas renouvelé vos instances en faveur de ce pauvre jeune homme, et un de ses concurrens vient d'obtenir la place. Vous n'entendez rien aux sollicitations : à présent il faut monter à l'assaut pour obtenir le moindre succès. » Celui-ci s'approchant d'un air de mystère m'attaque en ces mots : « On lut dimanche votre *Hier et Aujourd'hui* dans le salon de Mme Farville; cette lecture produisit un mauvais effet; on s'obstina à y voir des personnalités, et on s'en est permis quelques-unes contre vous. » Puis un autre : « Ma foi je vous rencontre bien à propos. Je n'ai rien à faire; nous ne nous quitterons pas de la journée. »

Ainsi, grâce à mon absence, j'ai évité un remords, un regret, une blessure et un ennuyeux.

Quand je rentre chez moi, je ne trouve point de billet conçu en ces termes : « J'étais sûr qu'on m'interpréterait vos intentions. Que ne parliez-vous plus clairement? votre maudite délicatesse a tout gâté. Venez chez moi ce soir; il n'y a pas un moment à perdre; nous nous concerterons pour mettre fin à cette tracasserie qui me donne de vives inquiétudes. » Autre billet : « Ces messieurs partent demain dans la soirée. J'ai mille affaires, et je suis obligé de vous réunir dès l'aube du jour. Je vous attends donc, dans mon cabinet, à six heures précises. » Et encore un : « Mon cher ami, nos trois provinciales exigent que nous les conduisions demain au Vaudeville. Ainsi nous dînerons ensemble. Soyez chez moi à cinq heures; nous partagerons une corvée dont il n'y a pas moyen de se dispenser. » Si je reste au logis, j'y trouve encore une sécurité parfaite. On frappe à ma porte, et je réponds d'une voix pleine : « Entrez, » sans ressentir le moindre effroi; car ce ne sera ni un emprunteur, ni un fâcheux, ni un

créancier, ni une invitation. « Monsieur, me dit un valet de l'auberge, la voiture est avancée... le dîner est servi... voilà les billets de loge ; » ou bien : « Monsieur prendra-t-il du thé ce soir ? » J'aime assez ces sortes de dérangemens, parce qu'ils sont tous prévus.

Ainsi, je vas, je viens, savourant les délices du désœuvrement ; ce mot répond mal à ma pensée. Un flaneur qui observe le matin, et qui écrit le soir, est moins désœuvré que bien des gens dont l'esprit sommeille tandis que leurs jambes sont très-actives. Mon cours de misanthropie durera un mois ; c'est bien peu. Craignant de violer cet engagement, presque toujours je me fais servir dans ma chambre pour éviter les connaissances de table d'hôte. Cependant, lorsque par hasard j'y dîne, si je m'aperçois que mon air d'étrangeté ou de bonhomie m'attire des tendres regards d'un convive, j'étouffe aussitôt ce germe de sympathie en rembrunissant ma figure ; cela me réussit ; le charme s'évapore et l'on me néglige.

Le matin, je me lance dans les quartiers populeux, les places, les marchés, les bazars ; je m'insinue au plus épais de la foule avec l'assurance d'un Russe né dans la grande *Millionne ;*

je cherche à démêler le caractère national sous ces moustaches, ces barbes épaisses et ce haut bonnet qui ombrage des traits souvent mâles et doux. Un fond de gaîté, de malice et d'insouciance, caractérise ce peuple; en l'examinant, on comprend les miracles de civilisation que les grands princes peuvent obtenir de lui. Je regarde les costumes, les marchandises, les chevaux, la forme des chars, des harnais, des fouets, celle des voitures de campagne; j'écoute le cri des vendeurs, les complaintes des acheteurs; rien n'est perdu pour moi. La signification des mots m'échappe, mais je devine les sentimens, et mon oreille prend plaisir à la mélodie du dialecte national, même dans ces bouches vulgaires.

Après dîner, je change le théâtre de mes amusemens. Mon domestique me sert de *cicerone*; il sait le russe, le français et l'allemand: de plus, il connaît tout le monde; c'est très-commode. Il me suit dans les réunions champêtres de la haute volée. Je puis me croire à mille lieues du pays où je me promenais ce matin; nouveau langage, nouveaux costumes, mentons rasés, bonne compagnie. *Krestowsky* est la région des grâces; on y parle français

avec pureté, et presque sans accent; les femmes sont vêtues avec élégance et bon goût. Je vois une foule d'officiers de tous grades, depuis le lieutenant-général jusqu'à l'enseigne. Mon *cicerone* me nomme presque tous les promeneurs: dans le nombre il y a plusieurs personnes pour lesquelles j'ai des lettres de recommandation; je les examine attentivement: c'est à merveille. En rentrant chez moi, je brûlerai quelques-unes de ces lettres; il ne faut pas jeter sa poudre aux moineaux, et j'ai le bonheur ou le malheur d'être bon physionomiste. En attendant, je jouis du plaisir de me perdre dans la foule, et de passer incognito au milieu de gens, avec lesquels je me promènerai quand j'aurai jeté mon *domino*. Je ramasse çà et là les propos frivoles et décousus des conversations ambulantes. A la quantité de phrases qui débutent par ces mots: « Mon prince, princesse, cher comte, madame la comtesse, » il m'est aisé de voir que je suis sur une terre classique des humaines grandeurs; elles pullulent ici. Aimez-vous *les excellences*? on en a mis partout. Le général le plus modeste et le comte le moins illustre sont *excellences*, sans exception de leurs femmes: j'ignore si cela gagne les barons, mais j'en ai peur.

Cet été, Pétersbourg n'a rien à envier au royaume de Naples; les environs me semblent enchanteurs; les gazons luttent avec la brillante verdure d'Angleterre. Cette capitale surpasse peut-être toutes les autres par le luxe des jardins; ils sont gracieux avec originalité : le voyageur qui peut rester froid devant ces merveilles de l'art, est un homme qui doit retourner dans son village.

Cette existence me plaît; vivre en sauvage au milieu de quatre cent mille personnes, a je ne sais quoi de reposant pour le cœur et l'esprit; cette manière d'être encourage l'estime pour soi-même et pour tout le genre humain. Voilà huit jours que je n'ai pas eu l'occasion d'une médisance, et que je n'ai encouragé un diseur de malices. Je passe près d'un sot ou d'un méchant, s'il y en a ici, sans m'en douter. Ainsi, un homme qui courrait le monde, en s'abstenant de toute liaison, s'élèverait à la perfection de l'optimisme; il trouverait que tout est beau et bon. La plupart de nos malheurs et de nos fautes viennent de l'exemple et du besoin de faire comme tout le monde; je ne m'étonne plus, qu'en général, les hermites soient si honnêtes gens.

— N° III. —

SAINT-PÉTERSBOURG.

J'imprime mon génie à ces travaux heureux,
Et mon règne éclatant se réfléchit sur eux.
THOMAS, *Pétréide*.

LE noble étranger qui, en entrant à Pétersbourg, lui adressa brusquement ces mots : « Ville superbe, que fais-tu là? » arriva certainement dans l'hiver, le jour d'une tourmente, d'un *chasse-neige*. La laideur de la saison fait contraste avec la beauté de cette capitale. En été, où le climat du nord ressemble prodigieusement à celui du midi, il ne viendra point à l'idée de faire cette question; et même, pour peu qu'un voyageur ait le sentiment du beau, il s'écriera avec transport : « Je te salue, ô la plus belle des cités! » Loin de s'indigner du choix de l'em-

placement, il admirera la convenance de la position, et cette admiration se prolongera presque jusqu'à la fin d'octobre; mais si, alors, le froid s'élève de vingt à trente degrés, il est très-possible qu'il ressente un mouvement d'humeur contre le fondateur, et qu'il dise aussi: « Pétersbourg, que fais-tu là? et qu'y fais-je moi-même? » Cependant je ne veux pas m'épouvanter d'avance : le nord jouit cette année du climat d'Italie ; conservons nos illusions et notre ravissement jusqu'au premier flocon de neige.

Cette ville est jeune, belle, propre, élégante, bâtie sur un plan régulier, et symétrique, sans monotonie; les rues sont très-larges, les maisons n'ont point cette hauteur démesurée qui intercepte l'air et le jour. Un Russe de bonne compagnie ne consent pas à monter plus de deux étages. Les façades sont bien décorées. On peut appeler cette ville la ville aux colonnes. Peut-être en a-t-on abusé, mais enfin c'est un brillant défaut; il contribue à la magnificence du coup-d'œil.

Il est un point d'où Pétersbourg étale aux yeux l'ensemble de son immense panorama : c'est le pont du jardin d'été. Un soir, par un

beau coucher du soleil, j'y rencontrai le comte Amédée. Voulant me faire partager son admiration pour les objets qui variaient cette perspective, il me les nommait tous, comme Hélène désigna jadis à Priam les héros de l'armée grecque.

« Voyez, me disait-il, sur la rive droite du fleuve, la forteresse renfermant dans sa vaste enceinte l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul dont la haute flèche d'or domine les remparts; cette gerbe de feu, brillant au milieu d'épaisses vapeurs, au dessus d'une toiture verte, nous indique l'hôtel des Monnaies, situé aussi dans l'intérieur de la citadelle.

» Plus loin, à droite, au fond de l'horizon, ces arbres majestueux inclinent leur feuillage devant les rives de la petite Néva. Comment vous nommer cette multitude de clochers éclatans dont s'enorgueillissent les régions de l'air? Voilà, dans le Vassiliostroff, le dôme d'une église que j'ai vu commencer, finir et inaugurer dans l'espace de deux ans; elle est surmontée d'une statue de cuivre argenté. Voilà la Bourse et ses deux colonnes rostrales; la ligne immense des douze colléges, autrefois renfermant

les divers ministères; les édifices de la Douane, l'Académie des Sciences, celle des Beaux-Arts, et, au bout de cette imposante perspective, l'École des Mines, assise à l'extrémité de la courbe décrite par le fleuve.

» Sur la rive gauche se déroule la belle grille du Jardin-d'Été; au fond de ce jardin s'élève le Palais-Michel, construit sous Paul Ier, et dans lequel il mourut. Franchissez de l'œil le Champ-de-Mars, théâtre des belles revues de la garde impériale; et au dessus des arbres, dans la ligne diagonale, vous apercevez le palais élevé pour son altesse le grand-duc Michel et sa spirituelle compagne; enfin le dôme de l'église catholique, et celui de Kasan, église métropolitaine jusqu'à nouvel ordre.

» Après cette excursion hors des rivages de la Néva, revenons à cette ligne immense de bâtimens qui forment le quai de la cour. Voilà la maison de madame Ribas, épouse de l'ancien amiral; le palais de marbre, l'hôtel du comte Litta, celui du prince Gagarin, l'ambassade de France, l'Hermitage, le Palais-d'Hiver, le vaste édifice de l'amirauté avec ses deux pavillons, ses descentes en granit et sa flèche d'or

surmontée d'un vaisseau ; plus loin, la statue de Pierre-le-Grand, le pont d'Isaac, le Sénat ; et, au fond de l'horizon, le quai Anglais, dont nos regards atteignent à peine les dernières maisons.

» Voyez ces chaloupes qui fuient sous l'ombrage parallèlement aux deux côtés du Jardin d'Été ; ces eaux, prêtées généreusement à la ville par la Néva, forment les canaux de la Fontanka et de la Moïka ; ils concourent avec celui de Sainte-Catherine, à baigner les plus beaux quartiers, dans la direction de l'est à l'ouest ; après un cours de quatre werstes (une lieue), ils rejoignent le fleuve à l'endroit où lui-même se jette dans le golfe.

» Tel est le tableau qui s'offre devant nous. A présent faisons volte-face, et remontons le cours du fleuve. A droite nous voyons le faubourg Gagarin, l'église de l'Arsenal, les clochers du vieux monastère de Smolna, l'Institut des demoiselles nobles, et la toiture verdoyante du palais de la Tauride ; sur la rive opposée, le vieux Pétersbourg, l'Hôpital militaire, l'Académie de médecine, plusieurs églises, et, enfin, les alentours du village d'Okkta. ».

Ajoutez à cette multitude de beaux édifices l'immense étendue de la rivière se divisant en plusieurs branches, les forêts de mâts qui s'élèvent de plusieurs points, les navires stationnés devant les ponts, qui, à deux heures du matin, s'ouvrent pour leur donner passage; les milliers de gondoles se croisant dans tous les sens, des beaux trottoirs, les parapets et les revêtemens en marbre formant l'enceinte du fleuve. Vous conviendrez avec moi qu'il est impossible d'embrasser d'un seul coup-d'œil un tableau plus varié, plus riche et plus imposant; et remarquez que pour en jouir dans toute son étendue, nous ne changeâmes point de place; nos yeux firent beaucoup de chemin, mais tous nos mouvemens se sont bornés à un demi-tour à droite.

La pierre de taille manque ici, mais on ne s'en désole point; les briques suppléent parfaitement à ces masses énormes que nous entassons péniblement. Plusieurs avantages contrebalancent cette privation; d'abord, on bâtit plus lestement *; une maison s'élève avec toute

* En 1826, la capitale se composait de trois mille

la solidité possible, et cependant avec une inconcevable rapidité : on dirait que les fées s'en mêlent. Les briques disparaissent, et une couche de peinture blanche, jaunâtre ou café au lait, dans le goût italien, vient réjouir les yeux. Les regards s'accoutument si bien à la variété et à la fraîcheur des nuances, que l'on ne sait aucun gré au palais de marbre d'être construit en grosses pierres de granit. C'est l'unique maison de ce genre ; sa beauté disparate est d'un

cent deux maisons en pierre, et de cinq mille deux cent quatre-vingt-trois en bois, y compris deux cent trente fabriques. Elle a trente-trois werstes et demie de circonférence (huit lieues et demie environ), et neuf de diamètre (deux lieues un quart). Elle contient sept îles formées par les bras de la Néva, et se divise en douze parties formant cinquante-quatre quartiers et quatre cent trente-et-une rues. Dans le nombre des dix branches de la Néva sont compris les trois grands canaux qui arrosent la ville, sur la rive gauche du fleuve. On compte à Pétersbourg cent cinquante-six ponts, dont douze en fonte, trente-et-un en granit, et les autres en bois. Il y a cent quinze églises pour le rit grec, sans compter les chapelles. Les saintes images étincellent d'or, d'argent et de pierreries ; le mobilier des églises est de la plus grande magnificence. Les cultes étrangers ont trente-trois églises ou temples.

triste aspect. Quand je me trouve en face de ce noir palais, je deviens sérieux, et pour moi c'est un accident.

On pense bien que la peinture des bâtimens souffre des atteintes de l'hiver; cela condamne à un badigeonnage fréquent. Cette dépense est peu onéreuse, et la ville gagne, à ces réparations, le conserver un air de jeunesse; aussi, dût-elle exister trois mille ans, on ne lui donnera jamais son âge.

Je ne sais quel est le ministre étranger qui comparait Pétersbourg à une magnifique salle de spectacle dans ses jours de solitude, où les acteurs jouent pour eux et pour quelques amateurs. Cette comparaison est juste; la grandeur de la ville excède celle de sa population. J'en faisais la remarque à un Russe, amant passionné de son pays; il me répliqua, comme le poète Le Mierre pour les représentations de ses tragédies: « Il y a beaucoup de monde; mais, en vérité, je ne sais où il se fourre. — Toujours n'est-ce pas sur cette place, lui dis-je (nous traversions celle d'Isaac), car l'herbe y croît assez pour nourrir honnêtement une douzaine de chèvres. »

Le comte Miléradovitsch *, gouverneur général, m'assurait que le dernier dénombrement offre un total de trois cent soixante-cinq mille ames, sans y comprendre la garde impériale; les rues, les quais et les places sont si espacés, qu'un million d'habitans pourraient circuler sans qu'il y eût coudoiement. Beaucoup de gens croient que la population ne va point à trois cent mille ames : c'est trop juger sur les apparences. La domesticité, classe casanière, est fort nombreuse; les grandes dames, négligeant un des premiers principes de l'hygiène, sortent fort peu à pied, et les femmes de marchands restent beaucoup chez elles. Les ouvriers, très-laborieux, ne quittent guère leurs ateliers, et ne font point le lundi, ni même le mardi, comme dans nos vieilles sociétés méridionales, où le peuple, affamé de plaisirs, se donne très-souvent les délices des cafés ou des jeux ensanglantés du mélodrame. Il serait donc difficile de dénombrer les habitans à vue d'œil dans une ville où les grandes fortunes vont en voiture, et les demi-fortunes restent chez elles.

* Ce général a été tué dans l'émeute militaire de 1825.

Le tableau habituel de la circulation n'a rien d'agréable ; la multitude d'hommes barbus étonne les regards novices. Cette parure n'est belle et vénérable que lorsqu'elle est soignée, longue, épaisse, et accompagnée d'un riche costume ; dépourvue de ces avantages, elle rend souvent la physionomie dure ou farouche. Les hommes du peuple la portent fort mal, et n'en comprennent point la dignité. Rien d'aussi laid encore que la taille de leurs cheveux ; ils sont coupés courts et droits au bas de la nuque ; l'un ne passe pas l'autre, ce qui, pour nous autres Français, est d'un aspect sinistre ; on en devine facilement la raison. Le costume d'hiver est une peau de mouton retournée ; cette peau devient luisante et crasseuse. En été, l'habit n'est guère plus gracieux ; les chemises d'étoffe rayée flottent sur les genoux, au lieu d'être enfermées dans le pantalon ; les femmes portent des bottes, et se couvrent de pelisses grossières ou de longues camisoles à gros plis qui descendent à moitié jupe et déguisent les formes. La classe marchande est vêtue très-proprement, mais les jeunes gens adoptent un costume mixte qui n'est plus le caffetan, et qui n'est pas en-

core la redingote. La barbe, seul débris de la mise antique, tranche désagréablement avec tout le reste. Les femmes renoncent, je ne sais pourquoi, au costume national, pour porter fort gauchement la caricature de nos modes.

Les soldats, hors du service et des manœuvres, sont enveloppés d'un sarrau couleur *pain bis*, et serré au milieu du corps, ce qui n'a rien d'agréable.

Mais les jours de fête, lorsque toute la ville s'endimanche, le tableau se colore, surtout quand de vieux Russes, fidèles aux traditions, et abaissant un regard dédaigneux sur notre frac étriqué, viennent étaler dans les promenades le noble habit de leurs ancêtres

* Ce qui m'a singulièrement frappé dans le tableau de la circulation, c'est la sérénité des physionomies chez les gens du peuple. Les anxiétés de l'existence ne s'y peignent point en traits déchirans, comme dans plusieurs grandes villes méridionales; la grossièreté et le bon marché des alimens et des boissons diverses, l'indifférence des Russes pour le coucher, puisqu'ils dorment sur un poêle, sur une planche, tout leur est bon; enfin, le patronage, qui est pour eux un sûr abri contre la misère, concourt aussi à leur inspirer tranquillité d'esprit et imprévoyance du lendemain. A Paris, des

Un autre étranger compara cette ville à une très-belle femme parfaitement bien mise, mais très-mal chaussée. Le pavé mérite en effet cette épigramme; il se compose de cailloux pointus, et fort mal liés entre eux par un sable léger que le vent enlève et fait tourbillonner d'une façon très-incommode pour les yeux; mais de beaux trottoirs, construits en dalles très-larges, sont une véritable Providence pour les piétons, qui n'ont presque rien à démêler avec les voitures, et encore moins avec ces lourdes charrettes qui ébranlent les maisons, épouvantent les passans, et souvent font mieux que de les effrayer. Les trois grands canaux qui traversent la ville dans toute son étendue dispensent de ces voitures à décombres et à moellons dont notre capitale est

besoins plus multipliés et plus dispendieux rendent la vie plus difficile. Une femme privée de son café au lait, et tourmentée pour les frais de location, est très-malheureuse; si l'absence du travail vient compliquer ses embarras, elle est réduite au désespoir. Souvent on rencontre des figures effrayantes qu'on serait tenté de suivre pour se mettre entre elles et la rivière, qu'elles semblent chercher. Ici les suicides sont extrêmement rares; les filets de Saint-Cloud feraient très-mal leurs affaires dans les eaux de la Néva.

assourdie; les barques fournissent tous les matériaux, transportent les bois, approvisionnent les marchés, et font tous les déménagemens. Les gens qui bâtissent sont obligés d'entourer l'emplacement des travaux d'un mur en planches, et l'on ne voit les ouvriers que lorsqu'ils sont en l'air.

Ainsi, au moyen du service des barques, les rues sont exclusivement laissées aux carrosses, aux *droschky* et aux voitures de place. De là, point d'accidens, point de chars accrochés, point d'engorgement de voitures, point de cris, point d'exaspération contre les voitures. Pressé ou non pressé, on va toujours comme l'éclair, sans rentrer chez soi avec le remords d'avoir écrasé quelqu'un.

Cela me rappelle *la superbe* d'un cocher de fiacre parisien que j'eus le tort de traiter de *gueux*; il est vrai qu'il avait eu celui de me clouer contre un mur avec son timon, et lorsqu'on est à moitié écrasé, on ne songe guère à ménager ses termes. « Qui est le plus gueux de nous deux? me répondit-il d'une voix enrouée; tu vas *toujours* à pied comme un chien, et moi je roule toujours carrosse. » Le mot était heureux, bien

que l'épithète de chien fût surabondante, et le *toujours* un peu blessant pour l'amour-propre. Mais les hommes d'esprit, quel que soit leur rang, ne savent point s'arrêter : c'est un grand défaut, surtout chez un cocher de fiacre.

N° IV.

DÉBUTS ET RENCONTRE.

En entrant dans le monde, on en est enivré.
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances;
Eh! que de repentirs suivent ces imprudences!

GRESSET, *le Méchant*, act. IV, sc. 4.

Souvent, au Théâtre-Français, le jour d'une première représentation, on voit s'insinuer mollement dans les banquettes un retardataire qui cherche une moitié de place, où, s'il le peut, il s'asseoiera tout entier. Chacun redoute ce nouveau venu; on affecte d'élargir les rangs pour lui ôter tout espoir; le pauvre diable, après mille efforts inutiles, se décourage et regagne tristement la porte au bruit des éclats de rire et des huées du parterre : tant il est vrai

que les heureux sont sans pitié pour les délaissés de la fortune.

Le parterre, c'est une colonie française dans l'étranger ; celui qui cherche un bout de banquette, c'est un Français nouveau débarqué ; chacun voit en lui un rival, un concurrent, un usurpateur. On s'entend comme au théâtre ; on fait tout au monde pour lui donner du découragement et des préventions contre le pays ; on veut deviner le but de son voyage, et rien n'est plus comique que toutes ces curiosités s'agitant autour de lui.

J'ai suivi rigoureusement mon plan de campagne ; ma sauvagerie a duré trente jours ; ce n'est pas trop. Mais après avoir beaucoup vu, j'éprouvai enfin le besoin de questionner, de lire les journaux, de louer des livres, enfin, de rentrer dans les rapports habituels : je secouai légèrement l'incognito. En attendant les relations avec le grand monde, fallait-il bien préluder à la connaissance du pays.

Mes premières galeries furent les cafés, les magasins de librairie et les restaurateurs. Chez nous, rarement on aborde un visage inconnu ; mais dans une colonie placée à huit cents lieues

de France, il règne une sorte de fausse fraternité qui autorise le ton familier et les questions indiscrètes. Si le compatriote qu'on place sur la sellette ne dit pas franchement : « *Je fais dans les vins*, dans les objets de fantaisie ou autres, » tous les colons sont en rumeur. Chacun se demande avec inquiétude quel est ce fantôme enveloppé de mystère? que fera-t-il? que demande-t-il? Notre nation est encore si peu voyageuse, qu'on ne suppose jamais qu'un Français vienne ici uniquement pour admirer Pétersbourg. Très-contrarié d'être à mon tour le but de tant de commérages, je résolus de tirer parti de cette position pour égayer mon début. Je me prêtai avec bonhomie à toutes les insinuations qui provoquaient une confidence; j'avais peu de mérite à garder mon secret, sachant moins que personne ce que je venais faire dans cette ville.

« Eh bien! vous voilà donc des nôtres? me dit très-cavalièrement un tailleur assez renommé. — Oui, Monsieur, je suis à Pétersbourg. — Il fait *encore assez doux;* mais patience, vous en verrez de grises; trente degrés au dessous de glace! pas davantage. Ah! c'est un diable de

pays pour le froid et pour bien d'autres choses. Dans six semaines les fourrures; mais avec trois mille roubles vous en serez quitte ; c'est une bagatelle. — A propos, répliqua un lourd marchand de nouveautés, si vous avez la poitrine délicate, *pascaré* *, décampez ; c'est un conseil d'ami. Nous enterrâmes plus de quinze Français l'hiver dernier ; ici on est expédié en vingt-quatre heures : la mort ne fait pas de façons dans cet impitoyable climat. — Monsieur, vous êtes bien honnête, je prendrai mes précautions. — Monsieur, me dit un parfumeur très-bavard, vous vous donnerez sans doute la voiture à quatre chevaux? — Moi! je me propose d'aller à pied. — A pied! tiens, il est bon là ; on voit bien que vous ne connaissez pas le terrain ; les quatre chevaux sont de rigueur pour être bien reçu chez les excellences du Nord. — Vous m'étonnez ; est-ce qu'on monte dans les salons avec sa voiture ? L'égalité ne commence-t-elle pas au pied de l'escalier? — Bon! l'égalité! vous parlez comme un homme revenant d'un pays *à Charte*. Vous ignorez donc qu'ici ils

* Mot russe qui veut dire *vite*.

ont une constitution *absolue absolument ?* — Raison de plus pour ne pas redouter les grands. — Monsieur ne sait peut-être pas, répliqua d'un ton fort doux un jeune commis de bureau, qu'en Russie les rangs se composent de quatorze classes? Je puis en parler avec certitude, puisque j'ai l'honneur d'appartenir à la treizième. — Eh bien! moi, Monsieur, je ne serai d'aucune, et voilà justement pourquoi les premières me rechercheront. — Monsieur, reprit un pédant qui avalait sa tasse de café, je ne cherche point à pénétrer vos projets; Dieu me garde de cette indiscrétion; mais je dois vous apprendre que les places de gouverneurs ne sont pas si brillantes ni si lucratives qu'autrefois; d'ailleurs, on ne veut plus que des Suisses, et vous n'avez pas l'air d'un Suisse. Il y a trente ans qu'on donnait trois mille roubles d'appointement (ce qui faisait douze mille francs de notre monnaie); on pouvait vivre, et encore n'exigeait-on pas le latin, *science inutile*, puisque c'est une langue morte. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous assurer qu'ici je ne veux gouverner que moi-même. — Ah! vous êtes peut-être un maître d'armes? ma foi je vous plains; le dernier venu

a beau s'escrimer, il ne fait rien. » Mon *discret* gouverneur devenant trop pressant, je le tirai à part, et affectant un ton mystérieux : « On ne peut rien vous cacher, Monsieur ; sachez donc que je vais ouvrir une chaire de langue iroquoise. Quoique très-vivante, cette langue, peu connue, me met à l'abri des concurrens. » A ces mots, je payai le garçon, et je fus chez un libraire. Là, je m'informai de l'état actuel de la librairie ; j'ouvris quelques volumes, et fis des observations sur les caractères, le papier, etc., etc. Mon homme pâlit de crainte en m'écoutant. « Ah! Monsieur, dit-il, d'un ton pénétré, on ne lit plus en Russie depuis cette maudite année 1812. Je ne fais venir des nouveaux ouvrages que par cinq exemplaires, et encore!... Le croirez-vous? depuis trois jours je n'ai rien vendu, et la boutique de mon voisin, qui fait des pâtés et des brioches, ne désemplit point. »

Pendant que nous causions, un Monsieur, que je connaissais pour dentiste, m'examinait avec anxiété ; tant mieux, me dis-je, le charme opère. Je l'aborde avec le ton familier d'un confrère : « Monsieur, dis-je à demi-voix, l'état va-t-il rondement sur les bords de la Néva? le

vent de mer n'y gâte rien sans doute? et j'accompagnai cette question d'un geste qui le fit tressaillir; il répondit aussitôt: — Ah! Monsieur, c'est le plus vilain petit coin du monde pour les dents; personne n'en a, et personne n'en demande. — Je croyais cependant que... — Vous avez tort de croire. Sous les règnes précédens, c'était autre chose; un dentiste célèbre marchait de pair avec ce qu'il y avait de grands; mais aujourd'hui on ne songe à nous que lorsqu'on souffre; les égards disparaissent avec la douleur. Sous l'immortelle Catherine, une dent arrachée se payait vingt-cinq roubles, synonyme de cent francs; c'était parfait. On nous donne bien toujours le billet blanc, mais il ne vaut plus que le quart; quelle mesquinerie! Seriez-vous?....! — Monsieur, franchement, je ne le suis point, et croyez qu'à la première rage... — Ah! Monsieur, je reste bien parfaitement votre serviteur; comme compatriote vous ne paierez que moitié; ce sont de ces égards qu'on se doit. Au surplus, il ne faut rien outrer; ce pays a du bon. Je ne suis point de ces gens qui se plaignent sans cesse; je ne vais jamais à pied, je déjeune et dîne très-con-

venablement, et, avec cela, je mets chaque année vingt mille roubles chez mon banquier : ce n'est pas une forte somme ; mais il faut s'accommoder au tems. Encore cinq ou six hivers, et je salue la compagnie pour me retirer dans ma province, qui est la Touraine. *Une fois là*, je n'arracherai des dents que pour faire plaisir à mes amis. »

Tels furent mes premiers essais dans les rapports sociaux ; ils ont leur côté burlesque. Des voyageurs susceptibles s'en offenseraient ; je leur conseille donc, s'ils viennent en ce pays, de décliner leurs titres et qualités, et surtout d'indiquer à demi le but de leur course ; autrement l'on risque de mettre toutes les têtes en émoi. Etes-vous diplomate, officier des voies et communications *, banquier, *marchand de participes*, coiffeur ou cuisinier, dites-le de prime abord, ou résignez-vous à payer, par les questions et les railleries importunes dont vous serez victime, les frais de la bien-venue.

J'étais à moitié satisfait de cet apprentissage.

* C'est le nom qu'on donne en Russie à l'administration des ponts-et-chaussées, qui est militaire.

La patience toute philosophique avec laquelle je l'avais supporté fut de nouveau mise à l'épreuve, mais sur un théâtre plus pompeux. Le comte de Laval venait de m'adresser une invitation pour aller dîner à sa campagne, située dans une des îles de la petite Néva. J'y fus mené, avec d'autres conviés, par deux rameurs vigoureux qui mirent une heure à faire le trajet. Néanmoins cette campagne est dans l'enclave de Pétersbourg; cette particularité doit donner une idée de l'étendue de la ville.

A six heures on se mit à table; nous étions, je crois, une vingtaine de convives. Après le potage, je voulus examiner les figures qui m'entouraient, lorsque, à mon grand étonnement, je me vis en face d'un personnage qui attachait sur moi de sombres regards avec une affectation très-marquée. Croyant me tromper, je repris tranquillement mes fonctions gastronomiques. Quelques instans après, je jetai sur lui un coup-d'œil furtif, et je trouvai l'expression de sa figure encore plus hostile. Cela ne fit que croître durant tout le dîner, et, au dessert, il me parut avoir les yeux hors de la tête. « Allons, me dis-je, voilà un charmant début, cela promet. Que me

veut cet homme que je n'ai jamais vu? Sans doute ma figure lui déplaît; ma foi, nous serons à deux de jeu, car la sienne me paraît souverainement impertinente. On sait où peut mener une antipathie aussi prononcée; peut-être cet original va-t-il m'adresser sa déclaration en sortant de table; je suis tout prêt à lui répondre.» Cela ne manqua point, et, par politesse, je crus devoir faire la moitié du chemin: nous voilà en présence. « Monsieur, vous arrivez de Paris? — Oui, Monsieur. — Ah! Monsieur, permettez que je serre votre main dans les miennes; s'il n'y avait pas tant de monde ici, je voudrais vous embrasser, vous presser contre mon sein; tout ce qui vient de France me fait bondir le cœur de joie et de douleur: vous ne me connaissez donc pas, Monsieur? — Non, Monsieur. — Parbleu! je le vois bien; je suis *Steibelt*. — Ah! vraiment, Monsieur, vous me voyez à mon tour charmé de vous connaître; votre célébrité..... — Eh! qu'est-ce que ma célébrité?..... je suis venu l'étouffer sous les glaces de ce pays; mon camarade Ségur * me le disait bien, que je ne

* Steibelt voulait désigner M. le vicomte de Ségur, son collaborateur dans l'opéra de *Roméo et Juliette*.

ferais rien à l'étranger ; dès que mes pieds ne touchèrent plus le sol français, adieu mon génie. Maintenant, le croiriez-vous, Monsieur ? maintenant... je cours le cachet. » A ces mots, voilà le pauvre Steibelt dont les yeux se remplissent de grosses larmes. Mon embarras fut extrême ; mais il suspendit bientôt ses pleurs pour continuer ses doléances. « Monsieur, quelle déplorable existence pour un compositeur ! Le moyen d'avoir une seule idée musicale, un moment de fougue et de verve lorsque, pendant tout le jour, je m'escrime à faire marcher une quarantaine de petits doigts bien roides sur un clavier (ici un grand éclat de rire) ! Eh bien ! j'oublie tout cela quand je trouve quelqu'un qui vient de *làbas ;* cela me rafraîchit le sang. Je n'ai pas ôté les yeux de dessus vous pendant tout le dîner. — Mais, je m'en suis aperçu, et je croyais..... — Quant à mon feu de composition, il est complètement éteint ; maintenant, je ferais chanter ma belle Juliette comme une couturière, et Roméo, le tendre, le jaloux Roméo, comme un Savoyard ! Ces *gens-ci* me paient très-bien, et me donnent de bons dîners ; mais à nous autres artistes, il nous faut de la gloire,

et ce n'est pas chez eux qu'on en obtient ; ils sont d'un froid plus mortel que celui des glaces de la Néva ; ils n'ont aucun soupçon du feu sacré! Et le génie musical ne veut-il pas quelque chose de mieux que l'argent ? Trois mille personnes faisant résonner leurs *battoirs* dans une salle immense, et trépignant de plaisir à la première représentation d'un opéra, voilà la monnaie qui paie un musicien. Mais des leçons! un Steibelt des leçons!!! c'est une honte. Ségur me l'avait annoncé ; j'irai bientôt le rejoindre, et sans trop de délai. » Je rends ici mot à mot cette singulière conversation, dans laquelle l'artiste m'offrait un contraste inexplicable. Sa gaîté, presque insensée, ne pouvait dissiper la noirceur de ses idées. Ce mélange de sensations qui semblaient se combattre ajoutait à mon étonnement. J'allais même risquer cette demande : « De quel œil, aurais-je dit au malheureux Steibelt, de quel œil envisagez-vous donc les gens que vous n'aimez pas, lorsque vos regards sont si farouches pour ceux qui vous plaisent? » mais des flots de visites nous séparèrent. Bientôt j'entendis une de ses élèves, dont le talent sur le piano et les brillantes improvisations sont des plus remar-

quables. Steibelt s'éclipsa après le morceau *charmant*, comme pour échapper à la gloire du *cachet*.

Trois ans après cette rencontre, la mort réalisa les pressentimens de Steibelt; cet artiste célèbre succomba sous le poids d'un découragement moral et sous celui de passions trop vives qu'il ne sut point réprimer. Un physique robuste ne put résister à ces deux causes de dépérissement. Il avait, comme compositeur, un beau point de départ; mais le regret de ne pas suivre une carrière brillante, et son éloignement de la France, le firent tomber dans un genre d'existence qui devait hâter sa fin. Lors de sa sépulture, des musiciens, cachés derrière un fourré d'arbres, exécutèrent les morceaux les plus tendres de *Roméo et Juliette*, et du *Jugement de Midas*, opéra non terminé, où Steibelt avait refait Grétry. Je ne sais, mais, quelle que soit la religion qu'on professe, des chants d'amour sur une tombe me paraissent une dissonance aussi affligeante pour l'oreille que pour la morale publique.

— N° V. —

LE THERMOMÈTRE.

Là règne l'hiver; sa tête est couverte de cheveux blancs; des vapeurs congelées forment son diadème; son trône offre l'aspect d'une montagne de diamans; là tous les élémens paraissent inanimés; l'air n'ose se mouvoir; le feu n'ose brûler; les ondes sont captives et muettes.

KHRASKOFF, *la Rossiade*, trad. du général de Baraute.

L'AIR de ce pays est très-sain, il dédommage de sa dureté par sa pureté; la preuve en est dans l'absence des maladies contagieuses et endémiques, même de celles qui, sans être dangereuses pour la vie, attaquent toute une population : comme la grippe, etc., etc. La santé des étrangers se soutient peut-être mieux ici que dans des latitudes plus tempérées, mais aussi leurs traits s'altèrent plus vite, les cheveux se conservent moins et blanchissent plus

tôt; enfin leur figure vieillit avant la vieillesse; les femmes particulièrement sont plus sujettes que les hommes aux influences de *la grande ourse.*

Un diplomate me disait : « Dans les cours méridionales, nous remarquions que les ministres qui avaient séjourné long-tems en Russie, paraissaient plus vieux que leur âge. » Cette décomposition hâtée vient de la sévérité du climat, de la chaleur extrême des appartemens, du manque d'exercice et, faut-il bien le dire, des regrets de la patrie; que de gens transplantés dans le Nord frémiraient de douleur s'ils entendaient subitement *leur ranz national!* J'ai vu un jeune homme, absent de France depuis huit années, pleurer tout à coup en revoyant des *échaudés* sur une table.

Il faut en convenir, c'est un terrible ennemi qu'un froid soutenu de quinze à vingt degrés, et cependant s'élevât-il à vingt-cinq et trente, comme cela arrive dans les hivers rigoureux, il ne peut vaincre les personnes armées de pied en cap contre ses hostilités; mais il a beau jeu avec les imprudens et les gens distraits. Rien de plus rapide que ses exécutions; une transpiration arrêtée est une sentence de mort; vainement on

appelle au tribunal de la faculté, elle reste impuissante. La semaine dernière, un jeune homme de vingt-deux ans, d'une robuste complexion, se rendit trop précipitamment à l'église catholique ; il était en moiteur, le service fut long ; le malheureux se sentit saisi ; le surlendemain on le porta mort dans cette même église. Les immenses poêles, placés aux quatre coins de chaque paroisse, sont d'un effet presque insensible dans les trop grands froids.

L'ivresse suivie du sommeil devient mortelle. Un cocher conduit ses maîtres au théâtre ; ennuyé d'une longue attente, il va boire sa chère *vodka* (eau-de-vie) ; revenu à son poste, il s'endort ; le valet de pied donne bientôt le signal du départ, mais les rênes ne s'agitent point ; on veut réveiller le cocher, il est mort.

Une ordonnance de police défend les spectacles lorsque le froid s'élève à vingt degrés, mais souvent il est difficile de la suivre ; on arrive au théâtre avec dix ou douze degrés, et au bout d'une heure le thermomètre en marque vingt ou vingt-cinq.

On allume des feux sur la place du Grand-Théâtre dans des enceintes couvertes du haut,

ouvertes sur les côtés, et garnies de bancs circulaires; c'est le refuge des domestiques pendant la représentation; semblable précaution est prise sur la place du palais d'Hiver pour les jours de cour. Ce sont probablement ces feux extérieurs qui donnèrent lieu à un écrivain distrait de dire avec assurance qu'il y avait des poêles dans toutes les rues de la capitale. Il semble que le dessein de plaire aux dépens de la vérité soit un terrible attrait pour les voyageurs; cependant ce pays est assez curieux pour que la fiction soit moins piquante que la réalité.

L'immobilité en plein air offre aussi des dangers; je connais un seigneur russe dont le cocher eut les jambes gelées sans s'être ni enivré, ni endormi; mais il resta sur son siége depuis dix heures jusqu'à deux heures du matin. Dans les grands froids, quelques maîtres ne sortent point; beaucoup d'autres ont l'humanité de renvoyer leurs voitures, qu'on ramène plus tard.

Il est aisé de concevoir à quel point les grands hivers sont redoutables pour les sentinelles, lorsque même dans nos citadelles de France, il arrive souvent des malheurs; en 1820, on en

perdait ici, et à Cronstadt, plusieurs chaque nuit.

Les atteintes du froid s'adressent d'abord aux parties saillantes du visage; ceux qui ont les mains libres peuvent les garantir en ramenant la fourrure du collet jusqu'au bout du nez; mais les marchands portant fardeau, les domestiques derrière les voitures, comment font-ils? Ils souffrent, et leur nez gèle souvent.

C'est ici qu'il faudrait que les dames se servissent du masque vénitien; cette précaution conserverait leur teint et les garantirait de la tourmente : loin de là, elles ne mettent pas même de capuchon; je vois continuellement des femmes monter et descendre de voiture, entrer à un bal, et en sortir la tête défendue par une guirlande de fleurs, par des rangs de perles ou de diamans; les étrangères sont plus sages.

J'allais un jour, en nombreuse société, entendre les chantres de la cour; j'étais dans la voiture du ministre de Suède; le froid s'élevait à vingt-cinq degrés; dans le court trajet d'un quart de wêrste, le chasseur du ministre eut les joues gelées : au moyen d'une friction faite

avec un morceau d'étoffe, et même en frottant de neige la partie souffrante, on remet promptement le sang en circulation, et la peau reprend sa couleur naturelle; le mal s'annonce par une blancheur livide; on s'avertit réciproquement du danger avec ce seul cri: *noss* (nez). Il n'est pas rare de voir deux personnes s'aborder l'une disant à l'autre : « Je vous préviens que votre nez se gèle. — J'allais vous dire que le vôtre est gelé. » Alors on s'arrête, on se frotte et l'on se quitte en s'adressant de grandes salutations; car si le peuple russe n'est pas le plus policé, il est très-certainement le plus poli et le plus doux de l'Europe. Dans les premiers jours de décembre, un Italien arrive ici; à sa première sortie, il a le nez gelé; un bon paysan s'en aperçoit, saisit une poignée de neige, et, sans autre explication, le voilà barbouillant le visage du nouveau venu. Celui-ci prend ce service pour une insulte, se fâche, et repousse à grands coups de poing son généreux médecin; on s'attroupe, un exempt de police se présente, le mougik se disculpe; l'officier parlait français, tout s'explique. L'Italien se confond en excuses; il fait mieux, il donne *le billet*

bleu (cinq francs) au frotteur, qui, enhardi par ce bienfait, reprend son opération. Bientôt l'Italien se retire tenant étroitement son nez, et en disant : « Bon Dieu! qui se douterait de cela à Florence *? »

* Un soldat de Riga avertit officieusement un passant dont le nez était gelé; celui-ci lui donna *le sorok copek* (huit sous de notre monnaie). Le soldat, encouragé, rendit ce service à plusieurs autres passans; et, comme il obtint le même succès, il finit par avertir tout le monde, même ceux dont le nez n'avait pas éprouvé les atteintes du froid : on ne voyait que gens occupés à se barbouiller de neige.

La plupart des étés sont pluvieux. Catherine appelait l'été de Pétersbourg *l'hiver vert.* Ce froid de la belle saison paraît d'autant plus insoutenable, que les précautions ne sont plus là pour le conjurer. « Il fait bien froid aujourd'hui, disais-je à un Russe. — C'est que nous allons vers l'été, » me répondit-il.

La même impératrice disait aussi : « Nous avons huit mois d'hiver et quatre mois de mauvais tems. » Le froid est un grand sujet de conversation. En novembre, c'est tout simple; mais quand la belle saison est humide, ce qui arrive fort souvent, on s'adresse beaucoup cette question : « Souffrez-vous dans votre campagne? »

Jamais les poètes russes ne chantèrent les délices du coin du feu, parce que les auteurs n'ont point de cheminée; cette recherche ne se trouve guère que dans les grandes maisons : le poêle règne partout ailleurs.

Les atteintes du froid sont beaucoup plus dangereuses pour les parties du corps recouvertes par l'habit, car l'avis officieux devient impossible ; il arrive souvent qu'on prend l'annonce du mal pour un engourdissement que la chaleur de la chambre ou du lit fera disparaître. La fin déplorable de M. Pierson, commis de la maison *****, en est un terrible exemple.

Il avait été chargé de conduire ici une somme en or complétant l'emprunt fait par le gouvernement. Sorti de France, avec un tems superbe, il négligea les précautions ; quand il traversa la Courlande et le pays de Riga, il trouva la température encore assez douce, et probablement n'acheta ni fourrures, ni bottes doublées de laine. Après avoir dépassé *Réval*, la neige tomba si abondamment que les postillons perdirent la route, et versèrent dans un fossé : cet accident eut lieu aux approches de la nuit et à une grande distance de la station. M. Pierson, ne voulant point abandonner le trésor dont il répondait, dépêcha les postillons pour obtenir du secours ; la neige cessa, mais le froid s'éleva subitement à vingt degrés. Après trois heures d'une horri-

ble attente, les postillons revinrent avec des hommes et des chevaux; la voiture fut relevée et arriva lestement à la poste. L'hôte demanda avec inquiétude à M. Pierson si aucune des parties du corps n'était gelée; il répondit que, grâce au mouvement qu'il s'était donné en gardant la voiture, le froid n'avait pu l'atteindre. L'aubergiste le crut d'autant mieux que le visage et les mains étaient intacts; le voyageur se coucha rempli de sécurité. Son réveil fut affreux : plus de mouvement; il appelle, on découvre ses jambes, elles étaient livides et tachetées de noir. Pour éviter la gangrène, l'amputation devient indispensable; le malade s'y résout; l'opérateur arrive. On faisait déjà les cruels préparatifs, lorsque la victime s'aperçoit que sa vue s'affaiblit; le chirurgien commence à désespérer; il fait un nouvel examen du malade, et découvre avec effroi qu'entre les deux épaules les chairs commencent à s'ouvrir. C'était un homme perdu; on lui évita les souffrances inutiles de l'amputation, et l'infortuné voyageur mourut bientôt. Si, en arrivant, il eût appelé le médecin, rien n'était plus facile que de le sauver; mais expo-

ser immédiatement à l'action du chaud des chairs gelées, est une imprudence qui devient mortelle.

Quoique affligeans, ces détails ne doivent pas toutefois prévenir contre la Russie les curieux qui ont la manie de voyager. Si jamais la fantaisie d'y venir leur prend, qu'ils partent sans hésiter; la prudence déjoue les rigueurs de l'hiver. Avec des précautions et une salutaire défiance, on va sans danger jusqu'à l'Océan-Oriental.

Je suis tenté de croire que le climat subjugue les animaux et adoucit les plus féroces. Jamais on n'entend parler, comme dans nos zones plus traitables, de loups-cerviers égarés dans les forêts, et remplissant d'effroi toute une province; cependant on se demande comment peuvent exister tant de bêtes fauves lorsque les troupeaux ne quittent plus les étables, et que le sol se cache sous plusieurs pieds de neige pendant six à sept mois.

En 1821, une troupe de loups affamés vint en ville et se répandit dans plusieurs quartiers de la *Litaine;* ils avaient la mine effarée; mais l'attitude peu menaçante; on les tua le plus ai-

sément du monde, avant qu'ils eussent fait de mal à personne.

Les ours mêmes sont bonnes gens ; quand le froid devient trop vif, ils accourent du nord pour établir leur quartier d'hiver dans les grands bois voisins de cette ville.

Les hivers très-rigoureux deviennent rares. Les vieillards observent que depuis soixante ans la température s'est adoucie d'une manière remarquable. J'ai déjà vu deux hivers clémens : c'est une sorte d'armistice avec l'ennemi commun ; alors il n'est plus question d'événemens sinistres, d'oreilles pâlissantes. Mais tandis qu'on triomphe dans les grandes villes, on enrage sur les grandes routes ; les paysans et les voyageurs se désespèrent. Le traînage étant de première nécessité pour la facilité des communications, le commerce l'attend avec impatience ; s'il ne s'établit qu'en janvier, les marchés sont vides, les spéculations déjouées, le prix des grains s'avilit ; tout reste suspendu : c'est une vraie calamité. La neige est le plus habile piqueur des routes ; il ne lui faut que quelques heures pour les réparer. Le terrain prend le poli d'une glace ; c'est alors que les chevaux semblent vo-

ler. Excités par la vivacité de l'air, ils sentent à peine le poids de leur charge; leur vitesse tient du prodige; elle a même quelque chose d'effrayant. L'empereur fait le trajet d'ici à Moscou en quarante heures; la distance est de sept cent vingt werstes (cent quatre-vingts lieues). Quatre ou cinq degrés au dessous de glace suffisent pour créer et soutenir le traînage, qui est certainement une des voluptés de ce monde. Ainsi, quand la saison se passe sans trop de rigueur, on peut dire que l'hiver russe est une chose délicieuse; je ne lui souhaiterais que de l'être moins long-tems.

On peut donc s'apprivoiser avec toutes les latitudes; mais cette facilité de transitions n'est pas l'affaire d'un jour. Le duc de Serra Capriola m'a raconté qu'à l'époque où il fut envoyé ici comme ambassadeur, il y a, je crois, quarante ans, plusieurs de ses gens le suivirent. Arrivés dans cette résidence par un beau jour d'automne, ils furent charmés du climat, et se croyaient encore en Italie. Malheureusement la neige survint, comme à l'improviste, et tomba avec abondance. Quand les Napolitains se réveillèrent, la ville avait pris son habit blanc: conster-

nation générale chez les gens du duc. A neuf heures, il vit entrer dans sa chambre ses domestiques fondant en larmes ; l'orateur s'écria : « Ah! excellence, où nous avez-vous menés? Il n'y a plus de terre ; jamais nous ne la reverrons! Est-il possible qu'un si bon maître ait voulu tromper ses fidèles serviteurs! Un pays sauvage devenu tout blanc dans une seule nuit, et habité par des barbus! *Cospetto di bacho!* nous aimerions mieux brûler sur les bords de notre cher Vésuve que de vivre ici. » L'ambassadeur essaya vainement de calmer ces imaginations sulfureuses ; il n'y eut pas moyen : on les fit repartir le troisième jour de leur arrivée.

Par une coïncidence bizarre, un Lapon, conduit ici ce même hiver, se plaignait amèrement de la chaleur, et demanda en grâce qu'on le ramenât chez lui, disant qu'il mourrait de chaud s'il restait plus long-tems dans ce qu'il appelait les contrées méridionales.

Aujourd'hui, Siciliens, Napolitains, Florentins, abondent dans les deux capitales ; et, chose inconcevable, il arrive souvent qu'un habitant de la belle Ausonie se naturalise tellement et adopte si bien les coutumes russes, que,

retournant chez lui pour y jouir des fruits de son travail, il s'y déplaît bientôt, au point de revenir ici. Ces exemples se reproduisent souvent. Cela me rappelle un mot du célèbre docteur Banthès. On lui disait un jour : « L'habitude est une seconde nature. — Dites donc une première, » répliqua-t-il.

Il faut être juste, j'ai trouvé sur mon chemin un récalcitrant : il était Vénitien ; le climat le terrifiait. En m'adressant ses doléances, il disait : « Ohi me ! mio carissimo paese, quando ti rivedero? » Dans ce moment on nous annonça qu'un étranger venait de se tuer aux bains *Poltarasky ;* le nouvelliste ajouta : « C'est affreux ! Quand on se donne la mort, que peut-on espérer de la miséricorde divine? — Je vous demande pardon, Monsieur, répondit le Vénitien, Dieu est trop juste pour ne pas tolérer les suicides commis à Pétersbourg. »

— N° VI. —

PHYSIONOMIE NATIONALE.

—

> Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux,
> Quand il aime ses droits en combattant pour eux.
> LEFRANC, *Didon*, act. III, sc. 4.

M. DE BALK me disait, en parlant des paysans russes : « Ils ont le génie du bon sens ; je ne leur connais qu'un défaut capital, c'est celui de l'intempérance. » Ce premier trait est d'un peintre habile, d'un observateur profond qui connaît bien son pays : tous les renseignemens recueillis m'ont convaincu de la justesse de cette définition. Le paysan fait éclater ce génie du bon sens, le plus désirable de tous, dans les assises champêtres où se règlent les intérêts de communauté, dans la distribution des travaux, dans ses plaintes, et jusque dans ses résistances ; enfin, il semble constamment guidé par cette

raison naturelle et cet instinct primitif du juste et de l'injuste, qui, trop souvent, tombe en désuétude chez les peuples vieux de civilisation.

Chose étonnante! le paysan joint à cette rectitude d'idées un esprit téméraire et entreprenant : le mougik qui, au moyen d'un obrok *, s'isole de son village pour courir les chances de l'industrie, devient hasardeux, et souvent imprudent. Il ne croit point au danger, il le brave, et quelquefois il est victime de son dédain; il se confie trop dans sa dextérité et dans la justesse de son coup-d'œil, qui, en général, le sert admirablement. J'ai vu des hommes traverser une rivière à moitié dégelée, et sauter d'un glaçon à l'autre avec une incroyable adresse; le plus léger sentiment de frayeur les eût perdus; c'était un jeu dont le péril semblait augmenter le charme. Un bon vieux Français de la colonie me disait : « Ces gens-là sont si hardis que la peur me gagne dès qu'ils prononcent leur *nébos* (n'ayez pas peur). Cependant il faut leur ren-

* Passeport accordé à un paysan par son seigneur.

dre justice ; je me suis vu cent fois tout près d'un accident qui n'arrivait point ; ma vie et la leur tenait à une seconde, à l'épaisseur d'un *kopek* * ; leur adresse et leur présence d'esprit nous sauvaient au moment où je me croyais dans les flots ou sous les roues d'une voiture. Maintenant que je suis vieux, je m'y fie le moins possible ; ils méprisent souverainement la mort, et moi j'aime prodigieusement la vie ; il y a défaut d'harmonie entre nous ; aussi, tant que je peux, je me promène à pied ; mes jambes en souffrent, mais mon corps s'en trouve bien. D'ailleurs j'ai pris avec moi-même l'engagement de mourir de vieillesse, et dans mon lit ; comme j'ai soixante-seize ans, tout me fait espérer que j'y serai fidèle.

Au milieu du tumulte des fêtes nationales, lorsque toute la population est sur pied, quand des milliers de voitures volent sur les ponts et dans les rues, et que d'autres milliers de gondoles se croisent en tous sens sur les bras du fleuve, je me suis souvent étonné que les acci-

* Monnaie russe représentant un centime.

dens fussent aussi rares, surtout lorsque j'étais témoin d'une foule d'imprudences; c'est ici la région des heureuses témérités!

Ce mépris de la mort, source de bonnes et de mauvaises choses, commence pour ainsi dire avec la vie. *M. Olénine*, officier aux gardes, revenait, par eau, d'une chasse qui avait eu lieu en Finlande; on approchait de l'embouchure de la Néva, il entendit un batelier dire aux autres: « La barque est trouée; allons, camarades, à la pelle! » M. Olénine, à moitié endormi, murmura quelques reproches sur leur imprévoyance. « Eh bien! Monsieur, s'écria un enfant de onze à douze ans, si telle est la volonté de Dieu, nous périrons, ce n'est point un grand mal; on ne meurt pas deux fois. » Voulez-vous un exemple de haute résignation: le fabuliste Kriloff, faisant l'aumône à un pauvre, le questionnait sur la cause de sa misère; ce malheureux lui répondit: « Par la grâce de Dieu, nous avons été incendiés. »

Voici encore un trait caractéristique: deux hommes traversent *l'Occa*, encore captif sous la glace. Cette glace se brise subitement; les voilà voguant sur le même débris; un choc vio-

lent le partage en deux portions inégales; l'une prend la route du rivage; l'autre, moins forte, est emportée par le courant. Les deux jeunes gens sont séparés; le premier sera sauvé, le second va périr; il a mesuré tout le danger; son premier mouvement est de lancer aux pieds de son ami un portefeuille contenant deux assignations de vingt-cinq roubles, en disant: « Pour mon père! comme il va pleurer! adieu, prie pour moi..... » Deux minutes après son compagnon le vit s'abîmer sous les eaux *. Quel admirable oubli de soi-même dans ces deux premiers sentimens, que la mort lui laisse le tems d'exprimer!! le troisième est pour lui; et c'est une pensée religieuse!

Je ne crains point d'accumuler les anecdotes,

* Lors d'un prompt dégel, un homme venait de se noyer. Sa femme se lamentait sur la rive; un officier de police se présente: il donne des ordres pour faire retirer le corps de ce malheureux; toutes les recherches sont inutiles. Les pleurs de la pauvre femme redoublent. L'officier, presque attendri, quoique de la police, cherche à la calmer: « Monsieur, lui dit cette épouse désolée, au nom du ciel, faites chercher encore; songez donc que, si le corps de mon mari ne se retrouve point, je ne puis plus me remarier. »

lorsque chacune d'elle aide à démêler le caractère national. Le paysan russe est naturellement généreux, puisqu'il est hospitalier ; mais s'il est riche, sa générosité se manifeste souvent par une munificence qui le place au niveau des plus grands seigneurs de l'empire. Il n'est pas rare de voir un *mougik* millionnaire offrir cinquante, et jusqu'à cent mille roubles pour la construction d'une église, d'un hôpital ou de tout autre édifice public ; il fait ce don de son propre mouvement, sans y être excité, et sans ostentation ; c'est un hommage de reconnaissance à la Providence, qui bénit ses travaux ; c'est la dette d'une ame pieuse et forte, qui songe à ce monde inconnu, où les millions ne suivent personne, mais où les bonnes actions peuvent se retrouver.

Je ne puis me défendre d'un certain malaise lorsque je vois des oiseaux emprisonnés ; ce sentiment est poussé jusqu'à l'enfantillage ; ainsi, on pourra juger de la douceur de mes sensations lorsque, me trouvant sur le marché des oiseaux, je fus témoin de la scène suivante.

Un gros Monsieur, dont je voudrais bien savoir le nom, était très-occupé à recruter pour sa volière ; il allait de cage en cage, marchan-

dant et faisant son choix; il donnait une préférence exclusive aux oiseaux du pays, ce que j'attribuais à un sentiment de patriotisme, qui s'étendait aux plus petites choses. Il nota au crayon la valeur des achats, et compta au marchand trois billets de cinquante roubles, sur lesquels on lui rendit quelques pièces de monnaie. Sans doute il allait faire porter chez lui ce peuple chantant? Point du tout: notre gros monsieur, ouvrant les cages, donne la volée aux jolis captifs, qui s'élancent dans les régions de l'air et regagnent avec transport les beaux ombrages dont la ville est entourée. Comme il restait encore dans les prisons quelques petits paresseux, moins friands de liberté que leurs camarades, l'acheteur les prenait doucement pour aider leur essor. Je m'approchai de lui en le complimentant sur cette bonne œuvre, que je taxais de bienfaisante originalité. « Vous avez tort, Monsieur, de mettre sur le compte de l'originalité ce que je viens de faire, me répondit-il; si vous veniez plus souvent ici, vous verriez beaucoup de Russes n'acheter des oiseaux que pour les délivrer; c'est une action qui nous plaît et qui nous porte bonheur.

On connaît la tendre vénération de ce peuple pour les pigeons, et la familiarité avec laquelle ces oiseaux, se perchant sur la tête et les épaules du marchand, viennent prendre leur nourriture jusque dans la main ; les gens quinteux, les voyageurs, pour lesquels le moindre suffrage est une fatigue, vous affirment que cette haute protection est le résultat d'une idée superstitieuse *.

* Le peuple russe, disent quelques voyageurs, vénère dans le pigeon l'image du Saint-Esprit ; il est vrai qu'il ne les mange point, et que très-rarement on en voit sur la table des grands. Les corbeaux se partagent les maisons ; ils descendent des toits dans la cour pour y manger, avec une confiance dont on n'abuse jamais. Ainsi, après un siècle et demi de la vie la moins orageuse, un corbeau s'éteint tranquillement sous les ailes de ses parens et de ses amis : *c'est le soir d'un beau jour.*

L'hiver, ils sentent le besoin de conjurer la rigueur des nuits ; un froid de vingt à vingt-cinq degrés devient le signal des grandes réunions. Elles se forment aux approches du crépuscule : l'assemblée est convoquée au son des croassemens ; elle tourbillonne long-temps avant de fixer son choix. La délibération est longue et tumultueuse. Enfin, quand on est d'accord, la troupe s'abat et devient immobile ; les rangs se pressent, une douce chaleur vivifie cette innombrable assemblée dont les membres s'élèvent, dit-on, à plus de cent mille. L'air est

Eh bien! s'ils se refusaient à dire que ces bons traitemens proviennent d'un sentiment d'humanité, j'appellerais en témoignage les milliers de corbeaux, bourgeois de Pétersbourg, qui vivent grassement dans les rues, avec autant de sécurité que les poules de nos basses-cours, à cela près qu'on laisse aux premiers la faveur de mourir de vieillesse: il ne vient à l'idée de personne d'insulter à ces oiseaux, dont la couleur et les cris n'ont d'ailleurs rien de séduisant. Jamais un enfant ne s'amusera à les poursuivre, ni à leur jeter des pierres. Si l'on traduisait en russe la fable des *Deux Pigeons*, il faudrait retrancher ce vers :

Lorsqu'un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié.

Il ne serait pas en situation, et les lecteurs ne le comprendraient point. C'est le cas de citer ici une fable de Kriloff; elle se rattache à l'invasion de 1812; j'ignore si elle est comprise dans le recueil qui a été publié sous les auspices du comte *Orloff*.

soudainement obscurci dans les quartiers qu'ils favorisent de leur présence.

A Moscou, les corbeaux vont aussi de pair et compagnie avec les habitans; ils se succèdent tranquillement de père en fils depuis trois cents ans, sans que les biographes puissent citer une mort violente; je dis trois cents ans, parce que c'est l'époque où le sol russe fut purgé des Tatares, qui faisaient aussi la guerre aux corbeaux. Voici une courte analyse de la fable, telle qu'on me l'a dite : « Bonaparte entre à Moscou; nos oiseaux consternés s'empressent de fuir leur cité envahie; tandis que la noire colonne quitte d'un vol pesant les murs du *Kremlin*, un corbeau, sans esprit public, raillait les fuyards en ces termes : Où va donc ce tas d'imbéciles? qui les oblige à quitter leurs toits? pourquoi épouser la querelle des hommes? cette cause est-elle la nôtre? Quant à moi, je serai plus sage; Russes ou Français, que m'importe? pourvu que je vive doucement et qu'on ne dérange rien à mes chères habitudes. Mais on les dérangea ces habitudes; un soldat, bon tireur, atteignit d'une balle le *philosophe sans le savoir*, qui expia sur la table de l'étranger son égoïsme et son anti-nationalité. »

Mais je reviens au paysan russe; il est doux

avec sa femme, avec ses enfans, avec ses supérieurs et ses inférieurs, car qui n'en a pas dans ce monde? Il conserve son amitié jusque dans l'ivresse; elle n'est jamais ni brutale, ni emportée : un homme pris d'eau-de-vie (car ce n'est qu'avec cette boisson que le peuple s'enivre) lève comiquement son bonnet aux passans, et leur cède le haut du payé; il chancelle, va par *zigzag*, et ne tombe presque jamais. Lorsqu'ils sont deux, la scène devient encore plus plaisante : la nature se complaît tellement dans les inégalités, qu'il est fort rare de voir deux hommes également ivres; celui qui soutient mieux la boisson, soutient aussi son camarade, et, s'érigeant en Mentor, lui adresse de graves remontrances sur le danger de trop boire; pour le redresser sur ses jambes, il lui fait peur de la police et *du siége* (prison de quartier).

Le mougik est plein d'humanité envers les animaux; il les frappe rarement, parce que son bon sens lui dit qu'ils accordent aux bons traitemens ce qu'ils refusent à la brutalité. Il les gouverne avec des encouragemens ou des reproches; il obtient du bœuf et du cheval tout

ce qu'il leur demande, parce que l'intelligence de ces excellentes bêtes n'est jamais offusquée par des traitemens barbares, et que leur obéissance est payée par une nourriture abondante. Enfin, les paysans russes pensent comme M. de Buffon; c'est que ce grand écrivain pensait lui-même comme la nature; il dit: «L'aiguillon, le bâton, la disette, rendent les animaux stupides, récalcitrans et faibles; en tout nous ne savons point assez que pour nos propres intérêts il faudrait mieux traiter ce qui dépend de nous..... Le cheval de l'Arabe, les bœufs des Hottentots sont des domestiques chéris, des compagnons d'exercice, des aides de travail avec lesquels on partage l'habitation, le lit et la table. L'homme, par cette communauté, s'avilit moins que la bête ne s'humanise; elle devient affectionnée, sensible, intelligente; elle fait là, par amour, tout ce qu'elle ne fait ici que par la crainte: elle fait beaucoup plus; car, comme la nature s'est élevée par la douceur de l'éducation et par la continuité des attentions, elle devient capable de choses presque humaines. »

Malheureusement nos rouliers, nos postil-

lons, nos cochers et nos laboureurs * lisent peu l'histoire naturelle : la police pourrait la leur

* Le *Journal des Débats* du 8 juillet 1827 renferme un quatrième article sur les grandes routes, signé D, dans lequel le sort des chevaux, en France, est apprécié de la manière la plus remarquable. Il est difficile de mieux approfondir cette intéressante question sous le double rapport de l'humanité et de l'intérêt national. Les traitemens qu'on fait subir aux animaux, dans la plupart de nos départemens, y sont qualifiés de brutalité révoltante, même de férocité ; et malheureusement ces expressions n'ont rien d'exagéré. Ces sages doléances, soumises avec le ton pénétrant de la vérité et de l'humanité, seront-elles entendues ? Il est permis de craindre que non. En France, le bien marche comme la tortue, mais le mal a des bottes de sept lieues. Serait-il donc si difficile de faire aller le premier plus vite, et le second un peu plus doucement ? Faut-il prêcher dix ans dans le désert avant d'obtenir une amélioration utile, indispensable ? D'une part, le chef suprême des haras se donne beaucoup de soins pour régénérer la race de nos chevaux ; de l'autre, on les laisse torturer, abîmer : c'est préparer de plus belles victimes aux bourreaux de l'espèce, voilà tout. Tant que la cruauté anti-française, anti-humaine des cochers, des rouliers, laboureurs et valets de ferme, etc., ne sera pas réprimée, l'administration des haras doit être regardée comme une chose de luxe. Est-ce donc une chose si difficile que la création d'un règlement calqué sur les lois anglaises, et tendant à rendre *les chevaux et les hommes meilleurs* ?

traduire en langue très-expressive. Mais d'utiles règlemens manquent à notre législation champêtre; nos plus fidèles serviteurs, nos nourriciers, les compagnons, les émules de notre gloire, nos gagne-pain, sont placés hors de la loi; rien ne les protége contre la cruauté du maître ingrat dont ils assurent l'existence ou le bien-être. Dans Paris, ce foyer de lumières, de politesse et de bon goût, les échos retentissent sans cesse des mauvais traitemens que subissent les chevaux, dont le seul crime est souvent la faim, la soif, ou l'impuissance absolue de faire ce qu'on exige d'eux. En France, cette grossière inhumanité reste impunie; où la réprime en Angleterre. Ici, le naturel des habitans a force de loi, et je défie tous les lieutenans de police d'en rédiger une aussi claire, plus étendue et mieux obéie. Enfin, je vis au milieu *des barbares* du Nord, mais je cherche vainement leur barbarie.

Les isvotchik (cochers de place) entendent parfaitement ce compagnonage et cette mutualité de bons services dont parle Buffon. Il y en a de citadins et de rustiques; ces derniers n'arrivent qu'avec le traînage sur l'humble traîneau

attelé d'un cheval ; ils retournent chez eux avec le dégel. Les discours qu'ils font à leurs camarades de fatigue ont peut-être moins d'éloquence que ceux adressés à leurs coursiers par les héros de l'Iliade, mais ils sont empreints d'une naïveté touchante. Mon domestique me traduisit un jour, mot à mot, les consolations qu'adressait un de ces *Automédons* barbus à son cheval fatigué : « Allons, courage, mon pauvre ami, il n'y a plus que patience ; le printems vient, bientôt nous quitterons ces rues si longues ; nous rejoindrons le village ; là, tu te reposeras dans la prairie, avec de l'herbe jusqu'au ventre ; le soir, tu auras une bonne litière, et mes filles te porteront de l'orge ; pendant quinze jours je ne te demanderai rien, es-tu content ? Allons, va, camarade, aide-moi à gagner encore quelques kopeks. »

Un jour je parcourais la ville avec mon éclaireur russe ; nous prîmes un isvotchik, dont la figure nous sembla très-mélancolique ; il était venu en ville, non pas sur la foi des zéphyrs, mais de quelques flocons de neige que le vent d'ouest disputait au pavé ; le traînage à moitié établi rendait les courses très-pénibles, on né-

gligeait cette voiture pour les *droschki*. Point de traînage, point d'argent; c'était une position difficile; le paysan le sentait avec amertume, et disait à son cheval, d'une voix altérée: « Eh bien! bonne bête, nous voilà presque les bras croisés! pourquoi quitter si tôt le village où nous étions si bien? *Arina* (c'est le nom de sa femme) nous répétait que nous partions trop tôt, nous la croirons une autre fois: prends courage, doux animal, tu ne manges guère ton soûl, n'est-ce pas? et pourtant je retranche de mon pain noir pour augmenter ta nourriture; mais regarde, le ciel est noir, la neige va venir, et nous serons dans l'abondance, et les *sorok* *, qui sont blancs comme neige, pleuvront avec elle sur toi et sur moi; alors, je doublerai ta ration, tu seras agile et fort, et moi je serai content. »

A la fin de cette harangue plaintive, je dis au Russe qui me la traduisait: « Ne croyez-vous pas que nous devions prendre notre part du discours de cet homme à son camarade? n'a-t-il pas aussi l'intention d'émouvoir notre sensibilité?

* Pièce d'argent qui représente quarante centimes de notre monnaie.

— Cela peut bien être, monsieur, et je crois que quelques pièces lui feraient plaisir. — Va donc pour les pièces blanches, répondis-je. » Et nous consolâmes le pauvre paysan avec un peu d'argent, ce grand consolateur de tant de peines, ce réparateur de tant de maux.

Très-malheureusement pour ces cochers campagnards, presque toutes les maisons russes ont deux portes, ce qui donne le moyen à quelques fripons, d'ailleurs très-honnêtes gens, de les frustrer de leur salaire; tandis que le traîneau attend patiemment à la porte où descendit la pratique, celle-ci s'échappe par l'autre issue. Un officier, ayant une jambe de bois, passait aux yeux des isvotchik pour un fort mauvais payeur; ils le signalèrent, mais pour s'assurer qu'ils ne seraient point leur dupe, ils rendirent la mesure générale, et toute jambe de bois qui se présentait voyait disparaître les traîneaux au grand galop du cheval; ce qui donnait beaucoup d'humeur *aux estropiés délicats.*

L'empereur, dans ses courses, prend quelquefois des voitures de place; un jour il se fit conduire à son palais; en descendant du traîneau, il dit à l'isvotchik : « Attends une minute,

je vais t'envoyer ton argent. — C'est-à-dire que vous ne m'enverrez rien, répliqua le cocher, je sais bien comment cela se passe; autant de personnes que je mène devant ce palais, autant de gens que je ne revois plus; cherchez bien, vous trouverez de quoi me payer. — Non, dit l'empereur, mais voilà mon manteau, je te le laisse en gage. — A la bonne heure, je suis tranquille, il est beau et neuf; vous ne voudrez pas le perdre. » L'empereur disparut en riant beaucoup; le paysan vit bientôt paraître un valet de chambre de la cour, qui venait retirer le manteau de sa majesté, et qui donna cent roubles à l'isvotchik pour le venger de ceux qui ne payaient point. Ce pauvre homme fut moins ébloui du billet blanc que consterné d'avoir pu prendre Alexandre pour un banqueroutier.

D'autres chapitres sur les paysans russes prêteront un nouvel appui à l'assertion de M. le général de Balk, qui est un ancien ambassadeur de Russie à la cour du Brésil, et un des hommes les plus distingués de son pays par l'étendue et la variété de ses connaissances, par le charme piquant de son esprit et par la grâce toute particulière avec laquelle il reçoit les étrangers :

personne ne possède à un plus haut degré l'usage de toutes les langues européennes, et de plusieurs idiomes orientaux ; il parle ces dialectes sans le moindre accent, et les écrit dans les divers caractères d'écritures qui leur sont propres ; enfin M. de Balk a toute l'amabilité qui, quelquefois, manque aux savans, et toute l'instruction qui souvent manque aux hommes les plus aimables.

— N° VII. —

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Qu'un monarque est heureux, quand, parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets!
T. Corneille, *Suréna*, act. III, sc. 1.

Dites-moi, vous qui poursuivez l'étude de la sagesse, dites-moi quelles seraient vos impressions, si tout à coup, à dix heures du soir, vous étiez transporté dans un palais de cristal resplendissant de l'éclat du jour, où des milliers de petites cascades rouleraient leurs ondes argentées sur des lits de mousse et de fleurs; où ces cristaux emprunteraient les formes variées de colonnes, de pilastres, d'arceaux, de lyres et de guirlandes; où l'air, se jouant autour de ces verres radieux, les balancerait mollement comme il agite le feuillage mobile, tandis que derrière

ce voile transparent vos regards se perdraient dans la profondeur d'un bocage, d'où s'échapperait la ravissante mélodie d'instrumens qui vous seraient inconnus? Si ce tableau frappait subitement vos sens, ne penseriez-vous pas qu'une baguette magique vous arrache à la région monotone des réalités pour vous lancer au milieu des prodiges d'un monde idéal? J'en demande pardon à votre esprit, mais tout mûr qu'il est, il rebrousserait vers *le Magasin des Enfans*; vous vous croiriez dans les bonnes grâces d'une fée bienfaisante ou d'un puissant génie.

Mais il n'y a plus de fées, et malheureusement très-peu de génies. Dans cet univers, si souvent attristé, à de rares intervalles une enchanteresse vient l'animer, l'embellir et le désennuyer. La Russie a perdu celle qui créa le palais merveilleux où récemment j'étais en extase. Cependant quelques-uns de ses enchantemens se perpétuent: le privilége des femmes aimables qui occupent le trône est de mourir sans cesser de régner.

A présent, faut-il bien dire que le premier jour de l'an russe, qui est pour nous le 3 janvier, la salle du théâtre de l'Hermitage

est tendue, plafonnée et lambrissée en tubes de verre de la grosseur des tuyaux de baromètre. Ils sont liés les uns aux autres par des fils d'argent très-minces; ces tubes empruntent mille formes diverses. Les ceintres et corniches, les murs, les lustres, tout est artistement figuré, et huit mille lampions, masqués par ces nattes transparentes, inondent de lumières l'étonnante décoration. Les cascades et nappes d'eau sont représentées par des franges d'argent, au dessus desquelles les tubes de verre se balancent et ondulent sans cesse. L'illusion n'est pas moins parfaite pour les paysages placés derrière ces murs diaphanes : un vert éclatant et les nuances de mille fleurs ressortent à travers le voile lumineux qui les enveloppe; c'est de ces bosquets que partent les sons de la musique des cors. Les lustres, formés de ces mêmes tubes, ressemblent à des glaçons suspendus aux parois d'un rocher que frappe les rayons du soleil. Le seul posage de cette innombrable verrerie coûte dix mille roubles, et dure six semaines.

Il est bizarre de débuter par le tableau qui termine la soirée; mais j'étais si *plein de lumières*, qu'il m'a semblé impossible de ne point commencer par la fin.

Cette fête, peut-être unique dans le monde, est originale, extraordinaire, merveilleuse. Si vous pensez que ce soit trop dire, vous aurez tort; toutes ces expressions restent au dessous de la vérité.

Le souverain et sa famille commencent l'année au milieu du peuple; vingt-cinq mille billets sont distribués. A sept heures du soir les portes du Palais d'Hiver s'ouvrent à la foule; nul n'est exclus: la richesse et la pauvreté, le feld-maréchal et l'invalide, la princesse et la lingère, le maître des cérémonies et le maître de danse, la dame d'honneur et la demoiselle de compagnie, le chambellan et le valet de chambre, l'académicien et l'homme qui ne sait pas lire, la reine de Géorgie et la modiste française, tous les rangs, toutes les classes viennent se confondre aux pieds du trône; tout le monde peut espérer un regard, un sourire, un mot obligeant du monarque. Si les hasards de la foule placent un moujik près de l'empereur, le grand seigneur, debout, derrière ce paysan, le laisse jouir de sa bonne fortune sans songer à la lui ravir.

Quelque nombreuse que soit cette assemblée, personne ne se permet un manque de respect; pas un désordre, pas une insolence, pas un vol,

et cependant pas un soldat, pas une baïonnette ; tout appareil militaire est banni de cette enceinte : à quoi bon des armes lorsqu'on est en famille ?

Les marchandes russes traversent les flots pressés de la multitude avec des coiffures, des colliers et des pendans d'oreilles en diamans ou perles fines, sans éprouver aucune crainte. Cependant, il est permis de croire que, sur ces vingt-cinq mille individus, quelques-uns furent fripons hier et le seront demain ; mais, dans cette soirée, le respect, la curiosité satisfaite, le plaisir, enchaînent la filouterie : on dirait que ces chevaliers d'industrie déposent leur savoir faire aux portes du palais, comme ils y laissent leurs pelisses.

A sept heures, le corps diplomatique est introduit dans la salle de Saint-Georges. A la droite du trône, et un peu au dessous des marches, est une enceinte formée de paravens à hauteur d'appui, sur trois côtés : c'est là que l'empereur, l'impératrice, les grands ducs et les grandes duchesses, se rendent suivis d'une cour nombreuse. On s'asseoit quelques instans dans ce lieu réservé, et, dès ce moment, la

salle est envahie par le peuple. Bientôt sa majesté donne le signal de la polonaise, en prenant la main d'une des ambassadrices ; la cour suit son exemple ; alors il s'établit une longue file qui se rend dans toutes les salles, dont chacune a son orchestre.

Une chose m'étonna prodigieusement. Quand on parvint à la salle Blanche, la plus spacieuse du palais, elle était remplie au point qu'il semblait impossible d'y admettre même un enfant ; on ne pouvait aller ni en avant ni en arrière ; la cour se présente, les flots se séparent, et un espace de six pieds s'ouvre devant le cortége. Je fus confondu de cette élasticité du public ; je cherchais un physicien qui voulût m'expliquer comment cette immense colonne pouvait circuler librement sans que personne cédât sa place. Faute d'un savant, je calculai moi-même que beaucoup de curiosité, de soumission et de respect, doivent opérer sur chaque corps une réduction d'un tiers. Enchanté d'avoir résolu le problème, je suivis la polonaise pour profiter de cette libre circulation ; je jouis alors du coup-d'œil de la diversité des nations. Cosaques, Arméniens, Grecs, Tatares, Géorgiens, Imiré-

tiens, Caucasiens, et une multitude de femmes russes dont les costumes étaient presque aussi variés que les figures, formaient la haie de droite et de gauche. Je vis une paysanne qui portait, d'un air très-sérieux, un chapeau d'arlequin richement brodé en or; j'aurais bien voulu lui dire : « Quel est ton nom, ton pays? quels sont tes dieux? » mais la marche était trop rapide. Dans la pièce suivante, le prodige de soumission et de respect se fit attendre plus longtems; le cortége resta dix minutes à la même place. L'empereur, en voulant protéger sa dame, foula le pied d'un marchand, qui poussa un cri de douleur; le prince lui témoigna ses regrets, et ajouta : « Tu vois comme nous sommes pressés; il est possible que tout à l'heure tu m'en fasses autant; mais je ne m'en plaindrai point. » Le marchand, touché de cette auguste politesse, répéta plusieurs fois : « Sire, vous ne m'avez point fait de mal, *au contraire.* »

Dans d'autres salles que nous traversâmes, il y avait d'immenses buffets où l'on sert des rafraîchissemens; mais l'on juge combien il faut intriguer pour obtenir un verre de limonade. Sur des rayons, posés en amphithéâtre, est éta-

lée une magnifique argenterie, dont les dessins, plus ou moins gothiques, indiquent différens âges.

Ici, la foule s'augmente : c'est la région des accidens : un mari a perdu sa femme ; il la cherche, l'appelle, et on rit de son inquiétude ; plus loin, une vague sépare la mère de la fille : on s'est amusé du mari, mais on respecte l'anxiété maternelle. Il est assez singulier que, chez tous les peuples, les vicissitudes du mariage offrent toujours un côté plaisant. Tout près de moi, une dame jette un cri ; on lui demande ce qu'elle a : « Hélas ! j'ai perdu mon soulier, » dit-elle.

Dans la salle voisine, un autre événement excite la gaîté de toute la cour : le prince Jacques est en veste et en manches de chemise ; on l'entoure, et on apprend qu'il est réduit à ce costume un peu leste, parce que, voulant s'échapper d'un groupe très épais, son uniforme l'a quitté ; il n'a sauvé que le chapeau : c'est une consolation. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'avant la fin du bal tout s'est retrouvé, depuis la tendre épouse jusqu'au petit soulier. Ce bal se nomme *Mascarade*, parce que, hors les

marchands et les mougiks, les hommes sont tenus de se présenter en domino ou en vénitienne, mais sans masque : c'est le costume de rigueur.

Enfin la Polonaise revient à son lancé, et la cour dans son enceinte, pour attendre le souper qu'on sert à onze heures. Je vois plusieurs grandes dames vêtues à la russe. Rien de si noble, ni de plus gracieux que ce costume ; non-seulement il relève la beauté des femmes, mais il en donne à celles qui en sont dépourvues ; on s'étonne d'après cela qu'elles l'aient volontairement abandonné pour les modes méridionales.

A dix heures, M. le prince Tufiakin, sachant que l'illumination de l'Hermitage était terminée, vint offrir, avec une extrême politesse, à ma femme de la conduire dans le brillant asile des enchantemens. Douze nègres, richement vêtus à la turque, se tiennent près de la porte à la gauche du trône, pour arrêter le torrent des curieux : on n'est admis à l'Hermitage que par une faveur spéciale ; le trajet de la salle de Saint-Georges à la salle du souper a plus de cinq cents pas.

Nous fîmes route avec une députation de *kuir-*

guis, parmi lesquels se trouvaient des princes et des fils de sultans de ces peuplades asiatiques. Je me promettais un vif plaisir de leur surprise, mais ils n'en témoignèrent aucune : MM. les *mamamouchis* gardèrent une figure immobile ; je fus choqué de cette indifférence ; j'aurais voulu pouvoir leur dire : « Allons, Messieurs, soyez surpris, il y a de quoi. » En général rien ne frappe les gens absurdes ; il faut avoir un peu d'esprit pour s'étonner de quelque chose ; la médiocrité regarde tout du même œil. Les bons kuirguis trouvèrent cette féerie une chose naturelle et toute simple, peut-être même crurent-ils qu'on s'était évertué pour eux seuls * ; quant à nous, qui n'avions pas l'honneur d'être kuirguis, nous restâmes une demi-heure en extase devant ce prodige de grâce, de luxe et d'élégance.

Mais l'horloge sonne onze heures ; la cour va défiler dans ces profondes galeries ; la musique des cors annonce l'entrée de l'auguste famille dans le palais de cristal ; elle se place à la table du centre ; les ambassadeurs et ambassadrices,

* Durant tout le séjour de cette députation asiatique, on fournit pour sa table des jeunes chevaux, seule viande qu'ils aiment.

les grands officiers de la couronne et les dames d'honneur, prennent place à cette même table. Deux tables parallèles, chacune de deux cents couverts, occupent les deux côtés de la salle, et deux autres sont dressées dans une longue galerie faisant face à cette salle : il y a en tout six cents couverts.

L'empereur ne s'asseoit jamais ; il circule et va causant avec les dames et les ministres étrangers ; l'étiquette exige que tous ceux auxquels il parle restent assis ; se lever serait une inconvenance.

Cachés derrière une colonne lumineuse, nous regardions ce festin magique, les femmes éclatantes de diamans, les hommes revêtus de riches uniformes, les tables couvertes de fleurs et de fruits. Joignez à cet enchantement celui d'une ravissante musique, et dites-moi si, dans une fête royale, la somptuosité et l'originalité peuvent aller plus loin.

Mais, pendant qu'on soupe, le comité des vingt-cinq mille personnes continue de parcourir les salles du Palais d'Hiver, d'écouter les orchestres, et de postuler les pâtisseries et les rafraîchissemens. L'attention ne se blase point, parce que l'assemblée se renouvelle pendant les

six heures que dure la fête. Tous ceux qui, en entrant, ne rendent point leurs billets, et c'est la plus grande partie, sortent au bout d'une ou deux heures, et les donnent aux parens ou aux amis qui les attendent sur la place; d'ailleurs, les sentinelles sont peu rigoureuses, et laissent volontiers entrer les nouveaux-venus dans la proportion de ceux qui sortent.

Après le banquet impérial, on revient à la salle de Saint-Georges, où le bal se termine par une autre polonaise, dont l'empereur profite pour se retirer. Après son départ, les plaisirs ne battent plus que d'une aile; on commence à éteindre quelques bougies, c'est une manière honnête de donner le signal de retraite à cette foule, qui tient d'autant plus à prolonger la fête, qu'elle ne se renouvellera que dans un an. Peu à peu les flots s'écoulent doucement et librement, car on ne fait point la loi de sortir. On n'entend dans ce vaste palais ni une plainte, ni une menace, ni un ordre impératif; tout se passe avec calme et décence. La douceur extrême du peuple, sa civilité et sa raison, dispensent de précautions, d'injonctions et de menaces.

Je laissais sortir les plus pressés, pour m'oc-

cuper de notre départ; ma prudence n'avait rien négligé; il en faut toujours en Russie, quoique ce soit la chose qui manque le plus aux Russes, qui se jouent avec le climat. Nous n'avions trouvé que brillantes surprises dans le palais, mais la mort était à la porte, guettant les têtes légères, car il lui faut toujours quelques victimes, et certes elle n'a que l'embarras du choix. Tâchons qu'elle nous honore de son indifférence; nous sommes en nage, il fait quarante degrés de chaud dans cette demeure impériale, et vingt degrés de froid vont nous assaillir sur la place; c'est un terrible contraste. J'ai à protéger trois ou quatre dames; retrouver nos gens est le grand point, car s'ils manquaient le rendez-vous assigné, *je ne sortirais du palais que par la puissance des baïonnettes.* Mais Dieu soit loué, les voilà, et avec eux, les fourrures, les bottes, les schalls; nous sommes couverts, armés de pied en cap; la vie est sauve, il n'y a d'aventuré que le nez et les oreilles. Pour éviter les angoisses de l'attente, nous abandonnons les voitures; notre logement n'est qu'à cent pas; je m'élance, on me suit, et dans l'espace de quelques minutes,

nous voilà près de nos tisons, lorsque des milliers de gens * grelottent encore sous les portiques. Bon Dieu! quelle soirée! elle comptera dans mes souvenirs; c'est une excellente chose que de beaucoup voir, et de bien voir; mais, en vérité, les peines de ce monde sont peut-être moins fatigantes que ses plaisirs.

A peine étais-je rentré dans ma chambre que l'un des nombreux acteurs de la fête vint me prier d'ajouter à ce tableau le désappointement de l'ambassadeur de Perse. On avait à dessein négligé de mettre son excellence au courant de la soirée impériale; on lui réservait le plaisir de la surprise. Mais cette attention si délicate n'atteignit pas son but, ou plutôt elle le passa. Le diplomate persan fut saisi d'une

* Plusieurs personnes, qui attendaient leurs carrosses attelés de quatre beaux chevaux, prirent de gros rhumes, et nous ne fûmes pas atteints de la plus légère fluxion. Généralement la médiocrité n'est point assez appréciée : son chapitre des compensations est immense. Aussi Horace et tous les poètes philosophes l'ont-ils fort bien traitée dans leurs écrits : je ne sais si elle ne fut pas même déifiée chez les Romains, qui se montraient toujours très-faciles pour diviniser les bonnes et les mauvaises choses.

horrible frayeur, lorsqu'il vit le peuple inonder les salles; il crut que la garde était forcée, et qu'il y avait sédition. Ce cas étant imprévu dans ses instructions, le noble étranger songeait à fuir. Alors on chercha à dissiper son effroi, et l'on y parvint en lui montrant le visage calme de l'empereur Alexandre, qui, devinant, sous l'épaisse barbe de l'excellence, son extrême émotion, se dirigea vers elle et lui adressa quelques paroles bienveillantes. Au souper, l'un des officiers de la cour demanda au diplomate si le roi de Perse avait de semblables réunions dans son palais de Téhéran. L'ambassadeur répondit naïvement que son maître était aussi un excellent père de famille, mais qu'il n'aimerait point à passer ainsi la soirée avec vingt cinq mille de ses enfans.

N° VIII.

CATHERINE II.

Elève d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui, sur ton trône assis, fais fleurir les beaux-arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense ;
Toi qu'on voit triompher des tyrans de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux ...

VOLTAIRE, *Epître à Catherine.*

L'IMPÉRATRICE Catherine règne encore ici ; le grand seigneur, le marchand, le gentilhomme campagnard, le paysan, le vieux soldat, le manœuvre, tous parlent de cette souveraine avec enthousiasme, tous la bénissent. Il y a plus que de l'admiration et du respect dans ce concert de louanges, où l'on ne croit entendre que la même voix, tant les ames sont dominées par le même sentiment. Et qu'on ne pense point qu'un suffrage si parfaitement unanime soit l'écho des chants de triomphe qui vibrèrent si

souvent aux oreilles de cette impératrice ; le souvenir des plus beaux faits d'armes aurait-il le pouvoir de remuer encore les cœurs et d'en tirer ces tendres accens qui ne s'adressent qu'au mérite réel? Je ne crois pas qu'il soit donné à aucune femme de porter plus loin que Catherine la grâce du pouvoir ; la bonté, la munificence, le désir de répandre la joie et la sécurité autour d'elle, en un mot, tout ce qui attache et subjugue, elle le possédait. Le peuple se trompe sur beaucoup de choses ; mais il lit avec une merveilleuse sagacité dans le cœur des princes. Les Russes étaient convaincus que l'impératrice les aimait ; voilà ce qui explique cette sorte d'adoration qui, en lui survivant, honore tant sa mémoire.

Paraissait-elle en public, le peuple manifestait sa joie par des acclamations, des transports ; bientôt un silence profond leur succédait ; les *hourras* se taisaient devant les larmes ; plusieurs fois cette scène s'est renouvelée. Quelques anciens m'ont dit : « L'impératrice semblait alors embarrassée ; sa sensibilité était fortement émue par un hommage offert sous

deux formes si diverses et toutes deux si touchantes. »

De cyniques écrivains présentèrent le règne de Catherine sous de honteux aspects ; c'est avilir sa plume et manquer le but qu'on se propose. La gloire de l'illustre souveraine est à l'abri de ces vaines atteintes ; tout écrivain qui aurait la monstrueuse pensée, en parlant de Périclès, d'Auguste, d'Adrien, de Trajan, de Gustave, de Frédéric, d'isoler de leur vie les faits mémorables et les grandes qualités qui font honorer leur mémoire, pour ne retracer que leurs faiblesses, ne serait point un historien, ni même un faiseur de mémoires, mais un libelliste. Les hommes tels qu'Antonin, Marc-Aurèle et Louis IX, forment exception dans les fastes du monde ; ce sont des sages couronnés. Pourrait-on ajouter beaucoup de noms à ceux-là ?

Si jamais M. le comte de Ségur publie des mémoires sur la Russie, ce que tout le monde doit vivement désirer, comme il a été parfaitement à même d'interroger les opinions et les consciences, je ne doute point qu'il ne démente

la participation de Catherine à la scène horrible qui précéda l'avènement de cette princesse à la souveraineté sans partage. Quant à moi, je puis certifier que, sur les lieux, je n'ai trouvé cette accusation dans aucune bouche ni dans aucun souvenir; cependant toutes les opinions, toutes les maladies politiques sont représentées à Pétersbourg *.

* M. de Ségur vient de justifier nos prévisions dans ses *Mémoires*. Il a plus fait encore; il cite un grand témoignage, celui de Frédéric, qui nous paraît irrécusable. Lorsque cet ambassadeur dit au roi qu'il était fâcheux qu'un règne, éclatant à beaucoup d'égards, eût commencé par une catastrophe si tragique : « Ah! répondit le roi, sur ce point, quoique nous soyons à présent un peu brouillés, je dois lui rendre justice. On est à ce sujet dans l'erreur; on ne peut imputer justement à l'impératrice *ni l'honneur, ni le crime de cette révolution;* elle était jeune, isolée, étrangère, à la veille d'être répudiée, enfermée. Les Orloff ont tout fait; la princesse d'Aschkoff a été la mouche vaniteuse du coche. Rulhières s'est trompé. »

Ce témoignage est un acte éclatant de probité de la part du roi, puisqu'à l'époque du passage de M. de Ségur à Berlin, la Russie et la Prusse étaient *en délicatesse.* D'ailleurs, en 1762, année où mourut Pierre III, Frédéric avait un ambassadeur à Pétersbourg, et peut-être mieux que cela; il fut donc parfaitement ou-

100975

Tout le monde, je le répète, s'entretient de la bonté de Catherine et bénit sa mémoire.

« Je suis resté vingt ans auprès d'elle, me disait une vieille dame de la cour; jamais je ne vis un caprice ni même ces légers mouvemens d'injustice et d'impatience dont ne se défendent pas toujours les meilleurs princes. Les personnes de l'entourage étaient si parfaitement heureuses près d'elle que, dans la crainte de la quitter, elles ne sollicitaient point d'avancement; l'amour qu'on lui portait tuait l'ambition. »

La comtesse Braniski passait sa vie près de Catherine : un jour elle la vit très-occupée d'un écrit; tout à coup Catherine interrompt sa lecture, ouvre un tiroir, et y jette brusquement le papier; la comtesse regardait avec surprise :

rant des moindres détails de la révolution. Si l'on ajoute à cela que Frédéric était naturellement malin, peu disposé à l'indulgence pour les femmes, et surtout pour les femmes rois, regrettant Pierre III, qui avait pour lui un engouement fanatique; si l'on se dit enfin que le roi s'entretenait avec un diplomate qui allait représenter le roi de France à la cour de Catherine, on restera convaincu que cet hommage rendu à l'impératrice fut commandé à Frédéric par un sentiment impérieux de justice et de vérité.

« Ce mouvement vous étonne, lui dit l'impératrice, je vais vous l'expliquer : le procureur-général m'a adressé ce matin l'état des arrêts de justice, je dois y apposer ma signature ; mais je suis morose aujourd'hui, je me sens mal disposée, je remets donc ce travail à un autre moment. L'examen de questions aussi graves, et qui intéressent la fortune, l'honneur ou la liberté des hommes, demande une parfaite sérénité d'esprit. Cette situation morale porte à l'indulgence ; qui sait si demain je ne trouverai pas de bonnes raisons pour gracier quelques coupables? cette prérogative me console souvent des amertumes de *mon métier*. Mes conseillers trouvent quelquefois que j'en abuse, mais je crois que c'est un bon défaut. »

Tout en jouissant d'une puissance absolue, elle chérissait la vérité. Le comte Panin, dans une séance du sénat, s'éleva courageusement contre une loi que proposait la couronne ; il la fit envisager comme pernicieuse pour l'état. Cette forte opposition, assez inusitée, causa d'abord un sentiment pénible à l'impératrice, mais elle laissa un libre cours aux débats. Le lendemain, le comte, retenu chez lui par une

indisposition, écrivit une lettre qui débutait par ces mots : « Madame, je n'écris point à votre majesté par intérêt pour elle ; c'est l'unique intérêt de la patrie qui me fait agir. » Après cet exorde, il développait son opinion avec une noble franchise. Catherine, frappée de la vérité des remontrances, fit assembler son conseil privé ; la loi fut discutée et reconnue mauvaise. Aussitôt, montant en voiture, elle se rend chez le malade, et lui dit en l'abordant : « Comte Panin, je ne viens point vous remercier pour moi, mais pour *la patrie.* »

Au milieu de l'éclat imposant des représentations de cour, son affabilité rassura souvent des diplomates qu'intimidait ce pompeux grandiose, et surtout la dignité de la souveraine. Le marquis de Vérac en fit l'expérience. Arrivé à Pétersbourg comme ambassadeur du gouvernement français, il reçut du comte Panin les notions nécessaires sur l'étiquette du palais. Néanmoins ces notions semblèrent le trahir le jour de l'audience : Catherine était debout près du trône ; le marquis fit trois révérences ; mais, lorsqu'il eut prononcé ces mots : *Le roi, mon maître*....., ceux qui devaient suivre n'arrivèrent

point. L'ambassadeur n'avait pas compté sur autant de dignité et de grâce; il resta interdit, et, pour rattrapper le fil de ses idées, il répéta : « Le roi, mon maître... — Est le meilleur de mes amis, répliqua l'impératrice; » et, prenant le marquis à part dans l'embrasure d'une croisée, elle inspira une telle confiance à M. de Vérac, qu'il retrouva tout son esprit et son aplomb. L'homme aimable vengea l'homme officiel; la conversation fut gaie et même familière. L'impératrice, en quittant l'ambassadeur, put se dire : « Nous avons un hermite de plus. »

Au premier coup de canon d'une guerre très-imprévue avec les Suédois, on croyait généralement l'impératrice sans ressources suffisantes pour soutenir la campagne; un seigneur livonien, partageant cette opinion, lui écrivit ce peu de mots : « Madame, que peut offrir un » petit gentilhomme de campagne? Malheureusement ma fortune n'égale point mon dévouement; cependant votre majesté comblerait tous mes vœux si elle daignait m'autoriser à mettre à la disposition de son armée cinq » mille sacs de farine. » L'impératrice répondit : « Je n'accepte point votre don; grâce à Dieu,

» je n'ai pas besoin des sacrifices de mes sujets » pour soutenir la gloire de nos armes ; mais je » veux faire connaître vos offres généreuses, » les beaux et nobles sentimens ne doivent point » rester ignorés ; j'ordonne que votre lettre soit » rendue publique, en espérant que mon refus » ne vous désobligera pas. »

Un jour, par la négligence d'un valet subalterne, qui oublia de retirer un siége peu solide, l'impératrice fit une chute et se blessa légèrement ; la vivacité de la douleur lui arracha un cri : on l'entoure, et on exprime une vive indignation contre le valet, cause de cet accident. Catherine regrette alors de s'être plainte, et décide qu'on n'infligera aucune peine au pauvre serviteur. Mais le grand-maître de la cour était absent ; il pouvait apprendre ce qui venait d'arriver, tout en ignorant la défense de sa majesté. Cette idée la tourmentait ; pour s'en affranchir, elle fait appeler le valet, qui arriva d'un air consterné. « Tu es un brave homme, lui dit-elle ; ta faute n'est qu'une étourderie ; j'entends qu'il ne te soit rien fait ; si, par hasard on voulait te punir, viens me trouver, dis que c'est par mon ordre, et si la

porte est fermée, enfonce-la. » Est-il rien de plus admirable que cette bonté prévoyante?

Un adjudant-général, arrivant des frontières moldaves, fut présenté à l'impératrice, qu'il voyait pour la première fois; celle-ci lui demanda comment se portait l'armée. « Majesté, répondit le vieux militaire un peu embarrassé, l'armée jouit d'une très-bonne santé, et m'a chargé de vous dire bien des choses de sa part *. »

Veut-on de la czarine descendre à la maîtresse de maison, on la trouvera indulgente et bonne dans les petites choses comme dans les grandes. La façade du palais d'Hiver donne sur une immense place; quelquefois l'impératrice aimait à respirer l'air du matin sur un grand balcon; depuis plusieurs jours elle voyait un

* On m'a raconté qu'une des grandes duchesses ayant reçu le sénat, après la cérémonie du mariage de cette princesse avec un grand duc, la conversation ne fut pas du tout animée. Le lendemain, on lui parla de cette réception. « Malheureusement, répondit-elle, aucun de ces messieurs n'était enrhumé; il ne faisait ni chaud ni froid; la pluie ne tombait point; moi et le sénat ne nous étions jamais vus; que pouvait-on se dire? »

traîneau sortir de la cour des cuisines, transportant un homme ivre; elle finit par s'étonner de la quantité de gens au service du palais, qui se grisaient si régulièrement. Le lendemain, la même voiture, ainsi chargée, s'offrit encore à ses regards; elle examine avec plus d'attention, et entend un bêlement s'échapper de dessous la fourrure dont on enveloppait le prétendu buveur; c'était un mouton volé dans les offices. Le soir, à l'Hermitage, sa majesté raconta l'anecdote; mais elle dit au maître de la cour: « Je vous demande grâce pour le coupable; l'originalité du vol prouve beaucoup d'imagination; il ne s'agit que de mieux la diriger. »

Un jour elle rencontra, dans un corridor du palais, un mougik chargé d'un énorme poisson; ce morceau de roi était expédié chez quelque *protégée* de la ville; Catherine, devinant sa destination, dit au porteur: « Mon enfant, passe par là, prends sur la gauche, car de ce côté tu pourrais rencontrer l'inspecteur. » Le mougik, un peu troublé, ne reconnut pas l'impératrice, et lui dit; « Grand merci, mademoiselle, mais chut! ne dites rien de cela à notre mère; elle est si bonne, il ne faut pas l'affliger. »

La vie politique et privée de Catherine est, pour les historiens et les panégyristes, une mine inépuisable. Ma tâche n'est point de l'exploiter entièrement. M. le comte de Ségur, qui n'est pas mon chancelier, complétera ce tableau, dont à peine ai-je ébauché quelques traits. Cet aimable écrivain a toute qualité pour parler de Catherine la Grande; il nous doit le tribut de ses souvenirs. Ambassadeur près la cour de Russie, il était admis dans le comité de l'Hermitage, et par conséquent dans l'intimité de la czarine. Je puis en citer un exemple. On était au mois de juillet, et on devait chanter un *Te Deum* à *Tsarskoselo*, pour une victoire remportée sur les Turcs; les ministres étrangers furent invités; la chaleur était suffoquante; l'impératrice s'excusa sur la fatigue qu'allait donner le trajet de vingt-quatre werstes; le comte de Ségur répondit : « Madame, je ne doute point que cela ne devienne insoutenable. » Allusion à la fréquence des victoires; Catherine, feignant de ne point comprendre cette flatterie délicate, répondit en riant : « Voilà bien messieurs les Français, ils ne peuvent s'accoutumer à nous

voir battre les Turcs *. » Certes, un diplomate écrivain qui a vu de si près cette figure imposante, ne peut manquer de la reproduire fidèlement. Il y a dans cette seule idée une garantie puissante pour le succès du livre de M. de Ségur. Ses souvenirs seront lus avec avidité.

* Les courtisans s'étonnaient de la nomination que l'impératrice venait de faire d'un chambellan. « Messieurs, leur dit-elle, songez donc que c'est Souvaroff qui m'a demandé cette grâce : le moyen de refuser un solliciteur qui s'appuie sur une douzaine de victoires? Il m'aurait demandé de faire M. *** demoiselle d'honneur, que j'y aurais consenti. »

— N° IX. —

QUELQUES SALONS.

—

L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.
VOLTAIRE, *Lettre à la princesse de* ***.

Il y a quelques jours, j'assistai à une soirée chez la princesse Nathalie. Un échec inattendu signala mon ignorance de certains détails d'étiquette. En attendant un célèbre harpiste, qui était le but de cette réunion, on causait çà et là dans les deux salons; j'étais debout près d'une table ronde, entourée de femmes, et j'avais en face de moi la jeune et belle comtesse S. P..... Elle cherchait le nom d'un opéra de *Berton*, et semblait désirer qu'on vînt au secours de sa mémoire. « C'est peut-être, lui dis-je, l'opéra de *Montano et Stéphanie*, dont

mademoiselle veut-parler.» J'avais rencontré juste; mais la comtesse leva la tête, et me regarda d'un air étonné sans me répondre. Beaucoup plus étonné qu'elle, je m'approchai d'un jeune officier des gardes pour lui demander si j'avais dit involontairement une sottise? — «Non, répliqua-t-il; mais sans vous en douter vous avez commis une inconvenance; chez nous on n'adresse jamais la parole à une femme si on ne lui est point présenté. — Mais comme probablement je fus présenté à la maîtresse de maison, cette garantie me paraît suffisante? — Pas du tout; nos dames sont très-sévères sur ce point, et la plus polie, en pareil cas, répondra toujours sèchement, ou ne répondra pas du tout. — Dites-moi, si on soupait chez la princesse, et que je me trouvasse à table entre deux dames auxquelles je n'aurais point l'honneur d'être présenté, devrais-je garder un rigoureux silence, ne pas même me permettre ces mots innocens: Madame veut-elle de l'eau? — C'est bien presser la maxime; cependant il ne faudrait pas aller beaucoup plus loin. — C'est bon; vous pouvez compter sur moi; permettez encore une question? Y a-t-il réciprocité? et si, par hasard, une

femme m'adresse la parole, dois-je lui faire observer qu'elle ne me fut pas présentée? — Ah! voilà de la raillerie, toujours le bout d'oreille français. — Mais, cher comte, en fait d'oreilles, celles des Russes ressemblent prodigieusement aux nôtres; vous entendez aussi bien que nous l'art de plaisanter, et nos deux nations se touchent par plus d'un point. Cependant je ne suis pas de ceux qui vont critiquant les usages de leurs hôtes; après le premier moment de surprise, je me conforme aux bienséances d'un pays, comme si j'en étais. »

La harpe interrompit notre conversation; après les bravos d'usage nous la reprîmes, et je demandai à mon aimable officier s'il connaissait Venise? — « *Pas encore* (car un Russe qui a de la fortune est presque toujours arrivant ou à la veille de partir). — Eh bien! j'y ai séjourné quelque tems en 1806: cette ville avait alors perdu son éclat; mais, dans ses infortunes toutes récentes, elle conservait encore de l'attrait, semblable à une jeune femme qui reste jolie quelques heures après sa mort; ce n'est plus maintenant, dit-on, que le squelette de la belle Venise. Je veux vous citer quelques traits de

mœurs, vous jugerez mieux de l'étonnement qu'a dû me causer le silence de la comtesse S. P.... Le lendemain de mon arrivée, j'entrai dans un des cafés les plus distingués de la place *Saint-Marc;* une quarantaine de personnes, hommes et femmes, prenaient des rafraîchissemens; ce café faisait salon; point de table dans le milieu de la pièce: personne ne se tournait le dos, on causait à demi-voix; je m'emparai d'une place vacante, et je me trouvai près d'une femme fort belle encore, quoique n'étant plus jeune; je venais de prendre une glace lorsque ma voisine me dit en souriant: « Vous êtes Français, Monsieur!—Oui, Madame; mais oserais-je vous demander ce qui peut vous le faire deviner? — Mon Dieu, Monsieur, rien de si facile; j'ai vu que vous regardiez beaucoup les femmes. — Madame.... —Oh! ne vous en défendez point, ce n'est pas un crime; tenez, voyez ce visage si frais, lisant une feuille publique, et ayant un bol de punch devant lui, il ne quitte les colonnes du journal que pour remplir son verre, c'est un Anglais; et son voisin, qui se noie de thé en écoutant attentivement la musique extérieure, il resterait ici jusqu'à demain sans avoir l'idée

de me regarder une seule fois ; comment ne pas reconnaître un Allemand ; ce sont de ces choses qu'on devine d'abord. »

La vivacité d'esprit de cette dame me charmait ; nous parlâmes de Venise. « Ah ! me dit-elle, que n'êtes-vous venu quinze ans plus tôt, vous eussiez trouvé notre ville bien plus belle. » (Et elle avait presque l'envie d'ajouter : « *Et moi aussi.* »)

Elle s'informa des personnes que j'avais déjà vues ; je lui nommai la marquise *Panizzoni* et le banquier *Simonetti* ; enfin, elle me demanda où je passais la nuit, question qu'une dame ne peut adresser à un homme dans toute autre ville que Venise. Sur ma réponse, que je n'avais pas d'engagement, elle m'invita à *sa conversation*. « En sortant à minuit du théâtre de la *Phénice*, me dit-elle, j'irai faire quelques visites ; mais vers les deux heures je serai chez moi ; vos gondoliers vous conduiront chez la *signora Contarini*, au grand canal ; je serai charmée de vous recevoir. » Là-dessus elle me salua gracieusement, et quitta le café, suivie de deux domestiques qui l'attendaient à la porte.

Je dînai ce jour même chez la marquise *Pa-*

nizzoni, et je lui parlai de l'invitation que j'avais reçue. « Je le savais, me dit-elle, *la Contarini* sort d'ici; elle m'a annoncé, en riant, qu'elle vous avait recruté: c'est une de nos plus grandes dames; vous trouverez chez elle deux cents personnes, tout ce qu'il y a de mieux ici; nous irons ensemble; mais je veux que vous entendiez ce soir *Raffanelli* et *la Balsamini*. »

Ces détails intéressaient beaucoup mon jeune officier: « Vous voyez, lui dis-je, que chaque pays a ses usages. En Angleterre, une Française célèbre s'avisa de demander à une *lady* enceinte quelle serait l'époque de sa délivrance; cette question consterna tout le monde; la dame grosse était au supplice, et faillit se trouver mal. Qu'on s'avise, dans un cercle chez *lord Liverpool*, d'appeler une culotte par son nom, le lendemain la porte vous sera fermée. L'inconvenance dont je me rendis coupable avec la comtesse S. P..., n'était rien auprès de celle-là. Remarquez que les passions sont partout les mêmes; un avare de Paris et de Saint-Pétersbourg, un ambitieux de Vienne ou de Madrid, un joueur de Londres ou de Naples, tous ces gens-là se ressemblent comme deux gouttes d'eau;

mais fort heureusement les nations diffèrent encore par leurs habitudes et leurs ridicules; rien de plus amusant pour le voyageur; si ces nuances n'existaient point, ce ne serait guère la peine de se constituer en frais de poste; mieux vaudrait rester chez soi. A présent, choisissez entre les usages vénitiens, et ceux des bords de la belle Néva; que vous en semble? — Ma foi, je ne sais si je ne dois pas la préférence au pays où une jolie femme vous demande où vous passez la nuit. — Dans ce cas, partez pour Venise, mais je crains bien que vous n'arriviez trop tard; probablement les nuits vénitiennes ressemblent à toutes les autres. La conquête altère terriblement les choses; il peut se faire qu'à présent on ne vous demande pas même où vous devez passer la journée. »

Ici les salons offrent, comme à Paris, des scènes diverses, dont un observateur doit faire son profit. Il y a plusieurs plans dans ces tableaux animés : là, quelques parties de wisth; ici, une grande table ovale autour de laquelle hommes et femmes causent assez gaîment; plus loin, un petit cercle, espèce d'académie impromptu, où l'on agite les questions d'his-

toire, d'économie politique et de philosophie. Je me glisse toujours parmi les membres de ces aréopages volans, et mon album s'enrichit de leurs observations critiques. Cette avidité d'instruction ne m'empêche pas de saisir au passage les traits qui peignent si bien la société de Pétersbourg. Souvent même aux dissertations scientifiques je préfère ces causeries du coin du feu, où, libre quelques instans des entraves de l'étiquette, la physionomie des salons se montre avec plus de franchise, et étale ses importantes bagatelles.

Hier, chez le comte ***, on parlait de la naissance de cette ville. J'écoutais avec plaisir deux vieux Russes qui connurent des contemporains et des amis de Pierre Ier. Tout à coup, par une transition trop brusque, la conversation prit une face nouvelle; de Pierre-le-Grand, l'on passa à un corset. L'interlocuteur qui aborda cette matière ne prétendait, sans doute établir aucune analogie... Pierre Ier disparut entièrement de la soirée. Les hommes gardèrent le silence, et l'apologie des corsets commença. Je la rapporte fidèlement, d'autant plus qu'elle sortait de la bouche d'une dame, et qui

plus est d'une compatriote : on devine que l'aimable Française était très-vive et bien pénétrée de son sujet.

« Oui, mesdames, disait-elle, chez vous, les jolies tailles, les poses gracieuses et nobles, sont rares ; je n'en accuse pas la nature, vous naissez tout aussi bien faites que les Françaises ; mais je m'en prends à la déplorable manière dont vous habillez vos petites filles. Leurs vêtemens ne tiennent point sur elles ; ils dépouillent indignement les épaules, ils ne sont pas fixés sur le haut du bras. Quel effet cela doit-il produire sur de jeunes corps qui se développent, et qui, n'étant ni dirigés, ni contenus, s'abandonnent à la nonchalance qui nous est naturelle ? De là, rondeur du dos, saillie des épaules, disgrâce de maintien, et je dirai plus, santé débile ; car si la poitrine n'est ni ouverte ni bien placée, l'air ne saurait y circuler librement. Nos philosophes prétendirent qu'il ne fallait point contraindre la nature dans son essor ; cela est vrai pour l'enfant au berceau, mais cela ne l'est plus pour l'adolescent. Vos filles n'ont point de corsets, ou ceux qu'elles portent sont si mesquins, si

mal faits, que, loin d'étayer leurs grâces naissantes, ils les détruisent.

» Je ne suis point assez de l'autre siècle pour redemander les corps dans lesquelles on étouffait; mais je voudrais voir à vos enfans ces corsets sans baleines derrière, et n'ayant qu'un petit busc devant; ils emboitent la taille; fixent les épaulettes de la robe, placent bien les épaules; ils tiennent le buste d'aplomb sur les hanches, et préservent le maintien de toute mauvaise habitude. Vous admirez la bonne grâce et l'excellente tenue de nos petites filles : cela tient au soin qu'on prend des vêtemens du jeune âge. Ce vêtement est uniforme d'un bout de la France à l'autre; on ne se contente pas toujours du corset, on y ajoute une ceinture; elle appuie sur l'épaulette, croise derrière, et vient se nouer devant: c'est à ces précautions qu'on doit tant de gentils corsages; la France est le pays des jolies tailles. — Il est vrai, dit le prince Voldemar, qu'à Paris toutes les femmes s'arrangent pour paraître bien faites. — Pourquoi, ajouta la dame aux corsets, laisser toujours nus le cou, la poitrine et les épaules des petites filles? c'est

nuire à l'avenir, c'est altérer la beauté et la blancheur de leur peau; un fichu serait plus conservateur et plus convenable.

» — Bon Dieu! dit nonchalamment la princesse Marie, mère de six petites filles, pourquoi voulez-vous qu'on busque ces pauvres enfans et qu'on rejette leurs épaules en arrière? elles n'auront que trop le tems d'être gênées dans leurs habits; c'est si ennuyeux. — Oui, princesse, répliqua l'orateur, mais il est encore plus ennuyeux de présenter dans le monde de grandes filles bien gauches et bien mal faites; c'est une vraie douleur pour une mère, surtout lorsque vient la crise des établissemens.

» Mais, si je passe des enfans aux grandes personnes, je vois la jeunesse de la taille s'évaporer comme l'éclair; une femme, au bout de quelques années de mariage, prend en aversion tout ce qui nuit à son indolence. Le corset est rejeté, on ne le met plus que pour aller dans le monde; cependant la nature, en donnant aux femmes des formes si délicates, entend qu'elles soient protégées; le corset est une cuirasse contre les outrages de Lucine et du tems; pourquoi travailler soi-même à sa propre démo-

lition ? Pourquoi se priver d'un attrait qui donne de la grâce à toutes les autres? Il y a de la folie à vouloir créer ce qui n'existe point, mais il y a du bon sens à conserver ce qu'on possède.

Ecoutez, Mesdames, la plus âgée de vous n'a pas trente ans, je puis donc parler sans me compromettre ; presque toutes les dames russes qui passent la quarantaine sont vieilles, non de visage, mais de corps ; leur taille est lourde, épaisse ou courbée. Chez elles, la noblesse du port et la dignité du maintien succèdent rarement au charme de la jeunesse : quelle que soit la richesse du costume, elle ne dissimule ni la disgrâce des formes, ni celle de la tournure ; peut-être les fait-elle ressortir davantage. Par suite de cette indolence dans l'intérieur de leurs maisons, beaucoup de femmes ont un négligé qu'elles négligent trop. Cette paresse influe bien plus qu'on ne pense sur le moral ; on abandonne son esprit comme son corps, le déshabillé s'empare de toute la personne, et on a l'air d'un siècle avant d'avoir cinquante ans. Il est incontestable que les habitudes physiques exercent une véritable influence sur celles de

l'ame; j'ai presque toujours vu les personnes soigneuses de plaire par une bonne tenue et une élégante propreté, conserver la vivacité de l'imagination jusqu'au dernier terme; le moral et la santé gagnent à ce respect de soi-même; on vieillit moins vite et de meilleure grâce. Vous allez vous récrier sur mon amour-propre national; cependant je ne puis m'empêcher de dire qu'en France, on trouve plus souvent qu'ailleurs ce que nous appelons d'aimables vieilles femmes; elles ont un genre de séduction qui leur est propre; on les aime, on recherche leur société; de plus, on ambitionne leurs suffrages; pourquoi? c'est que, même dans les glaces de l'âge, elles conservent avec une juste mesure la double coquetterie du corps et de l'esprit. »

L'avocat avait achevé sa plaidoirie sur les gentils corsages. J'admirai avec quelle adresse mon aimable compatriote avait su éviter les expressions scabreuses tout en rasant la borne. Elle avait trouvé le moyen de ne jamais nommer ce dont elle parla le plus; cet art est le privilége des femmes. Nous autres profanes, nous resterons toujours étrangers à ces délicatesses de conversation.

Les hommes surtout décernaient à l'orateur de justes applaudissemens ; le concert en fut interrompu tout à coup par une singulière visite : par une de ces physionomies qui font sentir davantage combien est nécessaire le courage de société, aujourd'hui si rare : c'était Mme Araminte. Son air altier, sa démarche brusque et hardie, sa figure commune, tout la rendait remarquable au milieu d'un cercle choisi ; jamais changement de scène ne fut plus prompt ; sa présence pétrifia notre petite assemblée, le silence succéda à la causerie ; tout le monde fut mal à l'aise. Araminte parle, et n'obtient que des monosyllabes ; son orgueil semble jouir de cette contrainte ; elle attribue à la supériorité de son esprit l'éloignement et l'effroi qu'elle inspire ; elle voit du respect là où il n'y a que de la crainte ou une insurmontable déplaisance ; enfin, au bout d'une heure, elle se lève et nous quitte pour aller consterner un autre salon.

Aussitôt le cercle reprend son enjouement et son caquet ; les épigrammes, les allusions malignes pleuvent sur Araminte. « Mesdames, dit le prince Grégoire, permettez-moi de vous faire observer que vous passez d'un extrême à

l'autre ; tout à l'heure je vous voyais glacées de crainte ; et maintenant vous vous livrez à la médisance. Or, elle ne corrige personne, puisqu'elle ne s'exerce que sur les absens. La causticité, plus courageuse, attaque en face les travers qu'elle doit punir ; cette arme est plus franche ; osez l'employer sans crainte ! osez tenir tête à Mme Araminte. Elle est ivre d'orgueil ; essayez de la dégriser par quelques-uns de ces traits qui rabaisseront sa vanité, et lui feront perdre son assurance. Il est plus aisé qu'on ne pense de réduire ces sortes de caractères ; elle n'est forte que de votre faiblesse ; allons, Mesdames, entrez en lice, à la première occasion je vous soutiendrai. — Je n'oserai jamais, s'écria la maîtresse de maison ; cette femme me fait peur, et la peur me neutralise. — Ma foi, je ne suis pas plus brave que Madame, répliqua un gros général, haut de six pieds ; il y a trente ans que je fais la guerre, mais Araminte m'impose plus qu'une batterie. — J'avoue aussi ma frayeur devant les ennemis en jupes, ajouta le prince Pierre, jeune officier de Cosaques ; il y a plus d'audace dans cette femme que dans tout un escadron de houzards français. — Tirons donc à la courte

paille, dit un jeune secrétaire de légation, le sort nous donnera peut-être un bon champion pour combattre cette terrible femme. » Personne ne voulut tenter l'épreuve ni descendre en champ clos, tellement la dame est un rude chevalier.

En général, les soirées à Pétersbourg n'offrent guère cette franchise, cette *morbidezza* qui fait le charme de la conversation. Jeune encore de civilisation, et ne pouvant marcher sans guide, la Russie a choisi un type hors de son vaste territoire; elle s'est modelée sur les salons de la France. Notre bon ton a importé sur les rives de la Néva la sécheresse et une excessive contrainte; à Pétersbourg comme à Paris la conversation s'est appauvrie par excès de raffinement. Le bon ton a bien son mérite, mais on lui sacrifia trop; il devint un tyran devant lequel il fallut proscrire tout éclair de gaîté un peu vive, toute expression forte et véhémente, tout sentiment exalté. Cette espèce d'embargo sur les ames énergiques et les imaginations ardentes resserra beaucoup le champ des plaisirs sociaux : tout homme tant soit peu original qui voudra dépasser cette étroite mesure sera signalé comme extravagant, ou, ce qui est bien

pire, comme un intrus dans la bonne compagnie; cette crainte abat les plus fiers courages, on se renferme en soi, et on devient un homme comme un autre; c'est ce qu'il fallait éviter dans l'intérêt de tous. On se plaint généralement de la disparition des caractères saillans, des personnes d'une amabilité piquante: à quoi s'en prendre, sinon à ces bienséances notées qui, en bannissant la rondeur, la franchise et la bonhomie, nous privèrent du premier charme de la conversation.

Il serait ridicule de contester aux salons du dix-septième siècle la perfection du bon goût qui les distinguait; ces jours de la France illustre nous laissèrent des modèles de grâce et d'urbanité, peut-être inimitables; mais alors les hommes se plaisaient mutuellement; la politesse était plus franche, plus communicative; l'élégance des formes n'excluait point l'aménité; enfin, tout en se montrant aimable, on savait rester bonnes gens: de là, plus d'expension et aussi plus de bon accord dans les relations intimes ou mondaines.

Il est assez remarquable qu'à l'époque actuelle, si féconde en émotions terribles, en ré-

meinens étranges, on se soit imposé une gêne de ton qui pourrait faire croire que nous n'avons rien vu ni rien senti; ce mot : « il manque d'usage » fait pâlir tout le monde; on craint de se commettre, l'effroi du ridicule peut terrasser jusqu'à l'envie de briller: son pouvoir ne saurait aller plus loin.

Nous sourions, et c'est *le nec plus ultrà de notre gloire*. On parle souvent, mais on pense peu; on s'agite, mais on ne s'anime point. La bonne compagnie, ayant découvert qu'elle n'a plus de gaîté, adopta le parti de la proscrire comme une chose de mauvais goût : une conversation formée de toutes les réticences qu'on s'impose serait certainement mille fois plus amusante que tout ce qui se dit. J'ai vu des jeunes femmes charmantes, toutes confuses à leur entrée dans le monde de l'étonnement que produisait l'expression vive et franche d'un sentiment élevé ou généreux; on semblait leur dire : « Vous êtes novices, vous ne connaissez pas les manières du jour; vous parlez une langue morte; taisez-vous, sous peine d'être signalées et ridicules. » Il y a aussi une sorte de pédantisme sardonique dans cette loi rigoureuse, qui veut ni-

veler tous les esprits et refroidir toutes les imaginations; la médiocrité s'en trouve trop bien pour qu'on ne la soupçonne point d'en être l'inventeur.

Cette réserve imposée aux débutans me semble parfaitement décrite dans un passage du roman intitulé : *Marguerite Aimon;* je le cite à l'appui de ces réflexions.

« N'avez-vous pas remarqué, mon ami, que » rien n'est plus déplacé dans le monde actuel, » rien ne ressort d'une manière plus fâcheuse » qu'une émotion : le ton régulier de la poli» tesse, celui d'un badinage de convention sem» blent y être les seules inflexions de la voix ; » l'éloquence y paraît ridicule, le sentiment in» convenant; un mot de l'ame, un élan du » cœur, tout ce qui est remarquable y devient » choquant; eh bien! je sens cela, et je me suis » couverte jusqu'à présent de ce masque immo» bile si nécessaire dans le monde

Par imitation, je le dis encore, la société de Pétersbourg se conforme au goût général; elle s'est imposée la contrainte et l'extrême réserve qui glace les salons modernes ; on y est sur le *qui vive*, on y cause artistement, et comme l'exa-

gération se glisse dans tout, le bon ton y dégénère souvent en rigorisme. Parfois aussi on rencontre quelques *collets montés* qui conservent très-soigneusement *le feu sacré* de l'étiquette; Madame S***, par exemple, est une femme spirituelle, aimable, et ci-devant jolie; tout cela ne la préserve point du travers des hiérarchies de salon: elle les observe dans les moindre choses. Lorsqu'on prend le thé, elle offre, comme de juste, la première tasse à la première notabilité; mais ensuite elle décrit cette ligne avec une telle présence d'esprit et de mémoire, qu'on serait tenté de croire que sous la théière est placé l'almanach de la cour; ainsi, elle servira un jeune homme de seize ans attaché à une légation, avant un vieillard de soixante qui ne sera attaché qu'à ses enfans et à sa femme. Eh bien! madame S*** ne se doute seulement pas qu'en agissant ainsi, non-seulement elle affiche un orgueil, mais encore qu'elle viole le bon goût et le sentiment des véritables convenances; si elle le savait, elle serait au désespoir.

— N° X. —

M. DE MAISTRE ET Mme DE STAEL.

Il faut s'entr'aider, c'est la loi de nature.
LA FONTAINE, *Fables*.

. . . . . *Hic vicimus ambitiosâ*
Paupertate.
JUVÉNAL, *Sat. V*.

Pauvres et vains, voilà notre vrai caractère.

LORSQUE le célèbre comte de Maistre *, ministre de Sardaigne près la cour de Russie,

* On peut juger du plaisir que j'ai éprouvé en me trouvant dans la chambre de l'ingénieux auteur du *Voyage autour de ma chambre*, M. le comte Xavier de Maistre, frère de celui qui fait le sujet de ce chapitre. Il y a beaucoup de voyageurs autour du monde dont la société est infiniment moins agréable que la sienne. J'examinais curieusement tous les coins et recoins de l'étroit espace dont le propriétaire sut si bien reculer les limites par la fécondité de son imagination.

arriva à Saint-Pétersbourg, un de ses collègues, qu'il questionnait sur le caractère national, lui dit : « Mon cher comte, ce pays, que j'habite depuis fort long-tems, est énigmatique pour moi sur un seul point. En général, le peuple est excellent, doux, hospitalier, charitable, rempli de finesse et d'intelligence ; cependant, lorsqu'il survient un accident dans les rues, les spectateurs restent immobiles et regardent sans avoir l'idée de porter du secours : je ne puis m'expliquer cette nuance du caractère ; elle

Le comte Xavier est modeste et simple comme le sujet qu'il choisit. L'auteur et l'ouvrage sont dans une parfaite harmonie. M. de Maistre est aussi heureux par ses goûts que par son caractère ; peintre habile et piquant avec la plume, il ne l'est pas moins avec le pinceau. La botanique, la chimie, l'histoire naturelle se partagent aussi ses loisirs; on peut dire de lui que son ame et son esprit se prêtent à tous les arts. Cette complication de nobles délassemens nuit peut-être à un plus grand essor de sa gloire littéraire ; mais il n'a pas l'air de le regretter. Dans un homme aussi spirituel, cette indifférence me paraît très-louable. Qu'on me fasse la grâce de dire ce que c'est que la gloire par le tems qui court ; elle est au nombre des mille et une choses gâtées et désenchantées par les innombrables harpies du dix-neuvième siècle.

contraste bizarrement avec la bonté russe : bientôt vous ferez la même remarque dans vos promenades. »

M. de Maistre, avide d'observations sur un terrain nouveau pour lui, eut l'idée de faire une expérience à ses risques et périls. Le traînage venait de s'établir ; il dit à son cocher : « Iwan, exerce-toi dans ma cour à verser lestement ton traîneau, sans danger pour celui que tu conduiras. » Cet homme trouva probablement l'ordre du comte un peu singulier ; mais, sans se permettre aucune observation, il répondit *slouchi*, je comprends.

Après avoir attelé, il fit sortir des cuisines un petit mougik qu'il plaça dans le traîneau comme un mannequin, et, avec toute l'adresse des cochers russes, il s'exerça à le renverser doucement. L'enfant et toute la gent domestique riaient aux éclats de ce manége. Le lendemain, Iwan vint annoncer respectueusement qu'il pourrait verser son excellence dans la neige comme sur un lit de plume.

A midi, le comte, enveloppé de sa fourrure, se fit mener en face de l'église de Malte, quartier très-populeux. Au signal convenu, le cocher

renverse son maître; voilà le comte gisant et jouant parfaitement la douleur. On s'attroupe autour de lui, mais à distance respectueuse, et pas un bras ne vient s'offrir pour l'aider à se relever. Il avait résolu d'accorder deux minutes à cette épreuve; lorsqu'il les crut écoulées, il se releva, rejoignit son traîneau, et salua les curieux d'un grand *bladasti*, je vous remercie. Toute l'assemblée se prit à rire. Le comte rentra chez lui fort satisfait de son expérience, et dit à son secrétaire : « Ecrivez que ce peuple observe une scrupuleuse neutralité avec les gens auxquels il arrive un accident en pleine rue. »

J'ignore si l'auteur des *Soirées de Pétersbourg* parvint à trouver la solution du problème proposé par son collègue. Quelques mois après mon arrivée, on me raconta cette anecdote. Je ne fus point tenté de renouveler l'épreuve du ministre sarde, la tenant pour très-bien faite; mais, impatient de m'éclairer sur cette disparate du caractère russe, je questionnai beaucoup sans obtenir de résultat. Je fus témoin de plusieurs accidens sans découvrir aucune variation dans le sang-froid des spectateurs. Enfin, M. de Saint-Florent, libraire de la cour, et l'un des

Français les plus distingués de la colonie, dont il fait partie depuis trente ans, me donna une explication d'autant plus satisfaisante qu'elle réhabilitait les *mougiks* dans mon opinion.

« Ce que vous désirez savoir, me dit-il, je l'ai appris à mes dépens; je ne veux pas que la science vous coûte aussi cher. Un soir, je revenais du Vassiliostrof *; la nuit était obscure. Au bas du pont, je foulai le corps d'un homme étendu sur la voie publique; je lui tâtai le pouls; il était vivant, mais dans un état d'ivresse complète: la première voiture pouvait l'écraser en passant. Je le secoue, je l'interroge, et parviens, non sans peine, à le redresser sur ses jambes. Tout à coup l'ivrogne me saisit fortement au collet en criant : *Kraoul! kraoul!* (au secours). Une patrouille se présente; elle nous trouve luttant. On nous sépare, on nous arrête, et je suis conduit au poste voisin. Là, j'expose les faits à l'officier commandant, et je le prie de constater l'ivresse du mougik : rien n'était si aisé. L'officier répond que l'affaire doit être soumise au major du quartier; j'insiste; on n'en tient compte; on nous mène au *siége*, ce qui

* L'un des fauboura de la capitale.

veut dire *au violon*. Etendu sur des planches, mon paysan continue de cuver son eau-de-vie, tandis que, moins heureux, je passai une nuit détestable. Le lendemain, nous comparûmes chez le major; je me fis connaître, et il me renvoya en me disant que j'aurais trop à faire si je passais mon tems à relever tous les sujets ivres de sa majesté.

» Je pourrais vous citer, ajouta M. de Saint-Florent, mille traits de cette force; je me borne à un seul dont je fus témoin un matin. Une marchande à la toilette traversait le canal de la *Moïka*. Le carton qu'elle portait l'empêchant de voir son chemin, elle tomba dans l'un des trous pratiqués pour puiser l'eau sous la glace. Heureusement elle se retint aux bords de l'ouverture. Elle appelait au secours : on ne lui voyait que la tête et les mains. Des gens venant puiser de l'eau la regardaient sans la secourir. Enfin, le *boutchuik* placé sur l'autre rive vint à pas comptés, armé de sa hallebarde; mais avant de lui tendre la main, il lui fit subir un interrogatoire. Cette femme aurait pu lui dire :

Eh! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

Mon aimable compatriote terminait à peine son récit, que je fus soudainement éclairé. « Ah! je comprends enfin, et grâce à vous je puis résoudre la question. Ici, la police se réserve le droit de porter secours dans tous les accidens; c'est un privilége exclusif. — Précisément; comme elle est très-active, elle croit pouvoir suffire à tout : c'est un grand travers; l'expérience prouve chaque jour que ses yeux et ses bras ne peuvent assister à tous les malheurs. Bien des gens sont victimes de cette présomption; mais si quelques ames généreuses s'avisent d'aller sur ses brisées, on mène en prison le secouru et le secourant. C'est nourrir l'égoïsme et glacer tous les courages, surtout celui des gens du peuple, qui ont moins que nous la facilité de se défendre, de se faire connaître, et d'obtenir le pardon d'un trait d'humanité. On doit espérer que la police, si parfaite sous les autres rapports, finira par renoncer à ce monopole des bonnes actions.

» J'admire avec quelle sage modération vous suspendez votre jugement, lorsque vos observations sont si justes, ajouta M. de Saint-Florent; c'est ce que tout voyageur devrait faire.

Si vous parcourez l'intérieur de la Russie, vous verrez avec quel empressement le paysan répond au moindre appel fait à son assistance; nul pouvoir répressif n'est là pour neutraliser le caractère national, qui se livre à toute sa bonté naturelle.

Sans transition, je reviens au comte de Maistre. Il était ici dans le tems que Mme de Staël y fit un voyage : tous deux se rencontrèrent plusieurs fois dans les mêmes salons. Un soir, ils discutaient sur la religion; le comte, profondément pénétré de ses vérités, les soutint avec éloquence, et dans des termes qui contrariaient les idées philosophiques de la baronne. Elle écouta jusqu'à la fin avec une patience qui défia tout le monde; mais bientôt, en véritable Corinne, elle improvisa une profession de foi avec tout le coloris que son imagination brillante savait prêter à ses discours quand elle était fortement émue. L'interlocuteur ne répondant rien, elle le croyait battu, lorsqu'un léger ronflement vint l'avertir que M. de Maistre dormait d'un profond sommeil. Vivement piquée de la fausse position où ce sommeil la plaçait, elle sortit fort mécontente. Le lendemain, on voulut la

calmer en lui disant que l'usage invariable du ministre était de dormir en société lorsqu'il ne parlait point. Elle répondit que, quand cela serait vrai pour le passé, elle méritait d'échapper à la loi commune. Depuis ce moment les deux puissances ne s'adressèrent plus la parole. Cette scène m'a été racontée par plusieurs témoins qui riaient encore de l'indignation de Mme de Staël, et du sommeil plein d'innocence de M. de Maistre.

Le prince Jean dit, le lendemain, à Mme de Staël : « M. de Maistre vous a donné de l'humeur, mais ne croirait-on pas qu'il voulut venger notre pauvre comte Fodou? — Ah! prince! répliqua-t-elle, vous réveillez un de mes désespoirs; c'est me rappeler combien nous avons tous besoin d'indulgence. »

Pour l'intelligence de ce dialogue, il faut savoir que Mme de Staël, étant à Berlin, le comte Fodou Golowkin lut devant elle et quelques autres personnes un petit roman qu'il composa à la suite d'un défi ; on avait parié qu'il était impossible de donner de l'intérêt à un ouvrage en lettres qui n'offrirait qu'un correspondant ; le comte ramassa le gant, et la *Princesse Amalfi*

vit le jour; cet ouvrage est agréable, mais il n'a qu'une corde et qu'un son. La lecture devint monotone, et endormit Mme de Staël: l'auteur s'en aperçut, ce qui nuisit beaucoup au charme de la soirée.

Ici la baronne rencontra quelques résistances de société qui l'avertirent qu'elle n'était ni en France, ni en Italie. Les Russes, tout en aimant le génie et les grandes renommées, connaissent fort peu l'enthousiasme, tandis que les Italiens s'y abandonnent si aisément, qu'ils laissent passer sans mot dire les saillies et les écarts d'imagination lors même qu'ils sont à leur désavantage : Corinne définit parfaitement cette facilité de mœurs, et l'absence de tout amour-propre personnel ou national. Les vives attaques que se permet le misanthrope *Oswald* sont toujours prises en bonne part ou relevées sans aigreur par le prince *Castelforte*. Les Russes surent apprécier l'esprit de leur hôte illustre; mais ils n'ont point cette aménité et cette souplesse de formes qui fait tout pardonner au talent : un jour, la baronne entra dans un salon en disant, d'un air pénétré : « Je viens de voir une chose bien touchante; c'est un homme ef-

frayant par la longueur de sa barbe, qui caressait avec beaucoup de tendresse un petit enfant. » Tout le monde se regarda d'un air moqueur, et la princesse Barbe Dolgorouky répondit brusquement : « Madame, vous avez donc cru que nous mangions nos enfans? »

Avant de partir, Mme de Staël témoigna assez vivement le désir qu'elle avait de faire connaître son talent de déclamation; tout le monde parut charmé, et l'on prit jour; la séance eut lieu à *Yélaguin*, maison de campagne que possédait alors le comte *Orloff*. L'assemblée était nombreuse; je ne puis encore m'expliquer le choix bizarre que fit Mme de Staël; on ne dirait jamais quelle tragédie française fut imposée à l'auditoire..... *la Caliste* de Colardeau, pièce abandonnée et mauvaise. Malheureusement la déclamation n'était pas mieux que la pièce; cette lecture devint assommante; l'impression glaciale qu'elle répandit reflua vers la lectrice; après les premières scènes, elle posa son livre en prétextant un malaise.

La nature se plaît souvent à refuser les petits succès aux fronts chargés de lauriers. Voltaire, connaissant parfaitement l'art tragique,

jouait assez mal la tragédie, quoiqu'il nous vante beaucoup son talent.

Hélas! il y a des soirées fâcheuses même pour les illustres; c'est moins la faute de la société que celle des êtres supérieurs, toujours trop possédés du désir de faire effet, quel que soit le prestige qui les entoure; le monde, généralement impitoyable pour les plaisirs offerts, ne se montre indulgent que pour ceux qu'il sollicite. Les grands écrivains devraient donc attacher peu de prix aux applaudissemens de salon; il faut que l'amour-propre se repose comme toute chose; il existe pour eux une gloire moins éphémère et plus enivrante. Les auteurs du grand siècle se livraient sobrement à la société, et lorsqu'ils s'y montraient, c'était dans une attitude modeste; on pouvait croire qu'ils demandaient excuse de leur célébrité.

— N° XI. —

INTÉRIEUR DES FAMILLES.

. . . . . Un père est toujours père,
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
P. CORNEILLE, *Polyeucte*, act. V, sc. 3.

Nos vieilles sociétés pourraient peut-être envier aux Russes l'union qui existe dans le sein des familles. Les liens du sang sont rarement troublés par de honteuses mésintelligences; l'intérêt même n'est guère l'écueil de ces bons sentimens; survient-il une succession? les partages s'exécutent avec calme, noblesse et générosité de part et d'autre; il arrive souvent que le légataire, se montrant plus juste que le testateur, fait des sacrifices, sans peine, sans ostentation, comme s'il acquittait une dette. S'élève-t-il quelques nuages, ils se dissipent bientôt sans scandale et sans bruit. Ce désintéressement, devenu

si rare, tient ici à la grande richesse des particuliers, à beaucoup de bonté, et peut-être aussi à une certaine paresse et au profond dégoût qu'inspirent les affaires contentieuses; chacun redoute mortellement les tribunaux, les juges, la lenteur, l'ignorance ou la partialité des magistrats; quelquefois un procès, qui tourmenta la vie du grand-père, n'est terminé que par son arrière-petit-fils; cette idée décourage les prétentions, chacun sent qu'il doit un peu céder, de peur de beaucoup plaider.

Les parens poussent souvent trop loin l'indulgence paternelle, et rarement ils ont à s'en repentir; ce serait une chose inexplicable si l'on ne connaissait à fond les mœurs russes. En France, il arrive presque toujours que les enfans gâtés sont positivement ceux qui ont le moins de tendresse pour leurs père et mère; il semble que cette juste punition d'une tendresse aveugle soit dans les vues de Dieu! L'enfant auquel on passe tout peut devenir redoutable, même pour sa famille, et à coup sûr il sera un sot fort désagréable pour la société, c'est la règle; mais cette règle rencontre ici de nombreuses exceptions. Le caractère national est plus fort

que les principes de fausse philosophie qui s'insinuent dans quelques faibles cerveaux: les jeunes gens des deux sexes ont des manières parfaites avec leurs père et mère, point de tutoiement ni de familiarité; cependant, ni servilité, ni crainte. Le respect n'exclut point l'amour; les rapports sont faciles et doux, l'obéissance s'obtient sans être commandée. Rarement on éprouve le besoin d'être sévère. Honorer ses parens ne s'envisage point comme un devoir; c'est un besoin du cœur, une chose toute simple, dont il ne vient point à l'idée de faire une vertu. Celui qui s'en écarterait serait ridicule et déconsidéré; ainsi, les sentimens de piété filiale se transmettent d'âge en âge comme une substitution, et la puissance paternelle se maintient au juste degré où la nature veut qu'elle soit. Sous ce rapport, une civilisation, peut-être trop hâtée, n'a pu corrompre les mœurs, ni altérer le sentiment qui honore le plus l'humanité; aussi, le peuple russe caractérise-t-il son amour pour ses souverains, en leur donnant le titre qu'il vénère le plus, il appelle l'empereur *notre père*, et l'impératrice *notre mère*.

Rien n'est plus fêté que les jours de naissance : on se félicite, on s'assemble, on dîne et l'on danse à chaque anniversaire de tous les membres de la famille. Comme il n'y a point de jour où quelqu'un ne soit né, on peut être sûr que tous les soirs, la joie et les plaisirs règnent dans plusieurs maisons. On choie aussi le *patron*, ce qui double les occasions d'amusemens; chose très-commode pour les parasites! Ici cette secte est nombreuse et très-florissante. Madame Louise est à la fois naïve et distraite : elle me disait : « La manie de fêter les jours de naissance va si loin chez les Russes que souvent quatre-vingts personnes s'agitent jusqu'à cinq heures du matin pour célébrer l'anniversaire d'un enfant de trois mois. » Elle voulait, sans doute dire de trois ans.

Pétersbourg fourmille aussi de bons ménages : généralement la conduite des jeunes femmes, tant à la ville qu'à la cour, semble irréprochable ; rien de si rare que le scandale, et je serais fort en peine d'en signaler un. Cependant la foi conjugale est une question trop délicate pour qu'un voyageur prudent s'y engage

légèrement. Ces assertions trop positives pourraient faire sourire malignement même les intéressés; je vais donc me rejeter sur le passé, dont on peut parler avec plus d'assurance.

Beaucoup d'anciens époux vivent séparés; chez nous, ce parti extrême n'a jamais lieu sans éclat : on s'irrite, on plaide, et l'on se donne la peine et le ridicule de beaucoup se haïr. Ici, les choses vont tout autrement; la douceur de mœurs se retrouve; on se sépare; mais la distance qu'on place entre soi n'exclut point les rapports de société. On s'invite à dîner, et même à souper; on se fait des cadeaux; on se donne des fêtes; c'est le sublime du savoir vivre. N'ai-je pas vu un très-aimable diplomate russe s'empresser, après une longue absence, d'aller rendre visite à sa femme, dont il vit séparé depuis trente ans; chaque matin, à midi, pendant huit jours, il se rendit exactement chez elle; puis il y alla deux ou trois fois par semaine, et puis enfin une fois par mois; mais jamais moins.

Je me trouvais récemment dans une soirée nombreuse, dédiée par une belle dame à son mari, qui l'émancipa depuis nombre d'années;

c'était le jour de naissance de l'époux. Après le concert, sa femme chanta un joli couplet, qu'elle accompagna d'une émotion fort bien rendue; le vieux mari tira son mouchoir; encore un couplet, et nous courions le risque de voir briller une seconde lune de miel.

— N° XII. —

ADMINISTRATION ET STATISTIQUE.

La science des affaires ne s'apprend qu'avec beaucoup de travaux, longues et laborieuses occupations, pourvu encore qu'elle rencontre une nature patiente de labeur, et qui puisse aisément supporter toutes adversités de fortune.

PLUTARQUE, trad. d'Amyot.

Dans chaque province, la direction des affaires est entre les mains du gouverneur ; ses fonctions embrassent la police et l'administration générale ; cette dernière branche comprend les postes, les confections et réparations de chemins, la surveillance du recrutement et du passage des troupes, celle des tribunaux ; il correspond avec le ministre de l'intérieur chargé de la police de l'empire, avec le sénat, et le procureur général du sénat, ministre de la justice. Dans les cas urgens, il écrit directement à l'empereur. C'est aussi dans la chancellerie du gouverneur que les

étrangers obtiennent un permis de séjour, et les voyageurs des *padarojna*.

Le vice-gouverneur est chargé de l'administration financière ; le prélèvement des impôts directs lui est confié, ainsi que la régie des contributions indirectes, tels que le sel et la vente des eaux-de vie, dont l'état se réserve le privilége exclusif. Ce vice-gouverneur préside la chambre des finances; il examine les comptes de recettes et dépenses, pourvoit aux frais de constructions publiques et de celles de la couronne, paie les appointemens des employés, et, après avoir satisfait aux charges locales, il adresse les fonds restans au trésor général de l'empire.

Chaque chef-lieu de district a un caissier ou receveur qui verse dans la caisse du chef-lieu ; cet employé a sous ses ordres un aide et des agens sous-percepteurs des contributions.

La police de toutes les villes de district est faite par un *goronidchi* ou maire ; la police extérieure de l'arrondissement appartient au capitaine de district, l'*ispradvuik*. Le premier est nommé par la couronne, le second par la noblesse

Le service des pompes, l'éclairage, la propreté des rues, les numéros des maisons, les enseignes, les passeports, les logemens des troupes, les procès relatifs aux locations, les discussions qui s'élèvent entre les particuliers, les mesures sanitaires, toutes ces branches d'administration appartiennent à la police.

L'administration municipale est purement fiscale; elle est entre les mains de la bourgeoisie et des marchands; on la nomme *le magistrat*. Une de ses principales attributions est de recevoir la déclaration des propriétaires de maisons, et d'asseoir la contribution imposée à cette nature d'immeubles, dont la taxation est fixée d'après l'espace de terrain qu'elles occupent et la valeur approximative des locations. *Le magistrat* prélève cet impôt, et ces fonds sont affectés aux réparations des maisons de la couronne, au curage des canaux, à la fourniture des pailles pour les prisons et les casernes, à la subsistance des prisonniers, enfin, aux embellissemens de la ville, comme constructions de ponts, plantations, etc., etc., etc. Le paiement des boutchnik (gardes stationnaires des rues) et

des pompiers se fait aussi par l'administration municipale.

Elle perçoit encore le droit d'exemption pour le logement des troupes. Les particuliers font appel à cette autorité des décisions prises par les chefs des corps de maîtrise lorsqu'ils ont à s'en plaindre.

Occupé à détailler les attributions administratives, il me vint à l'idée de chercher des renseignemens sur la statistique russe. A cet effet, je m'adressai à un employé fortement initié dans les chiffres et dans les paperasses d'administration ; il me découragea au premier mot : « Quoique voué par état, me dit-il, aux affaires de mon pays, je ne pourrais vous donner que des renseignemens vagues et incomplets comme ceux que nous obtenons nous-mêmes. Nos états de situation sont imparfaits, quelle que soit la branche à laquelle ils appartiennent ; cela peut-il être autrement chez un peuple encore neuf dans la science administrative ? La mobilité de nos institutions, qui subissent des modifications commandées par le tems et l'exemple ; les alternatives de notre commerce, les nombreux changemens

adoptés pour l'organisation de l'armée, les variations dans les recensemens, voilà sur quoi j'appuie mon refus. Je vous remettrais un tableau où vous croiriez trouver *la loi et les prophètes*; eh bien! à peine arrivé en France, il faudrait vous en adresser un nouveau, qui, peut-être, vieillirait pendant le travail *du compositeur*, si vous aviez l'intention de l'intercaler dans un ouvrage. Sans avoir précisément la sagesse de Pénélope, nous autres Russes défaisons quelquefois le soir ce que nous fîmes le matin. Depuis votre séjour ici, trois tarifs de douane se succédèrent au grand préjudice des commerçans étrangers, qui ne savent jamais sur quel pied danser, ou plutôt sur quel pied vendre et acheter les marchandises; comment parviendrait-on, avec cette mobilité, à établir raisonnablement une statistique de cet empire? »

Tel fut le discours de mon administrateur septentrional. Comme il est l'unique personnage dont je pouvais obtenir les détails qu'il m'eût été agréable de porter en France, me voilà condamné à une ignorance profonde.

Généralement on s'exagère beaucoup l'importance de ces tableaux qui, souvent, n'ont

d'autres bases que des données et des conjectures ; mais on a la fureur de se rendre compte de tout, et on s'égare dans le dédale de ces appréciations poussées souvent jusqu'à la niaiserie.

Mon employé russe, qui est un drôle de corps, me disait : « Si, pendant l'absurde règne du système continental, vous eussiez offert dans un état de situation, le nombre des barriques bourguignonnes qui entraient annuellement en Russie, cette supputation serait aujourd'hui de toute fausseté. Depuis l'affranchissement des mers, nous donnons une préférence presque exclusive aux vins de Bordeaux. Vous avez pu remarquer que, dans les repas de nos grands seigneurs, il se boit dix-neuf bouteilles de *Château-Margot* sur une de *Chambertin*. Les vins de Bourgogne sont généralement contraires aux tempéramens du Nord, sujets à des *affections hémorroïdales ;* aussi, le système continental nous échauffa-t-il prodigieusement ; il nous donna une violente humeur contre votre majesté d'alors, et peut-être aussi un peu contre notre noble souverain. Ce prince, le plus honnête homme de son empire, fut religieux observa-

teur de tous les traités bons ou mauvais. Le système de prohibition plaisait à son allié ; l'empereur, lors de l'entrevue à Erfurt, s'engagea à le soutenir, et tint fidèlement parole. Vous savez que Bonaparte, pour égayer les traités, fit venir de Paris ses comédiens ordinaires et son ami Talma. On représenta la tragédie d'*Œdipe*. Au moment où Philoctète dit :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

notre monarque, se tournant vers Napoléon, lui dit : « Mon frère, permettez que je me fasse l'application de ce vers. » L'à-propos était bien aimable, mais il nous coûta fort cher ; pour soutenir ce madrigal, il fallut fermer hermétiquement nos ports de la Baltique, du golfe de Finlande et de la mer Noire. Les douaniers redoublèrent de vigilance ; rien n'entra, et, par une conséquence assez juste, rien ne sortit. Chanvres, bois de construction, fer, cuivre, cire, goudron, fromens, tous nos produits languissaient dans les magasins, et nous mourions de faim au milieu de notre opulence. C'était de quoi nous désabuser du vers de *Philoctète*, d'autant mieux que Bonaparte finit par répondre à une

déclaration d'amour par une déclaration de guerre. Et, certes, cinq cent mille baïonnettes étrangères étaient un triste *bienfait des dieux*. Notre Alexandre ne fut point ingrat, il imita la générosité de *son frère*, et lui fit cadeau d'un million de soldats. Hélas! pauvres peuples, dont le sort est d'être froissés dans tout état de cause, soit que les maîtres du monde se disent des douceurs, soit qu'ils échangent quelques coups de canon! Mais, pour revenir à nos idées de statistique, vous seriez curieux, par exemple, de savoir combien annuellement nous faisons sauter de bouchons, car le vin de Champagne jouit chez nous d'une véritable considération; mais le moyen de vous satisfaire! Il faudrait pouvoir ajouter au vin qui entre tout celui qui n'entre pas, attendu qu'on en fabrique sur place. En Allemagne, un marchand a fait inscrire sur l'enseigne de sa maison: *Ici on fabrique de l'excellent vin de Champagne.* Nous n'en sommes peut-être pas là pour la naïveté des inscriptions; mais nous possédons bon nombre d'habiles chimistes français, allemands et italiens, dont les fourneaux et les alambics échappent aux argus de la police, qui, d'ailleurs, s'enivre volontiers

avec les contrefaçons qu'elle confisque de tems à autre, pour le bon exemple.

» Quant à la population de ce grand empire, je ne saurais vous la donner qu'en me trompant de cinq à six millions, en plus ou moins, et, dès lors, à quoi bon? Ces tableaux n'ont de prix que par leur justesse; comment soumettre à des calculs de dénombrement des *Mantchous*, des *Kirgüis*, des *Osliaks*, gens qui ne se sont jamais comptés eux-mêmes?

» Je pourrais peut-être répondre plus juste si vous me demandiez le nombre des régimens de l'armée et celui des soldats que chaque corps doit présenter; cet état offrirait sans doute une réunion de chiffres très-imposante; cependant vous pourriez être encore loin de la vérité pour plus d'une centaine de mille hommes. Lorsqu'en 1808 nous fîmes brusquement la guerre à la Suède, les régimens durent traverser cette capitale pour se rendre sur le théâtre des opérations militaires; on voulut juger de l'effectif; on passa des revues; ce fut un beau train; il fallut singulièrement décompter; un voyageur eût été bien en défaut avec sa statistique en poche!

» Si vous me questionnez sur la quantité d'or et d'argent extrait annuellement de nos mines, comment pourrais-je la préciser, lorsque la couronne et plusieurs particuliers se réveillent avec une nouvelle terre d'*Eldorado*, ou un *Pactole* qui, à leur insu, coulait des paillettes d'or dans leurs possessions? Cette année est très-fertile dans ce genre de découvertes : madame la comtesse de Strogonoff est une des dames *pactolisées*.

» En Russie, où la marche est toujours ascendante, où chaque année l'industrie fait d'innombrables progrès, où les exploitations agricoles obtiennent toujours davantage d'une terre à laquelle on ne demande jamais tout ce qu'elle peut donner ; où enfin des lois bienfaisantes affranchissent des provinces entières du joug de la glèbe, une statistique est plus difficile à obtenir que partout ailleurs.

D'après ces explications, que je crois fort justes, ce pays n'adoptera pas de sitôt la manie de tout réduire en chiffres. Bonaparte, qui, dans l'intérêt de son ambition et de ses vastes projets, soignait beaucoup le positif des choses, contribua puissamment à propager la fièvre des

statistiques. Dans ses tournées de provinces, il demandait brusquement à un préfet : « Combien y a-t-il de bêtes à cornes dans votre département? combien les poules pondent-elles d'œufs dans un jour? quelle est la quantité de livres de beurre qui se vend dans vos marchés? etc. Comme le héros n'avait pas l'air plaisant, même lorsqu'il plaisantait; M. le préfet prenait tout cela au sérieux; mais souvent il ne savait trop que répondre à des questions aussi soudaines que bizarres. Dès que la belliqueuse majesté avait tourné le dos, l'administrateur cherchait à se mettre en garde contre une nouvelle surprise; de là, cette cascade de puériles questions aux sous-préfets, des sous-préfets aux maires, et des maires aux poules et aux dindons; car les questionneurs ne faisaient pas grâce à une seule volatille. Un préfet du Lot *pressa la maxime* au point de s'informer du nombre des moineaux en âge de maraudér dans les céréales de l'arrondissement; le compte rendu, comme bien vous pensez, ne fut qu'approximatif. Au fond, Bonaparte dans ses courses pastorales, ne prenait un très-vif intérêt qu'à deux choses, la levée des conscrits

et celle des impôts; lorsque ces deux industries administratives marchaient bien, le préfet pouvait décacheter les lettres du ministère sans battement de cœur, et dîner fort tranquillement.

— N° XIII. —

UN REPAS.

A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore.
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore ;
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin
Fassent de vos desserts un aimable jardin.

BERCHOUX, *la Gastronomie.*

Ces jours derniers, grand dîner chez le prince Boris ; il est aimable et spirituel autant que riche, ce qui devient assez rare. Nous étions quarante convives. Comment peindre la magnificence de cette maison? En arrivant, on traverse, au milieu de deux rangées de valets richement vêtus ; plusieurs salons qui précèdent la belle galerie de tableaux, où le prince vous reçoit avec une bonne grâce parfaite ; on entre sans être annoncé par le fausset d'un faquin *, qui, en es-

* Un domestique piémontais, nouvellement attaché à une maison française, ouvrit les deux battans de la

tropiant votre nom, fait rire toute l'assemblée ; la simplicité russe exclut ce cérémonial.

A six heures, on s'achemine vers une autre galerie, où l'on trouve une table couverte d'un beau surtout chargé de fruits et de fleurs ; au premier coup-d'œil on se croirait invité chez un descendant de *Pythagore*. Le gourmet ne peut, comme en France, dévorer de ses regards le premier acte du dîner ni marquer ses victimes ; ses jouissances sont encore un mystère, mais il aura le charme de la surprise : chaque cinq minutes on viendra tenter sa gourmandise.

Ici, on ne souffre point de la lenteur ni de l'embarras d'un amphytrion, qui souvent a la double prétention de se montrer écuyer tranchant et aimable conteur. Un maître d'hôtel très-expéditif découpe lestement sur les buffets le quartier de bœuf de l'Ukraine, le veau d'Ar-

porte, et prononça à haute voix : *Madame une telle.* Tout le monde rit, même la dame annoncée. Le maître de la maison avait dit à ce nouveau serviteur : « Tu ne manqueras pas d'annoncer toutes les visites ; après avoir demandé les noms, tu diras : *Monsieur un tel....*, ou *Madame une telle....* » L'Italien avait pris cet ordre à la lettre.

kangel, le sterlet du Volga et la dinde du Périgord. Tous les plats étant doublés et présentés par une foule de valets intelligens, le service se fait à merveille, et l'on mange chaud.

Mais en citant le côté brillant, faut-il bien faire sa part de critique. Il y a un usage en Russie sur lequel peu de gens prennent leur parti: chaque fois qu'on enlève l'assiette, on enlève aussi le couvert; dans les grands dîners il serait impossible d'avoir assez de vermeil ou d'argenterie pour la renouveler vingt fois; qu'arrive-t-il ou que peut-il arriver? C'est que les domestiques, peu scrupuleux de leur nature, ne lavent point, mais essuient légèrement ou n'essuient pas du tout les couverts. Ainsi cette élégance de mœurs vous expose à manger avec la fourchette de tout le monde; j'ai vu des dames se cramponner à leur couvert pour échapper au danger qui les menaçait.

Il ne faut pas croire que les vins étrangers attendent cérémonieusement le second service: aussitôt après la soupe on est envahi par les plus illustres coteaux de la Guyenne et de la Bourgogne. Souvent le libéral amphytrion, s'il a le secret de vos préférences, fait placer devant

vous la bouteille favorite ; le maître d'hôtel vous signale cette attention, et, à travers les fleurs qui ombragent la table, on échange un salut reconnaissant contre un sourire gracieux du prince. L'intervalle qui sépare les deux services est rempli par un sorbet au rhum, dont la mission est de renouveler l'appétit.

Hélas ! il n'est point de joie pure ici bas. Le prince, avec l'intention d'ajouter aux délices de ses convives, fait placer dans la pièce voisine, dont les portes restent ouvertes, un orchestre de soixante musiciens qui vous assourdissent de leurs sons harmonieux depuis la première cuillerée de soupe jusqu'au dernier verre de vin de *Constance*. Cette recherche me semble tout-à-fait nuisible aux voluptés du festin ; les causeurs surtout la trouvent insoutenable.

J'étais placé près du général major de Gorgoly ; les morceaux de musique se succédaient avec une telle presse que l'on ne devra point me taxer d'exagération en lisant le dialogue suivant :

LE GÉNÉRAL GORGOLY.

Etiez-vous hier à la revue ?...

(*L'ouverture du Jeune Henri.*)

MOI.

Oui, mon général, jamais les troupes ne me parurent si belles, et l'empereur.....

(*La bataille de Prague.*)

LE GÉNÉRAL.

Nos soldats ont une brillante tenue; les chevaux sont, dit-on, plus beaux que ceux d'Ang....

(*Un grand air de Rossini.*)

MOI.

Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'incroyable uniformité des chevaux de chaque régiment; ils semblent tous sortir du même moule, et je ne conçois pas comment.....

(*Une marche militaire.*)

LE GÉNÉRAL.

Nos remontes se font dans des provinces très-abondantes en gras pâturages, et tous les ans on.....

(*Une tyrolienne.*)

MOI.

Vos officiers ont une charmante tournure, et autrefois nos Parisiennes.....

(*Di tanti palpiti.*)

LE GÉNÉRAL.

Avez-vous remarqué près du prince Serge ce gros vice-gouverneur, qui.....

(*Air de la Pie voleuse.*)

MOI.

Ma foi, mon général, je remarque qu'à cette table on ne peut être que gourmand, et c'est le parti qu'il faut prendre.

Bientôt le repas finit, et je dis à mon voisin : « Au moins avons-nous la certitude de n'avoir rien dit qui puisse nous compromettre. » Cette dernière observation s'adressait *au grand-maître de police*.

Les Grecs, plus raffinés que nous dans certaines délicatesses de la vie, se contentaient, pendant le repas, d'un seul musicien qui accompagnait de sa lyre des chants de guerre ou d'amour; cette mélodie s'adressait à l'esprit et au cœur autant qu'aux oreilles; si Alcibiade, avec ses idées bizarres, se fût avisé d'étonner ses convives par une centaine de clairons et de trompettes, il est très-probable que chacun, jetant sa couronne de roses avec humeur, aurait déserté la salle du festin. Si on veut absolument des

musiciens (ceux-ci, je dois le dire, exécutent dans la perfection), où devrait les placer à distance ; leurs accords, un peu lointains, auraient alors quelque chose de suave, qui, en complétant les délices du banquet, ne couperait la parole à personne. *Les morceaux caquetés digèrent aisément;* ce principe gastronomique est tout-à-fait violé quand on a pour voisinage immédiat la musique d'un régiment.

Ce pays, étant la terre classique des tours de force, abonde en primeurs ; on y mange d'assez belles cerises au mois de mars ; elles coûtent deux ou trois roubles la livre. J'ai assisté à un grand dîner chez un jeune homme opulent ; le milieu de la table était occupé par un beau cerisier ; chaque convive cueillait les cerises sur la branche qui l'ombrageait : l'arbre coûtait à l'amphytrion dix-huit cents roubles ; ainsi, ce tour de force de la nature en entraîne un autre, celui d'acheter. Dans le mois de janvier, une livre de petits pois ou de haricots verts coûte de vingt-cinq à trente roubles ; et, comme la livre russe n'est que de treize onces, il en faut deux ou trois pour faire un plat : un concombre coûte trois roubles ; ainsi, rien de plus cher que ces jeux de la végé-

tation. Durant tout l'hiver, on mange des asperges, d'autres légumes, et plusieurs fruits, tout frais cueillis; mais la saveur manque aux prodiges de la serre. Un ministre étranger, mon voisin de table, me disait un jour : « Mes yeux m'apprennent que je mange des asperges, mais ma bouche n'en convient pas. » Le calcul décimal est ici de rigueur dans tous les marchés; on vend dix poires, dix pêches, dix prunes, dix petits pâtés, etc.; la douzaine est inconnue. Ce système s'étend même aux grâces de la cour. Si on croit juste de donner une gratification de huit à neuf mille roubles, il serait assez simple d'arriver aux dix mille par respect pour le calcul décimal, et par égard pour le gratifié; mais on trouve encore plus simple de descendre aux cinq mille.

— N° XIV. —

LES CARACTÈRES.

Les climats font souvent les diverses humeurs.
BOILEAU, *Art poétique*.

Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes,
Au siècle où nous vivons.
GRESSET, *Sidney*, act. II, sc. 2.

UN homme très-judicieux, qui voyage beaucoup, et qui sait observer, me disait : « En vérité, les peuples ont grand tort de se dénigrer réciproquement, c'est une sorte d'enfantillage; chez tous, les vertus sont à peu près de même poids; que trouvons-nous après avoir beaucoup cherché? des hommes, et encore des hommes : leurs caractères ne se distinguent que par d'imperceptibles nuances, surtout dans les premières classes; ainsi les Polonais, quand ils médisent des Russes, médisent d'eux-mêmes. S'il était

possible de peser un salon anglais et un salon allemand, on trouverait même quantité de sots, d'égoïstes, d'envieux, de têtes à l'envers ou de gens de mérite. Qui ressemble plus à un Espagnol orgueilleux qu'un Napolitain vaniteux? et à un Autrichien entêté qu'un Hollandais obstiné? Toutes les infirmités morales ont droit de représentation dans nos coteries européennes. D'ailleurs, ajouta mon cosmopolite, je ne vois point les choses trop en noir; partout j'ai reconnu que les méchans sont en minorité; mais je ne vous réponds pas de l'avenir; les rangs des belles ames s'éclaircissent à vue d'œil, et les qualités brillantes deviennent fort rares. Un homme aimable disparaît, son fils ne se croit nullement obligé de le remplacer; les survivances sont passées de mode, cela me fait trembler pour nos petits-neveux. Qui a jamais vu trois générations se grouper dans le même tableau? L'hiver dernier, me trouvant à Paris chez madame *Malleban*, on annonça les MM. *de Fonrose*, c'était le grand-père, le fils et le petit-fils, l'un âgé de soixante-douze ans, l'autre de quarante-trois, et le dernier de dix-huit. Le vieillard était gai, franc, plein de rondeur, em-

pressé auprès des femmes, bienveillant avec les hommes. Son fils me sembla poli, mais sérieux et réservé, enfin, tout autre que le père. Quant au jeune Fonrose, il se montra taciturne ou tranchant, ne disant rien, ou disant trop; pas un éclair d'enjouement, pas un mouvement d'aimable folie, rien de jeune ni d'attrayant; enfin, j'aurais donné volontiers ces deux générations pleines de force et de santé pour ce bon vieillard, si aimable, si occupé des autres, et si peu imité par ceux qui le suivent.

» Avez-vous remarqué, ajouta mon La Bruyère voyageur, qui aime à changer de conversation comme de pays, l'étonnante influence de la profession de chacun sur son caractère? Plusieurs personnages que j'ai connus à Paris m'ont offert les nuances les plus tranchantes, et qui tenaient à la diversité de leur position.

» Ainsi les hommes condamnés à des occupations sédentaires, à une existence uniforme, sont graves et souvent moroses.

» Quoi de plus gai, au contraire, que les gens forcés par état de changer de place à toute heure! Les médecins, par exemple, sont presque tous aimables et d'une humeur enjouée; brusquerie

de transitions, alternatives, agitation d'esprit et de corps, changement de tableaux, voilà leur existence; tout conspire à raviver leur imagination; elle ne se repose pas plus que les maladies. Le sommeil moral est pour ces Messieurs la chose impossible; il faut songer sans cesse à recréer le malade, même à le guérir, à consoler les parens, à se réjouir ou à s'inquiéter avec eux; un médecin peut être contrarié, mais je lui défie de connaître l'ennui; où se mettrait-il? il n'y a pas de place! On me dira que souvent le docteur arrive chez son malade au moment où ce dernier *s'en va*. D'accord! mais pensez donc que le cabriolet est là; en dix minutes *sa faculté*, introduite dans une autre chambre, paraît au moment d'une crise heureuse qui vient d'opérer la guérison. Le remède peut-être hasardé fait merveille; on entoure l'Hypocrate, on le nomme sauveur, libérateur; on le caresse, c'est un ami fêté, honoré; vous concevez que le ressuscité de la minute lui fait oublier le mort du quart-d'heure précédent, rien de plus juste. Bientôt il va se reposer des grandes émotions près d'une jolie femme dont il écoute les confidences; puis il soigne la goutte d'un banquier,

la jaunisse d'un conseiller-d'état, l'indigestion d'un ministériel, la fièvre d'un membre de l'opposition; enfin, chaque demi-heure lui porte une chance nouvelle; une voiture légère, un cheval à jambes de cerf, seconde son activité; car il dédaigne ce lourd carrosse de la vieille médecine, dont la lenteur sauva les jours ou causa la mort de tant de gens.

» La guerre est une occupation assez austère, et en général, on se bat sérieusement; il est difficile qu'un capitaine d'infanterie ne soit pas désagréablement préoccupé, lorsqu'il se trouve placé comme un terme devant une batterie foudroyant les rangs qu'il commande. Eh bien! regardez à deux pas de lui voltiger les aides-de-camp, la mort voltige aussi près d'eux; mais ils l'attendent gaîment, leur figure est toujours riante, parce qu'ils sont toujours en mouvement; j'ai fait moi-même ce métier, et ce n'est pas l'époque la moins heureuse de ma vie.

» Connaît-on rien de plus cruellement sérieux que les figures de nos chefs de division, chefs de bureaux, conseillers, etc., etc. Pendant six à sept heures de suite, et lorsque tout Paris s'évertue, ces Messieurs, cloués sur une chaise, n'ont pour

distraction qu'un torrent de chiffres, de tableaux de recrutement, d'impositions, de constructions, de délibérations, etc., etc. Démocrite lui-même fondrait en larmes devant ces dossiers gonflés d'intérêts soporifiques. En revanche, voyez les inspecteurs de ces mêmes administrations : presque tous sont d'une légèreté sémillante, parce qu'ils changent souvent de climat, d'habitudes et d'occupations. La chaise de poste les retrempe sans cesse; dans l'espace de trois mois, ils ont travaillé, contrôlé, destitué, loué, désapprouvé, dîné, joué et dansé, dans plus de quinze départemens.

» On n'accusera point de mélancolie MM. les diplomates, qui sont toujours arrivant, dépêchant, partant ou à la veille de partir; il est dans l'essence du métier de courir sans cesse, de tout voir, de tout connaître et de tout entendre; traverse-t-on jamais une rue sans rencontrer un carrosse avec le chasseur panaché? Rien ne donne l'idée du mouvement perpétuel comme les ambassadeurs et les secrétaires de légation.

» Quelle jovialité dans les postillons et les parasites : les uns, continuellement à cheval, por-

tent leur gaîté et leur insouciance dans tous les cabarets qu'ils visitent ; les autres toujours à pied, mais heureux d'échapper à la monotonie du pot-au-feu et de changer souvent de cuisine et d'amphytrions.

» Et les perruquiers, jadis si réjouis et si réjouissans ! ce coiffeur à la houppe, allant d'une maison à l'autre, sifflant, fredonnant un couplet et accrochant quelque nouvelle pour ne pas rester court à cette première question de la pratique *quid novi ;* le peigne en main, récitant des vers, imitant un acteur, faisant ou défaisant les mariages ! Je ne m'étonnerais point que Beaumarchais eût emprunté son *Figaro* à l'un de ces enfans de Momus.

» Disons maintenant la nouvelle du jour : dans un pays privé des fluctuations du gouvernement représentatif, pour se distraire, on fait argent de tout. Aujourd'hui, la mystification d'un jeune artiste amuse quelques salons. M. *** veut graver des médailles représentant les vingt-quatre derniers czars ; il s'est entouré de tous les vieux souvenirs, mais il n'a rien trouvé de satisfaisant pour rendre avec exactitude les traits d'*Iwan Vassiliéwitch ;* cette lacune le désolait. Le malin

prince Serge, auquel il confia son embarras, lui dit très-sérieusement qu'autrefois il avait possédé une médaille du redoutable Iwan, qui semblait être le portrait gravé de Mme *Araminte*. L'artiste, un peu crédule, s'est coiffé de cette idée, et le voilà courant les théâtres et les promenades, pour saisir, dans la figure de cette dame, les traits d'Iwan le terrible; ainsi, prochainement, Araminte va figurer au nombre des vingt-quatre czars. Après cela, payons chèrement un Othon, un Galba, une Faustine ou une Livie; cette idée a de quoi mettre au désespoir tous les antiquaires de l'Europe. »

— N° XV. —

LE DUC DE SERRA-CAPRIOLA.

Non facilè invenias multis è millibus unum,
Virtutis pretium quæ putet esse sui.

OVIDE, *Lettre III.*

A peine trouverez-vous une personne entre mille qui veuille embrasser la vertu pour elle-même.

Il est tombé ce pilier de l'honneur, ce Nestor des diplomates, ce modèle du vrai mérite : le duc de Serra Capriola, ambassadeur de Naples près la cour de Russie, s'est éteint le mercredi, 27 novembre, entouré d'une famille qui le vénérait, parlant de sa fin avec courage ; résigné et plein de foi dans la miséricorde de Dieu. Sa mort fut chrétienne comme sa vie, tous ceux qui le connurent sont consternés ; quel hommage qu'une douleur unanime! Les joies sont suspendues, les salons sont à la tristesse. « Le duc est

mort! » voilà l'unique texte des conversations. La perte d'un homme de bien laisse un vide effrayant dont la pensée s'afflige ; il était si bon ce noble vieillard, si bienfaisant, si aimable, si gai! il comprenait si parfaitement l'honneur dans toute l'acception de ce vieux mot, dans toute la pureté de cette source des plus grandes choses!

Pendant quinze ans, entouré de séductions et d'amorces, il en triompha toujours ; il n'eut pas même à se reprocher la plus légère hésitation : les trônes illégitimes convoitaient cette proie, qui eût été honorable pour les ravisseurs ; la conquête du duc fut tentée plusieurs fois *, mais les négociateurs des plus brillans traités échouèrent auprès d'un vieillard! c'était une ame forte, dans un corps débile. Les cou-

* Un général, en mission, offrit de la part de son maître au duc de Serra un régiment pour son fils. L'ambassadeur répliqua que si son fils était capable d'accepter cette offre, il l'étranglerait de ses mains. En disant ces mots, il était tellement pénétré de son sujet, qu'il prenait le général à la gorge pour lui faire mieux sentir son refus. Ce dernier, respectant dans le duc son ancien caractère diplomatique, se contenta de lui dire : « Monsieur le duc, vos paroles me suffisent ; le geste n'ajoute rien à ma conviction. »

ronnes avaient transigé : M. de Serra fut inébranlable. Il avait promis à sa conscience que jamais il ne représenterait que son roi, il lui tint parole. Et cependant, il avait besoin de sa place; les orages politiques des Deux-Siciles engloutirent sa fortune particulière.

La restauration des Bourbons de Naples le trouva sans tache, sans reproche, et pur comme l'honneur. Leur premier soin, après le retour aux augustes foyers, fut de restituer au duc ses fonctions d'ambassadeur à Pétersbourg, qu'il n'avait point quitté.

Ce héros de la fidélité monta l'escalier du palais impérial (où il allait présenter ses lettres de créance) avec le cœur gai et la conscience nette; pouvant regarder derrière lui, et contempler d'un œil satisfait cette longue carrière dans laquelle il marcha sans broncher, en suivant d'un pas ferme les sentiers épineux du devoir et de la vertu. Qu'on me nomme les honneurs, qu'on me dénombre les richesses, comparables aux délicieuses sensations d'une ame échappée aux misères de son tems, et récompensée d'un dévouement sans bornes par la reconnaissance de son souverain.

Avec quelle orgueilleuse joie le corps des ministres étrangers ouvrit ses rangs pour y recevoir celui qui venait encore l'honorer; hélas! avec quelle douleur aussi il se pressera autour de sa tombe, et lui adressera le dernier adieu. J'ai passé la soirée chez Mme la princesse Serge Galitzin; on devait y faire de la musique. Chez une personne ordinaire, peut-être les projets frivoles auraient-ils suivi leur cours; mais, dans le salon de la princesse, on ne devait pas craindre l'oubli des bienséances du cœur. Sans dessein comme sans affectation, la soirée prit une teinte sombre et mélancolique, qui répondait à nos pensées.

La princesse Serge, dont l'organe, d'une extrême douceur, contraste souvent avec l'énergique éloquence de ses expressions, nous disait: « Le roi de Naples perd un serviteur fidèle, et la Russie un homme de mérite, qu'elle avait adopté et qu'elle chérissait comme l'un de ses enfans; depuis longues années l'estime publique lui décerna des lettres de naturalisation; jamais, en voyant le duc, nous ne pensions qu'il fût étranger; un homme aussi remarquable appartient à tous les pays. Il a été admirable dans les

derniers jours de sa vie, et on dit que, plusieurs heures après la mort, sa figure portait encore l'empreinte des affections pieuses et tendres de son cœur. Une fin si douce et si calme est le juste prix d'une vie irréprochable. Il est permis de douter que ce beau caractère fût toujours resté à la même hauteur, avec cette opiniâtreté dont se lasse notre faible nature, si la religion eût manqué à ses vertus. Voyez quel ascendant exerce sur notre capitale une fin si édifiante; plus on l'admire, plus on pense à l'imiter; allons, ajouta la princesse, il ne faut pas trop désespérer des hommes, lorsque de grands exemples ont encore sur eux un si grand empire. »

J'aimais à entendre cette princesse adresser de si justes hommages à la mémoire du duc de Serra; nous étions venus chez elle avec un sentiment de tristesse et de découragement; nous quittâmes le salon doucement préoccupés de réflexions consolantes et salutaires. Tel est le charme attaché à la société d'une femme aussi distinguée par les richesses de l'ame que par celles de l'esprit.

N.° XVI.

LA FORTUNE PUBLIQUE.

. . . . . Un bienfait n'est jamais sans salaire.
BOURSAULT, *Esope à la cour*, act. III, sc. 2.

Les barbes ne furent pas les seules résistances qu'éprouva la volonté réformatrice de Pierre-le-Grand. Ce prince, en 1714, rendit un oukase pour établir des majorats à l'instar de ceux d'Allemagne, ou, pour mieux dire, de toute l'Europe. Cette loi semblait une conséquence de la civilisation que le monarque imposait à son empire; l'aîné devait succéder aux honneurs du père, à la possession de ses domaines, et payer une légitime aux cadets; l'empereur se flattait que l'inégalité des partages serait pour ces derniers un vif stimulant dans la carrière des emplois civils et militaires. Mais des habi-

tudes enracinées s'opposèrent à cette innovation; tant que ce prince vécut, on fit semblant d'obéir à la loi dont, secrètement, on éludait toutes les dispositions. Les familles dans lesquelles les aînés voulurent user de leurs nouveaux droits furent troublées par des procès et des discussions affligeantes; cet état de choses dura jusqu'en 1731, époque à laquelle l'impératrice Anne se vit forcée d'annuler l'oukase de Pierre Ier.

Sous les règnes qui précédèrent celui du grand monarque, l'égalité des partages n'offrait point d'inconvéniens aux boyards vivant retirés dans leurs domaines, ni même à ceux qui restaient attachés à la cour. L'existence alors était bien moins dispendieuse qu'elle le devint au dix-huitième siècle; le luxe et la représentation s'étant fort accrus, on vit décroître la prospérité des grandes familles. Lorsqu'on veut s'en tenir, dans les institutions, aux lois les plus sensées et les plus naturelles, il faudrait que les mœurs gardassent aussi le type de simplicité qui les défend et les conserve. L'appauvrissement des grandes fortunes fut progressif chez tous ceux que ne soutint point la générosité des souve-

rains. Les quatre fils d'un boyard, qui possédait cent mille roubles de rente, se trouvant réduits au quart de cette fortune, sont obligés de se replier vers les terres morcelées de leurs aïeux; car il leur devient impossible de prétendre aux charges de cour, toujours très-dispendieuses et des plus mesquinement rétribuées, comme toutes les autres places dans ce pays.

Souvent le domaine paternel n'étant point susceptible d'un démembrement, les enfans le vendent et se partagent le produit *. Alors leur fortune se compose de capitaux en portefeuille, et l'on sait avec quelle déplorable facilité se fondent des valeurs disponibles exposées par cela même à toutes les chances de l'imprévoyante légèreté qui caractérise beaucoup de Russes et beaucoup d'hommes qui ne sont pas russes. Ainsi, en mettant opposition aux mesures de

* Lors des partages des propriétés rurales, les filles jouissent du quatorzième, et les veuves du septième; quant à la fortune mobilière, la mère reçoit un quart, et les filles un huitième. Avant le règne de Catherine, les filles ne pouvaient posséder de domaines du vivant de leurs frères; la dot se payait en argent: cette souveraine autorisa le paiement en immeubles.

Pierre Ier, la noblesse porta elle-même une très-forte atteinte à sa prépondérance et à sa grandeur.

Toutefois une planche de salut s'offrit à ces fortunes ébranlées, et ce fut le chef de l'état lui-même qui leur tendit la main. On voit encore aujourd'hui plusieurs familles qui doivent leurs grandes richesses à la munificence impériale, munificence dont souvent l'on a pu accuser les prodigalités. La couronne semblait comme se disloquer par d'immenses dotations sur ses propres domaines. Le souverain actuel s'interdit cette nature de bienfaits par des motifs qu'il est facile de pénétrer. Mais sa justice se concilie avec son extrême économie, au moyen des *arrandes*. C'est une concession de terrains appartenant à la couronne, et situés dans les anciennes provinces polonaises réunies à l'empire. Comme ces arrandes sont accordées aux personnes qui rendirent des services à l'état, et qui la plupart exercent encore des fonctions publiques, il est rare que les donataires administrent eux-mêmes leurs nouvelles possessions; d'ailleurs, la jouissance n'étant que temporaire, l'exploitation présenterait aussi peu de

bénéfice que d'attrait. Aussi, sauf quelques exceptions, les arrandés transigent avec des agens d'affaires qui perçoivent la rente, moyennant un droit convenu; mais la valeur numérique relatée dans le brevet de concession s'affaiblit devant l'exigence du fermier spéculateur. Souvent on s'arrange pour percevoir les avances de la totalité des revenus, moyennant d'énormes intérêts. La durée de ces concessions est généralement de dix, quinze ou vingt ans; quelquefois le terme est plus court, mais il peut se prolonger à l'expiration, suivant le bon plaisir du souverain. Il y a aussi des *expectatives*, ou promesses par brevet, d'une arrande; la mise en jouissance est ajournée au terme d'une possession de même valeur. On obtient encore des avances sur ces promesses par l'effet de transactions libres avec des capitalistes qui spéculent sur l'impatience des futurs élus.

Quant aux concessions de terrains à perpétuité, elles ont principalement lieu dans le gouvernement de *Saratoff* et dans la *Bessarabie;* mais ces terres sont incultes et dénuées de paysans, ce qui jette le nouveau propriétaire dans un grand embarras, dont il ne sort qu'en

vendant. S'il ne peut vendre, il prête ses terres pour un certain nombre d'années aux voisins propriétaires, et, à l'expiration du terme, il jouit des avantages d'un terrain défriché et en culture.

Si l'on a réfléchi qu'on s'est occupé sérieusement, sous le règne actuel, d'essayer la liberté en l'accordant aux paysans de l'Esthonie et de la Livonie, on concevra pourquoi l'empereur ne croit plus devoir disposer, en faveur des particuliers, de terres de la couronne, dont les paysans sont attachés à la glèbe.

Sous le règne de Catherine et de son fils on ne connut point les arrandes; tous les bienfaits immeubles consistaient en terres de la couronne, et n'étaient pas révocables.

En revanche de ces donations, qui ne profitent qu'à quelques individus, tout le monde ici paie sa quote part des impôts. Celui de la capitation peut s'assimiler à notre contribution foncière; car il se perçoit sur chaque tête de paysan mâle. La noblesse en est exemptée personnellement; mais, comme elle est à la fois propriétaire de la terre et des paysans, dont le nombre indique l'étendue de la propriété,

ce tribut pèse en réalité sur elle. Aujourd'hui, les femmes et les enfans ne sont point assujettis à la capitation, fixée à trois roubles par individus mâles. Ce prix s'augmente disproportionnellement avec la base de cet impôt par la nécessité de subvenir aux frais de réparations de chemins, entretien de postes, passage de troupes et de prisonniers, etc., etc. Ces sommes supplétives sont déterminées annuellement par le budget général de l'empire; elles varient suivant les besoins de l'état, et aussi d'après ceux des localités; on peut les évaluer de quatorze à seize roubles par chaque tête de paysan mâle, le droit fixe compris.

Les passeports des villageois que les seigneurs autorisent à porter leur industrie dans toute l'étendue de l'empire, sont aussi une des branches du revenu public; il s'élève à dix-huit roubles pour chaque individu. Ce passeport s'appelle *obrok;* le paysan le reçoit du maître après une convention réciproque faite entre eux; la redevance qu'exige le seigneur est variable; elle dépend de l'âge, de la vigueur et du genre de savoir faire de celui auquel on accorde ce droit d'absence. Chaque année la convention et

le passeport se renouvellent; ainsi, le paysan paie au gouvernement, pour son *obrok*, un tribut fixe, et à son seigneur une redevance qui ne l'est pas.

Les mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer; les pêcheries, les salines, les douanes, les forêts, les pelleteries (contribution en nature payée par les peuplades sibériennes); les patentes, le timbre, forment les autres ramifications de la fortune publique, l'impôt des patentes est perçu sur les trois guildes des marchands, à quatre trois quarts pour cent sur la déclaration de trois valeurs de capitaux fixés, et qui déterminent la classe à laquelle le patenté veut appartenir. Les négocians de la première guilde peuvent commercer dans l'intérieur et à l'extérieur de l'empire; ils ont droit d'importation, d'exportation et d'établissemens de fabriques; il leur est interdit de vendre en détail et d'avoir magasin sur la rue. Cette division se compose de banquiers, armateurs, commissionnaires en gros; très-peu de Russes appartiennent à cette classe. Les marchands de la seconde et de la troisième guildes ne peuvent vendre que dans la ville qu'ils habitent et dans son arrondis-

sement. Catherine accorda aux marchands des prérogatives qui en firent un corps particulier; le commerce eut ses tribunaux et ses administrations.

Qui le croirait? Dans ce pays, neuf de civilisation, il existe un monopole préjudiciable au peuple, et c'est la couronne qui l'exerce! Etrange privilége de s'enrichir aux dépens de la santé publique!

La vente de l'eau-de-vie, monopole dont je parle, est une des branches les plus importantes des revenus de la couronne. On prétend que les bénéfices de cette régie s'élèvent à quatre-vingt millions de roubles; mais, je le dis encore, cette nature de prospérité est une des plaies de la morale publique, ainsi que chez nous la loterie et les jeux de hasard. Le gouvernement procure au peuple le moyen de s'enivrer légalement, comme en France on va se ruiner avec l'assentiment et sous les yeux de la police. Singulier raffinément de civilisation, qu'il faille que les gouvernemens prennent la ferme des vices, sous peine de voir ces vices érigés en crimes! La police parisienne nous dit: « On ne s'égorge point dans les tripots que je surveille; voilà

notre excuse. » L'administration russe dit à son tour : « Je donne à boire, il est vrai; mais au moins suis-je assurée que la boisson favorite du peuple n'est point falsifiée et ne contient rien de pernicieux; voilà ma justification. » Ainsi, on soigne la qualité et on prodigue la quantité : cette sollicitude n'a rien de bien philanthropique.

Ici le peuple était persuadé que le fisc, dans le double but de moraliser l'eau-de-vie et de grossir les bénéfices, la mélangeait avec les eaux limpides de la Néva. Aussi, pour se venger de cette modification, changeait-il le nom de l'eau-de-vie, *vodka*, en celui de *Gourieffka*, par allusion au ministre des finances, qui s'appelait Gourieff. L'eau-de-vie russe se fabrique avec le froment; les seigneurs des provinces très-productives en céréales ont d'importantes distilleries; mais ils sont forcés de vendre les eaux-de-vie au gouvernement, qui fixe un prix annuel basé sur celui du froment.

L'état perçoit dix pour cent sur les héritages; un droit semblable est prélevé sur le capital d'un bien fonds vendu par toute personne qui n'habite plus la Russie.

Un étranger, à son arrivée à Pétersbourg, paie dix roubles en échangeant son passeport contre un permis de séjour, et même somme lorsqu'il le reprend pour partir; c'est à ce léger impôt que se bornent les exigences du fisc. On ne demande plus rien à cet étranger, occupât-il pendant dix ans un appartement dont la location s'élèverait au prix de six mille roubles.

Le timbre est aussi une branche du revenu public; il y a quelques années les gens d'affaires serraient les lignes sur les feuilles de papier timbré, de manière à dire dans quatre pages ce qui aurait tenu avec peine dans huit; l'écriture devenait illisible, et fatiguait prodigieusement les yeux des juges. Le gouvernement s'est ravisé, il a fait rayer le papier; cette mesure rend plus productif l'impôt du timbre, éludé en partie avant qu'elle fût adoptée. Que conclure de tout cela? C'est que partout où se trouvent des hommes avec leurs passions, le vice *doit* être patenté, et qu'il faut payer au poids de l'or, en quelque sorte, l'air que l'on respire.

— N° XVII. —

LES GRANDS SEIGNEURS.

—

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
VOLTAIRE, *Discours IV.*

. . . . . *Bene ferre magnam*
Disce fortunam.
HORACE, *Odes.*

Apprenez à soutenir la grandeur de votre fortune.

Il n'est pas aisé de bien connaître et de bien définir les hautes classes de ce pays. Voilà tout au plus vingt ans qu'on les observe avec une attention suivie; c'est peu de chose pour obtenir une juste appréciation, puisque rien n'est moins explicable que le cœur de l'homme.

Le fond du caractère me semble un composé d'extrêmes et de contrastes qui étonne et déroute l'esprit d'observation. Les Russes sont très-religieux, sans avoir la sévérité de la mo-

rale; ils ont de la bonté sans être sensibles, de la générosité sans obligeance, et de la politesse tout en négligeant une foule de convenances sociales et sociables. Très-susceptibles d'engoûment, ils connaissent peu le charme des solides amitiés; vous pouvez être nécessaire à leur besoin de distraction, vous ne le serez guère aux besoins de leur cœur.

Je ne sais quel terme il faudrait créer pour peindre leur esprit de légèreté; cette expression n'est point à la hauteur du modèle. Depuis l'enfance, j'étais accoutumé à entendre citer ma nation comme la plus légère de ce globe; cette idée me donnait de l'humeur. En venant ici, je me suis guéri d'un préjugé; nous devons baisser pavillon: les Russes l'emportent sur les Français, c'est une chose incontestable.

Amoureux de tout ce qui est nouveau, ils sont encore plus dominés que nous par les exigences de la mode. Leur imprévoyance est sans bornes; ils ne songent à demain que pour lui renvoyer ce qu'il faudrait faire aujourd'hui, et ce lendemain n'arrive point. Ils traitent gravement un intérêt futile, et superficiellement une chose grave: la jouissance présente est une af-

faire si importante à leurs yeux, qu'ils vendraient une année pour un jour.

Leur amour du changement est un éternel principe de ruine ; on aliène ses diamans pour des robes de gaze, et l'homme, changeant de marote comme d'habit, vend son cabinet d'antiques pour une galerie de tableaux, ses tableaux pour une bibliothèque, et ses livres pour faire de nouveaux embellissemens à sa campagne. C'est une succession, une cascade de fantaisies et de besoins sous le poids desquels les plus immenses fortunes s'engloutissent *. Un jour, j'entendais le comte Grégoire se plaindre sérieusement de n'avoir pas de quoi vivre ; mon voisin me dit : « Comment le trouvez-vous? il n'a que cinq cent mille roubles de rente. — Oui, reprit un de ses amis, mais il doit six millions ! »

La passion qui règne en ce moment est celle des campagnes : rien n'égale le bon goût et la recherche des *casins* disséminés sur les sept branches de la Néva, ou sur la route de Pé-

* On peut dire que, chez les Russes, les colifichets fragiles ont tué la magnificence durable.

rhoff; il en est qui se louent, pour quatre mois, huit, dix et jusqu'à douze ou quinze mille roubles : peut-être bientôt aurai-je à signaler une autre marote. Les Russes ne peuvent plus comme autrefois suffire à plusieurs fantaisies ; ainsi, une fièvre remplace l'autre ; il faudrait succomber si la maladie se compliquait. Nos vins subirent le même sort : en 1810, ceux de Bourgogne faisaient fureur ; les voyageurs de la Côte-d'Or encombraient de leurs bouteilles cachetées tous les celliers russes. Maintenant le Clos-Vougeot est disgracié, et les faveurs de la mode sont pour les crus de Bordeaux.

Cette rage de nouveauté s'étend aux meubles. Après le dégoût du mobilier, vient le dégoût de la maison ; elle est belle, vaste, commode, bien située, mais elle a le tort de rester en place : il faut en louer ou en acheter une autre. Elle ne la vaudra point, qu'importe ? on aura changé de rue, de salon, de voisins : cette pensée rafraîchit l'imagination. Nous avons encore à Paris des hôtels qui se transmettent de générations en générations ; je ne crois pas que la jeune ville de Pétersbourg puisse montrer une belle maison occupée par les descendans de

celui qui la fit élever; il n'y a que la cour qui soit fidèle à son palais d'hiver.

Souvent des idées superstitieuses encouragent ce goût de déménagement; beaucoup de gens ne veulent point rester dans le lieu où mourut leur père ou leur femme; on croit que cela porte malheur aux vivans. Ainsi, bien rarement on habite le toit qui vous vit naître, et très-certainement on ne se propose point de mourir sous celui qu'on occupe. On peut donc dire que la vie de la plupart des seigneurs russes est un voyage continuel, même lorsqu'ils ne voyagent point.

Le prince Dimitri m'invitait à dîner dernièrement pour le 15 du mois : « Mon prince, lui dis-je, vous aurez la bonté de me faire savoir où nous dînerons. » Il me comprit, et se mit à rire; dans un an, il avait changé de logement trois fois *.

* Généralement, les Russes vendent aussi facilement leurs maisons que nous nous défaisons d'un landau ou d'un bel attelage. Si, à Vienne et à Berlin, les premières familles mettaient en vente leurs hôtels, on les croirait ruinées; ici c'est une chose toute simple : une foule de grands établissemens de la couronne sont d'anciennes maisons vendues par les propriétaires.

M. D***, vieillard excellent, mais beaucoup plus superstitieux que ses compatriotes, la fait murer la porte d'une magnifique salle où mourut son père il y a quarante ans; sa constance pour sa demeure tient à cette précaution puérile. Lorsqu'il réunit beaucoup de monde, il exige que les hommes soient en habit de couleur et en bas blancs; la vue du costume actuel chez lui le mettrait en syncope. Si en sortant il rencontre

Les Enfans-Trouvés, la maison Razoumowsky.
Les Lombards, la maison Bobrinsky.
L'Institut des orphelins militaires, la maison Tscherbischoff.
Le Cabinet impérial, la maison d'Anischkoff.
Le Corps des pages, la maison Vorontzoff.
La Direction générale des voies de communication, la maison Yousoupoff, etc., etc.

Mais si ces ventes de maisons ne prouvent que l'inconstance du propriétaire, la mode des locations prouve aussi la décroissance des fortunes et l'altération des vieilles mœurs. Autrefois, un grand seigneur, partant pour l'étranger, aurait repoussé comme un outrage l'idée de louer son hôtel pour le tems de l'absence; ce trafic lui eût semblé une indignité. Aujourd'hui on n'y regarde plus de si près; ces marchés sont à la mode: et lorsqu'on va courir l'Europe, on trouve charmant de payer les chevaux de poste avec le produit des locations.

un enterrement, ou seulement une personne en deuil, il rentre aussitôt, bien persuadé que sa course tournerait mal. Lorsqu'il donne une fête, on s'arrange pour qu'il y ait un cabaret renversé et du lait répandu ; quand le vieux amphytrion voit sur le parquet cette liqueur blanche et les débris de porcelaine, il est aux anges, il se pâme de rire, et s'écrie : « Le bonheur s'annonce ; ouvrez la porte, il n'est pas loin. »

Ce que je ne puis m'expliquer chez les Russes, c'est la paresse et la nonchalance, unies à la plus incroyable activité dans la recherche des plaisirs ou des distractions. Cette même femme qu'on trouve immobile sur son canapé, n'ayant pas même le faible courage de la lecture, vous la rencontrez, une heure après, au magasin anglais, au *gostinodvor*. Plus tard, elle visite deux ou trois parens ; de là, elle court s'habiller pour aller dîner au palais. Le soir, vous la voyez au théâtre, et à minuit, vous la retrouvez au bal, où elle danse ou joue jusqu'à quatre heures du matin. S'il vous arrive de lui dire : « En vérité, vous menez une vie délicieuse, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer partout aujourd'hui ; » savez-vous ce qu'elle répond ? « Eh bien ! j'a-

voue que je m'ennuie mortellement. » Et cette dame dit vrai : c'est le résultat infaillible d'une vie agissante, mais inoccupée. Donnons-lui brusquement une direction nouvelle ; qu'elle emploie la moitié de cette activité sans but à un travail utile, à l'accomplissement des devoirs de mère et de maîtresse de maison ; que deux heures d'une lecture substantielle et l'exercice d'un de ces talens si chèrement acquis vienne presser la marche du tems, et voilà tout à coup une autre femme. Contente d'elle, des autres et de la vie, vous la verrez jouir franchement des distractions de la soirée. Demander que l'existence soit une fête perpétuelle, un enchaînement de jouissances, c'est tuer le plaisir, c'est n'avoir aucune science du bonheur véritable.

Rien de moins paresseux que les dames russes quand il s'agit de voyager : une Française frémirait d'aller de Paris à Pétersbourg sans se coucher une seule nuit, et les dames du Nord, fort communément, ne s'arrêtent qu'au port ; la fatigue leur plaît. La princesse Sophie va de Paris à Odessa, comme nos dames *du château* se rendent à Compiègne ; et le jour où l'on sait ici qu'elle a dû quitter la France, elle vous

apprend elle-même qu'elle arrive de la Crimée.

Mais ces mêmes femmes, sobres et infatigables comme des courriers de cabinet, lorsqu'elles courent la poste, rentrent bien vite dans leur mollesse et leur magnificence, dans leurs recherches et leur soif de plaisirs. Rien n'est assez beau ni assez bon pour satisfaire leur délicatesse; elles s'entourent d'une douzaine de femmes attentives au moindre signe, au plus léger coup de sonnette. Elles redeviennent exigeantes, inquiètes sur leur santé, et se croyant très-malheureuses, si tout ne marche pas aussi vite que leurs désirs.

Ces contrastes sont encore plus sensibles dans les hommes qui passent subitement du sybarisme aux privations du bivouac et des camps. Le magique pinceau de Mme de Staël caractérise parfaitement, dans *ses Années d'exil*, cette étonnante faculté de transitions. On doit regretter que cette femme célèbre n'ait pas prolongé sa visite dans le Nord, ou n'ait pas attendu une époque moins orageuse pour la Russie. La haine dont l'honorait le *Briarée* impérial, atteignait tout ce qu'il poursuivait, la fit voyager sur les

aîles de la peur. Elle observa ce pays en courant, et tel est le privilége du génie, que ses aperçus sont encore plus habiles et plus vrais que l'examen réfléchi de tous les voyageurs qui la précédèrent.

Ces observations générales, que je donne ici, fixeront peut-être les idées du lecteur sur le caractère des seigneurs russes; il est inutile, je pense, de faire ressortir à ses yeux les ombres du tableau; les deux capitales offrent une multitude de familles où règnent l'amour de l'ordre, et où la grandeur de l'existence s'allie à la constance des goûts et aux avantages d'une saine raison. Mais le coup-d'œil de l'observateur se dirige d'abord sur les masses, pour se reposer ensuite avec plus de charme dans les nombreuses exceptions.

— N°. XVIII. —

L'HERMITAGE.

Dux femina facti.

VIRGILE, *Enéide*

C'est au génie d'une femme que l'on doit cette merveille.

. . . . . La retraite pèse à qui ne sait rien faire,
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.

VOLTAIRE, *Epître à Horace.*

Il est onze heures, un magnifique soleil réjouit les climats du Nord; Pétersbourg est inondé de lumière; c'est avec un ciel sans nuages qu'il faut voir les prodiges des arts. Je vais à l'Hermitage; le nom de cette demeure réveille les plus aimables souvenirs; il est un hommage rendu par la puissance aux douceurs de la vie privée.

L'impératrice Catherine éprouva le besoin de se créer un refuge où elle pût s'alléger du poids de l'étiquette; elle dicta le plan à l'artiste qui

travailla sous l'influence d'un génie plus gracieux que le sien. Cet auguste et riant asile, dédié à l'amitié, aux arts et aux lettres, communique, par une grande arcade, à l'immense palais d'Hiver, construit sous le règne d'Elisabeth. Trois minutes suffisaient à Catherine pour passer du siége impérial au salon privilégié, où son esprit et ses grâces tenaient leurs assises.

En entrant dans ce sanctuaire, une seule pensée m'occupe; je parcours rapidement les longues galeries; Raphaël, Rubens, Le Corrége, Morillo, ne sauraient m'arrêter; je ne vois rien; je n'admire rien; je suis l'homme en visite, traversant la foule sans jeter un regard sur les plus jolies femmes, et qui va droit à la maîtresse de la maison.

La voilà! un demi-jour éclaire sa noble figure; un sourire anime ses traits; le peintre nous rend, avec tout le prisme de l'illusion, ce front auguste où sont empreints le génie, la puissance et l'amabilité; on voit que l'amour et la gloire ont passé par là; c'est Catherine, c'est cette femme qui, du haut du trône, sut inspirer à ses courtisans, à ses peuples, à ses soldats, un attachement passionné. Ce livre est entr'ouvert

à la page que parcouraient ses yeux à demi-fermés par la mort. La dernière plume dont elle se servit, l'écritoire, le papier, sa table, son fauteuil, les siéges des élus, tout est là, tout semble attendre sa présence; et je cherche involontairement autour de moi le chambellan qui doit me présenter.

La gaîté de cette salle contraste avec le pinceau sévère du Rembrant, dont les tableaux décorent les murs; le plafond offre des peintures plus gracieuses; une galerie circulaire règne dans le haut de la pièce; c'est de là que descendaient sur les convives les sons d'une ravissante musique. Quels sont ces bustes? Chaque figure est empreinte de ce courage, de cette énergie à l'épreuve de vingt batailles. J'approche et lis les noms des maréchaux *Romantzoff*, *Soltwaroff*, *Chérémeteff*, et de l'amiral *Tchischkoff*. Ils semblent dire encore à leur souveraine: « Rien n'est plus aisé que de vaincre lorsqu'on se bat pour vous. »

Comment peindrai-je le prodigieux effet qu'exerce sur moi la magie des souvenirs? Pour la première fois je deviens visionnaire; mon imagination méridionale s'égare dans le passé;

le tems présent s'efface; je ne tiens aucun compte de quelques ombres errantes qui portent çà et là leur froide curiosité; je suis seul, le jour disparaît, et le salon s'éclaire de la douce lumière des bougies. Les affaires de l'empire sont terminées, les ordres signés, les courriers expédiés, et les Turcs seront battus; c'est la coutume sous le règne de Catherine.

Mais voici l'heure où elle abdique; déjà on introduit les familiers sans les annoncer; tous sont remarquables par l'esprit, le naturel et l'enjouement; c'est la langue de l'Hermitage; tout le monde ne l'entendrait point. Les statuts de ce lieu sont impitoyables dans leurs exclusions. Aussi, un ennuyeux, un sot, quel que soit son rang, et même son utilité, n'a point ses entrées; le recevoir est une corvée du trône; l'impératrice le voit au palais; mais dans les soirées de l'Hermitage, la femme aimable n'a rien à lui dire.

Un murmure flatteur l'annonce; elle paraît suivie de la princesse d'Aschkoff et de la comtesse Schouvaloff: on se place. Catherine prend le premier siége venu; les formalités cérémonieuses sont supprimées; sa majesté est restée

dans le palais. Déjà les bons mots, les anecdotes circulent; on lit une petite comédie, qui tombe comme elle tomba, il y a deux mois, à Paris. Le *Mercure de France* lui succède; une charade est proposée : allons, Messieurs; cherchez, ou plutôt ne cherchez pas, le mot est parti comme un trait de la bouche de Catherine. « Encore une victoire, madame, s'écria un membre du gai aréopage! — Celle-là ne retentira pas jusqu'à Constantinople, répond Catherine; on n'y aime point les logogryphes. »

« On ouvre une dépêche : ne vous effrayez pas, c'est une lettre du baron *Grimm*, le fidèle écho des chroniques parisiennes. Les nouvelles plaisantes, les contes familiers venant de tous les coins de l'univers sont seuls admis dans ce petit comité. L'empereur de la Chine lui-même est mis sur le tapis; la cour de l'Hermitage connaît parfaitement les habitudes et les ridicules de celle de Pékin. Après s'être amusé des chinoiseries, on rit de Mustapha, de ses janissaires, de son harem et de la sultane *Validé*. Pétersbourg et Moscou ne sont point oubliés. « Allons, messieurs de l'étranger, dit la maîtresse de maison aux ambassadeurs, quelques bonnes malices;

ne nous épargnez point, l'Hermitage n'est pas Russe, il appartient à tous les pays. »

Trois lettres sont placées entre ces flambeaux; on a reconnu l'écriture de Voltaire : que dit-il? C'est une épître poétique ; chacun prête une vive attention. Les vers sont beaux, les pensées ingénieuses ; mais en voici une qui ne passera pas :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière;

L'impératrice donne le signal d'un rire moqueur. « Voilà, dit-elle, du gros encens de paroisse, il ne m'entêtera pas ; qu'en pensez-vous, prince de Ligne? Princesse d'Aschkoff, remerciez Monsieur *de Ferney;* dites-lui pourtant qu'en notre qualité de souveraine nous aimons assez la louange, mais sans hyperbole. La pensée est fausse; le Nord fit un appel aux lumières de l'Europe, il les accueillit avec reconnaissance; mais le pauvre reçoit et ne donne point : peut-être serons-nous généreux à notre tour. Rien de si mobile que le foyer des connaissances humaines : ces voyageuses illustres, mais volages, se plaisent à laisser dans l'obscurité le pays qu'elles inondèrent de lumières. Les Gaules jadis bar-

bares, rendent maintenant à la Grèce ses mépris et sa pitié; tel est le sort des nations. On dirait qu'il entre dans les vues de Dieu que tous les points du globe soient tour à tour empreints d'un éclat passager, comme pour donner à chaque peuple le sentiment de sa force, comme pour le doter de grands souvenirs. Qui nous dit que le centre de l'univers, glorieux et brillant aujourd'hui, ne sera pas replongé dans les ténèbres par le torrent des âges? Alors peut-être il viendra mendier la science et les beaux-arts aux deux extrémités de la terre. Alors, ajouta Catherine en riant, le vers de Voltaire se bonifiera, et nous aurons beau jeu; mais, en attendant, soyons modestes si nous pouvons.

» Ouvrons cette lettre; ah! elle est de Diderot: sa prose est peu louangeuse, voyons.... Grand Dieu! quel verbiage! quel pathos! assez, assez, Louis XIV disait: « J'ai failli attendre. » Moi, je dirai: « J'ai failli m'ennuyer, et l'ennui est sévèrement prohibé par nos règlemens. »

Alors chacun se rappela le tems où le philosophe de Langres était membre du comité; on se souvint surtout avec plaisir du jour où l'on en fut délivré. Diderot faisait tache dans ce lieu;

sa conversation était aussi lourde que prétentieuse; il improvisait, mais il ne causait point. Gâté par les salons de Paris, où il érigeait sa chaise en fauteuil académique, il n'eut pas le tact de laisser en France ces longs discours, où le bon sens et la raison étaient étouffés sous le poids d'une philosophie délirante. Il fallait, pour être digne du coin du feu impérial, se montrer aimable et simple : le nouvel hermite ne fut ni l'un ni l'autre. Confondant l'aisance et le naturel avec la familiarité, il avait pris la singulière habitude, en terminant chaque période, d'appuyer fortement son pouce sur le genou de l'impératrice, qui tolérait avec bonté ce singulier mouvement oratoire, comme Alexandre-le-Grand supporta quelques impertinences de Diogène.

« Voici, dit Catherine, une dépêche qui n'est pas pour moi; Messieurs, écoutez l'adresse, elle est d'un style peu ordinaire : *A madame l'impératrice Catherine, en son Louvre, à Saint-Pétersbourg;* et plus bas : *pour remettre à Mme Toupet.* » Rire universel! « Messieurs, c'est assez s'amuser de la personne qui m'honore de sa confiance; sans doute ses précédentes lettres

n'arrivèrent point à leur adresse; demain, celle-ci sera remise à *Mme Toupet*. Mais il faut obtenir de M. le directeur des postes plus d'exactitude dans le service; j'ai fort heureusement auprès de lui quelqu'un qui pourra me servir.

» — Madame, dit la princesse d'Aschkoff, vous m'avez recommandé de vous rappeler l'ode *à Félicie*. — Oui, j'ai lu cette pièce de vers, et je veux protéger notre jeune muse. *Derjavin* m'appelle *Félicie*! hélas, c'est un nom que je ne mérite pas toujours: le bonheur et moi ne saurions être constamment d'accord; mais ces deux choses se concilient très-bien autour de ce foyer; ma réponse à l'auteur sera laconique; écrivons: « *Félicie, à Derjavin.* » Bon! donnons à cette lettre très-simple de style une brillante enveloppe. » Catherine dépose alors sur la table une boîte enrichie de diamans, l'ouvre, et y jette son billet. « La remettrai-je au ministre? dit la princesse? — Non, ma chère amie, je me charge de l'envoyer moi-même; une grâce perd sa fleur en passant par la filière des chancelleries. Je ne veux point de ces intermédiaires entre moi et les enfans d'Apollon; nos muses sont jeunes et un peu sauvages; elles redoutent

la poussière des bureaux, et l'air mal sain des antichambres. Il faut que cette faveur arrive par le chemin des beaux arts, et que l'encouragement suive une ligne directe; il en devient plus flatteur *.

Le prince de Ligne, profitant de ce moment, dit à l'impératrice : « Madame, puisqu'il est question de faveurs, oserais-je vous parler de ce brave officier, qui, depuis un an, désire entrer au service de la Russie? il mérite toutes vos bontés; je vous en conjure, recommandez sa demande à l'impératrice, vous en faites tout ce que vous voulez. — Il est vrai, prince, que je suis assez en crédit cette semaine, comptez donc sur mon désir de vous obliger; cependant, je vous conseille de courtiser un peu le ministre de la guerre, cela ne gâtera rien à l'affaire.

» A présent, mesdames, nous allons traiter une grande question : souvent MM. les gouverneurs de province me demandent un nom pour une ville nouvelle; aujourd'hui encore, il vient de m'en être désigné une dont la première *plan-*

* Il ne faut pas s'étonner que, à l'Hermitage, l'impératrice se montrât un peu anti-ministérielle.

che * est posée ; c'est sur les bords de la mer Noire ; je suis à bout de mon latin ; aidez-moi : comment la nommerons-nous ? » Chacun propose un nom : « C'est à merveille, dit Catherine, nous voilà dans l'embarras du choix ; mais il me vient une idée : la nouvelle ville est construite sur un terrain célèbre par l'exil d'Ovide ; c'est le pays où ce malheureux poète s'ennuya beaucoup, et où l'on s'est ennuyé après lui. Consolons son ombre souffrante par un hommage digne de cet ingénieux auteur, donnons de l'éclat à ce séjour en lui faisant porter le nom de celui qui gémit autrefois sur ses bords ; appelons cette ville *Ovidopol* : qu'en dites-vous ? mettrai-je aux voix la proposition ? — Non, non ! s'écrièrent tous les hermites ! Ovidopol passe à l'unanimité. »

Mais la lune éclaire la flèche d'or de la forteresse et les magnificences de la Néva ; Catherine se lève ; suivie de son joyeux cortége, elle se dirige vers le grand balcon. On aperçoit un navire ; il s'avance majestueusement sur le

* Allusion aux constructions de maisons en bois, très-usitées en Russie.

fleuve; il touche au bout de sa glorieuse destination; l'ancre est jetée devant l'Hermitage. Le capitaine salue de son pavillon l'impératrice, qui lui donne rendez-vous à minuit. « Messieurs, dit-elle, ce bâtiment qui nous salue ne renferme ni les richesses de l'Inde, ni les brillantes frivolités dont Paris inonde l'Europe; pas une bouffante, pas un chapeau de gaze ne déshonore cette sublime cargaison. Grâce à la toute-puissante magie *des roubles*, j'ai commandé à plusieurs chefs-d'œuvre des écoles italienne et flamande de venir dans ce lieu; les voilà qui se rendent à mon appel. Nos galeries offrent encore des vides, ils seront remplis par des tableaux de premier ordre; je me fais une fête de vous montrer tout cela: mais il est tard, bonne nuit, mesdames; Messieurs, je suis charmée de ce que nous avons fait pour ce pauvre Ovide, certainement il nous en saura gré; bonsoir, bonsoir! »

À ces mots, Catherine disparut, et je retombai dans le champ des réalités. Mais son image, son aimable causerie, ses paroles gracieuses se représentaient encore à mon esprit; c'est vainement que je voulus me livrer à l'exa-

men des tableaux. Toujours préoccupé de la supérieure des hermites, je plaçais sa tête charmante sur le corps d'un héros, d'une bergère, d'un sage. Enfin, ne pouvant réussir à maîtriser mes idées, je quittai brusquement ces immenses galeries. En descendant l'escalier, je me disais : « Voilà un riche musée, une magnifique collection de chefs-d'œuvre ; mais, hélas ! il n'y a plus d'Hermitage ! Le lendemain, je revins dans ce lieu, non pour rêver, mais pour regarder.

Je sais gré à *Gaspar Beccara* de nous donner l'idée d'une beauté espagnole ; je suis moins séduit par la régularité des traits que par la suave expression de son regard. Ce portrait n'est point un jeu de l'imagination ; la fantaisie n'y est pour rien : cette femme a existé ; elle a connu l'amour dans toutes ses douleurs et dans toutes ses délices. Plus on la regarde et plus on pardonne la préférence tranchante que lord Byron accorde aux Espagnoles sur toutes les femmes de la terre.

Plus loin, je suis attiré par les chefs-d'œuvre de *Ribalta*, *Velasquez*, *Morillo* ; je contemple, avec vénération l'enfance de notre Seigneur, par ce dernier, et le même sujet par Callot,

Voilà un portrait auquel je rends hommage, malgré mon dévouement au genre classique: c'est celui de *Lopez Vega Carpi;* il est peint par *Tristan.*

Treize armoires vitrées et placées dans une même pièce font diversion à la peinture; elles sont remplies de bijoux et de choses rares appartenant à toutes les époques: bouquets de diamans, souvenirs, bracelets, vases, miroirs, coffres de métal, pièces d'argenterie en filagramme du travail le plus délicat, tous ces objets, remarquables de richesse ou de singularité, sont sans doute placés là pour attester ce que peuvent l'industrie et la patience humaine. Près de ces armoires, on distingue une foule de *Petitot* réunis dans un seul cadre.

Deux salles sont consacrées à *Rubens* et à *Vandik.* Quel est ce tableau qui attire tous les regards? c'est celui de notre Seigneur chez les pharisiens.

Certainement ce lion et sa femelle posèrent avec une sorte de complaisance quand Rubens peignit les jeux de ce terrible ménage. La lionne est sur un bloc; sa tête est un peu renversée; elle regarde avec coquetterie le roi des forêts

placé à ses pieds : tous deux sont d'une effrayante vérité.

Comme cette tête de Silène respire la satisfaction, la quiétude et le repos du plaisir! qu'il y a de mollesse et d'abandon dans ces formes grotesques et dans cette pose! Toutefois, le peintre a conservé je ne sais quoi de divin au caractère de la figure; Silène semble vous dire : « Je chante, je bois, j'aime, et, grâce à mon brevet de dieu, cela durera toujours. »

Le pinceau de *Ténières* décore à lui seul tout un salon. L'artiste voulut se reposer des fêtes naïves de son pays pour peindre les magnificences de l'Océan : ce caprice lui a réussi.

Mais je respire la fraîcheur des forêts, j'entends le murmure des cascades; je dois cette illusion aux paysages de *Rysdale* dont je suis entouré.

Voilà une famille de Darius par Mignard; je ne pense qu'à celle de Lebrun.

J'arrive au château de *la Malmaison;* des bords de la Seine sa galerie fut entraînée vers ceux de la Néva. Je retrouve un chien que j'aimais beaucoup : c'est celui de Paul Potter; il

est près de la porte : c'est le triomphe de l'art; si l'on frappe, ce chien va japper.

Tout près sont les quatre Parties du Jour de *Claude Lorrain*, et deux paysages de *Vander Hyden*.

Ce tableau me charme par le contraste de l'adolescence et de la vieillesse. Le petit garçon regarde, avec une timidité reconnaissante, sa grand'mère, qui lui donne un poisson. Les deux caractères de tête sont étonnans de vérité.

Je fais une longue station devant les troupeaux de *Paul Potter;* on ne se trouve jamais seul près de ce chef-d'œuvre. L'artiste saisit si habilement la nature sur le fait, que l'on donna à ce paysage une dénomination un peu triviale; c'est la vache qui.....

Je salue en passant la Maîtresse du *Titien. Ténières*, sortant encore une fois de son genre, nous représente la Cérémonie des magistrats d'Anvers prêtant serment sur la place publique.

Qui ne demeure immobile devant la Descente de croix de *Rembrant?* Quelle composition! quel groupe! quelle admirable lumière jetée sur le sacrifice consommé par le Dieu sauveur! Le cœur chrétien s'émeut à l'aspect de cette scène

toute divine, et ce n'est que lentement qu'on s'en éloigne.

Là mes regards aperçoivent les loges de Raphaël; une galerie toute entière est consacrée à cette heureuse et fidèle imitation. Les fresques du plafond, la copie exacte des arabesques, les dimensions de la galerie, tout vous retrace le célèbre monument des arts dont s'honore la ville éternelle.

Maintenant je rentre en pays de connaissance; je suis entouré des chefs-d'œuvre de mes compatriotes. La Lapidation de saint Etienne, le Jugement dernier par *Jean Cousin*, les Marines de *Vernet*; plusieurs tableaux du *Poussin*, de *Le Sueur*, de *Bourdon*, de *Greuze*, reçoivent tour à tour mes hommages; je reconnais aussi, avec plaisir, plusieurs ouvrages d'artistes contemporains, de *Marne*, *Boquet*, *Swebak*, *Tannay* et Mme *Chodet*; ces tableaux sont dans une galerie construite par *Quaringhi*, célèbre artiste italien.

Dans un salon voisin; au moment où je regardais en riant des Chiens savans qui s'amusent à pendre un de leurs camarades, je ne sais pour quel délit, un homme d'une tournure et d'un costume bizarres, s'arrêta devant l'Hébé de

Canova et devant son groupe de l'Amour et Psyché : « Messieurs, nous dit-il fort gaîment, et avec l'accent ultramontain, j'ai eu l'honneur de voir ces dames à Rome, je les ai revues à la Malmaison, et je les retrouve en Russie, où je les crois décidées à fixer leur séjour; je leur souhaite beaucoup de succès. Quant à moi, qui ne suis pas un *Capo d'Opera*, je vais me presser de regagner mon pays, moins puissant, mais infiniment plus agréable que celui-ci; pardon, Messieurs. » En disant ces mots, mon homme disparut.

Dans une longue salle parallèle à un jardin toujours étonné de se trouver au second étage, je rencontre le tableau de *M. Granet* représentant l'Intérieur de son église des capucins à Rome; il est seul dans cette vaste enceinte; cet isolement est-il calculé? c'est un sûr moyen d'absorber l'attention, et ce tableau la mérite. Quel incroyable effet de lumière et de perspective! que de variété d'expression et de ressemblance dans les figures de ces moines rangés en deux files et chantant les louanges de Dieu! Non, je ne crois pas que la science du pinceau puisse vous placer plus entièrement sous l'em-

pire de l'illusion. Que d'ames pieuses seraient tentées de choisir un directeur parmi ces bons révérends ! On entend leurs psalmodies ; le père officiant devant le lutrin, l'enfant de chœur portant le flambeau qui éclaire le temple, l'admirable pose des deux acolytes, tout est vivant sur cette toile. Ce n'est plus un tableau ; c'est une église, c'est un couvent isolé où le pauvre irait demander l'aumône et le voyageur l'hospitalité.

— N° XIX. —

BAVARDAGE GÉNÉRAL.

L'importunité du parler ôte toute la grâce du bien faire.

PLUTARQUE, trad. d'Amyot.

Voici des rabâcheurs l'insupportable engeance.

DELILLE, *Conversation.*

Mes lettres de Paris m'arrivent à l'instant; l'une d'elles porte la suscription suivante : *Un hermite en France, à l'Hermite en Russie.* Je l'ouvre de préférence ; et je lis :

« Mon cher ami, je rentre chez moi avec humeur parce que je viens d'être la victime d'un sot. Ce soir, chez madame de Volnac, il m'a fallu subir l'insupportable verbiage de Morval, qui se croit un politique subtil; ce qu'il y a de désespérant, c'est que beaucoup de gens le croient avec lui. Un beau jour Morval se mit

en tête d'obtenir une petite célébrité de coterie, et Morval l'obtint. Jadis, n'était pas homme d'esprit qui voulait, et passer pour homme aimable devenait encore plus difficile ; la société, exigeante en raison de ses droits, n'accordait ce brevet qu'après de mûres délibérations ; le candidat était tenu de faire ses preuves ; on refusait sans pitié les prétentions illusoires. Je me rappelle qu'en 1788, me trouvant dans une ville de garnison où était l'un de nos plus beaux régimens, je demandais à trois femmes très-spirituelles s'il y avait beaucoup d'hommes aimables parmi les officiers. « Quatre, répondirent-elles sans hésiter, et à peu près autant d'aspirans dans les jeunes sous-lieutenans.

» Vous voyez que ces dames s'exprimaient comme s'il se fût agi d'un rang ou d'une distinction. J'étais extrêmement jeune alors ; je me récriai sur la rigueur de cette cour souveraine ; à seize ans, tout le monde nous semble aimable, par une raison assez simple, c'est qu'on l'est fort peu soi-même. Mais bientôt ce privilége moral fût entraîné dans le grand naufrage, et le monde ne l'a plus rétabli. En revanche, les bavards pullulent. Sauf très-peu d'exceptions, les

Français ont maintenant une grande facilité de bien dire ; c'est tout simple ; il y eut débordement de paroles ; on finit par faire assez bien ce qu'on fait toujours. Voilà quarante ans qu'on parle plus en France que l'on n'avait parlé depuis l'origine de la monarchie. Nous sommes devenus un peuple d'orateurs, de discoureurs, d'analyseurs, d'ergoteurs ; on a péroré dans les assemblées nationales, électorales, départementales, municipales, préfecturales ; dans les clubs, dans les loges maçoniques, dans les quarante mille comités de surveillance ; dans les sociétés de bienfaisance, les compagnies d'assurance, enfin dans les camps et dans presque toutes les capitales de l'Europe ; ainsi, nous avons parlé sur tout et partout. Aux premières années de nos malheurs, cette causerie permanente eut quelquefois de fâcheux résultats ; on ne plaisantait point alors avec les contradicteurs : l'échafaud ou la déportation interrompirent brusquement d'intrépides athlètes. Mais *Bonaparte vint*, et la conversation cessa d'être générale ; le héros s'écria d'une voix rauque : « Silence, Messieurs ; » et la France se tut. Il devint de mauvais ton de parler au sénat, au corps-légis-

latif, aux conseils électoraux, dans les salons et dans les places publiques; les poissardes mêmes étaient plus silencieuses, quoique privées de leur café au lait, par le système continental (qu'elles appelaient *faminental* en 1812, époque où l'on fut menacé d'une disette); le conseil d'état restait seul doué de la parole, parce qu'il causait au château, sous l'oreille du maître.

» Chose remarquable, telle est la souplesse nationale, que nul n'osa se plaindre du silence imposé par une volonté forte, pas même ceux qui se plaignent aigrement aujourd'hui qu'on ne parle pas assez. Bonaparte tomba, et grâce à l'élégante facilité de nos transitions, tout le monde s'est remis à jaser, hélas! comme jamais on ne bavarda plus impunément; vit-on jamais loquacité pareille! Nous causons tous à la fois, ce qui est le vrai moyen de ne plus s'entendre; les idées deviennent aussi confuses que les mots; cet immense et unanime commérage est l'écueil où viennent échouer la raison, la loyauté, la sagesse et la modération, enfin, toutes les vertus qui n'ont pas la voix assez forte pour se faire entendre dans les grandes réunions d'hommes.

» Si je me renferme dans l'enceinte des sa-

lons, vous conviendrez que cette déplorable intempérance de langue nuit à l'agrément, et ruine à jamais l'esprit de conversation. Faites un jour l'épreuve d'écouter aux portes, vous croirez que dans chaque maison on joue aux propos interrompus; le silence et l'attention étant tenus comme un aveu de médiocrité, personne ne veut le faire, et tel homme se décide à être un sot, dans la seule crainte de passer pour un homme médiocre.

» S'il survenait un autre Rivarol, je le défierais d'improviser pendant une heure; un homme lourd et ennuyeux se chargerait bientôt d'interrompre sa phrase par quelques lieux communs; chacun veut être acteur; l'envie ridicule qu'excitent toutes les supériorités sociales s'étend à l'esprit et aux grâces du langage; le plus fade discoureur veut sa part; c'est un bonheur s'il n'en prend qu'une.

» Voyez les assemblées délibérantes depuis 1789, très-peu de membres se sont résignés au silence; chacun a voulu retourner dans son chef-lieu, au moins avec la célébrité de *l'amendement*, ou l'imperceptible gloire d'un rapport sur les pétitions.

» Avez-vous remarqué qu'on ne dit plus *bavard comme une femme?* Ce dicton impertinent a vieilli; les hommes qui conservent un fond de justice l'ont supprimé; depuis trente-six ans, nous parlons dix fois plus que les femmes.

» Observez ce coin du feu où sont réunies quatre personnes; le cercle est bien étroit; le tour de chacun doit revenir à chaque minute, et cependant l'entretien va cesser d'être général; je vois déjà M. *** trépigner sur sa chaise; enfin il s'empare des oreilles voisines; l'autre causeur poursuit son dire; le colloque se divise en duos pour finir par un quatuor. Non, mon cher ami, un moderne saint Bruno n'obtiendrait plus le silence de ses néophytes, il serait obligé à beaucoup de concessions.

» Cette soif de fournir son contingent, sans que personne le réclame, date des beaux jours de notre philosophie; je ne sais quel est l'académicien qui, dans une réunion *des quarante*, dit: « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois... » Enfin, *Mirabeau* disait, avec ironie, que le silence de *l'abbé Syeyes* était une calamité publique; disons maintenant que le silence de beaucoup de gens serait un grand bonheur particulier. »

— N° XX. —

LES RAMONEURS FINLANDAIS.

Et le peuple, mécontent des patriciens, se retira sur le Mont sacré.

Histoire romaine.

On doit tout quelquefois au dernier des humains.

VOLTAIRE, *Tancrède*, act. II, sc. 1.

« Qui va là? dis-je une nuit que je fus réveillé par des pas qui annonçaient une marche craintive et pleine de précaution; qui va là? » répétai-je encore. Personne ne répondit, et le bruit continua : il paraissait même s'approcher, de plus en plus, de ma chambre. Alors, malgré le froid et l'obscurité qui m'environne, je me lève; j'ouvre ma porte avec brusquerie. A la faible lueur d'une lanterne posée à terre, j'aperçois une de ces noires figures que l'on prendrait pour celles de quelques agens infernaux. Plus de doute, c'est un voleur qui ne

veut pas être reconnu. Me précipiter sur lui, le saisir au collet, le terrasser, fut l'affaire d'un instant. Le pauvre diable sur qui je remportais une victoire si facile et si peu noble m'adressait, dans son langage barbare, des mots mal articulés, et moi je lui disais, en très-bon français, qu'il était un coquin, un voleur. Nous pouvions parler ainsi deux heures sans nous comprendre. Bientôt une porte s'ouvre dans le corridor voisin; je cours là où je vois briller la lumière. Le désordre où je suis jette l'épouvante, et mon hôtesse, sa tante, sa cousine et ses deux filles, prennent la fuite. Je les poursuis, je leur parle; ma voix seule, qu'elles reconnaissent, arrête leur marche rapide, et un grand éclat de rire succède à leur frayeur. On me conduisit devant un miroir; je fus effrayé moi-même de mon visage, on eût dit celui d'un Africain.

Cependant j'annonce qu'un homme est enfermé; le cortége féminin me suit en tremblant. Lorsque nous fûmes parvenus à l'antichambre, j'apprends que mon voleur est un honnête ramoneur, qui se plaint d'avoir été assommé par un des locataires. L'hôtesse, Anglaise des plus ai-

gres, me reproche, en termes peu mesurés, ce qu'elle appelle mon emportement: « Madame, lui dis-je, je paie cher la connaissance des usages de ce pays; chez nous, les ramoneurs font leur service en plein jour. Que n'aviez-vous la charité de me prévenir? Il y a de la mauvaise grâce et de l'ingratitude à vous plaindre, lorsque je me dévouais pour la sûreté de votre maison. Au surplus, Madame, l'offense ne vous a pas atteinte, mais bien ce brave jeune homme, que je dois indemniser; ce qui fut fait aussitôt. Alors tout se pacifia, tout s'éclaircit, hors la figure barbouillée des deux combattans. Le pauvre Finlandais, touché de ma généreuse réparation, me pria même de l'excuser d'avoir été battu et renversé. Quelques instans après, tout le monde était retiré.

Au déjeuner, l'on rit beaucoup de mon aventure; j'en ris moi-même, et me livrai de bonne grâce aux petites épigrammes dont elle fut l'occasion. Mais je recueillis des documens curieux sur les ramoneurs, qui, en Russie plus qu'ailleurs, forment une véritable corporation.

En France, l'utilité des ramoneurs se borne à une visite annuelle; nous n'entendons qu'une

fois par an le chant mélancolique du petit Savoyard ; ici, le ramoneur est l'homme de tous les huit jours. Si cet *industriel* manquait une seule fois à son indispensable devoir, il y aurait péril à la demeure. Ses travaux sont nocturnes, et cela doit être ; car si, pendant le jour, on ouvrait les conduits des poêles, on enlèverait aux appartemens la chaleur qui leur est nécessaire : ainsi, tous les foyers sont construits de manière à se fermer hermétiquement. Les poêles se ferment le matin, dès qu'ils sont chauffés, et les cheminées le soir, lorsqu'on éteint le feu. Ce n'est que dans nos contrées méridionales, où nous gelons passablement l'hiver, qu'on est assez peu frileux pour joindre à l'air froid des chambres les zéphirs glacés qui descendent de nos grandes cheminées. On conçoit que dans un pays où la suppression des poêles, seulement pendant quarante-huit heures, serait un arrêt de mort pour une bonne partie de la population, les ramoneurs sont des personnages très-importans. Ici, le feu, c'est la vie ; et je m'étonne que le christianisme, en pénétrant dans ces contrées, n'ait pas surpris les Russes adorant cet élément plutôt qu'un tas de petites divinités fort insignifiantes.

Les ramoneurs se hissent sur le toit, et font descendre dans les tuyaux de cheminée une grosse pierre à laquelle est attaché un balai; ce bruit produit l'effet du roulement du tonnerre, et pendant sept à huit mois, chaque semaine, il faut s'attendre à être réveillé en sursaut par ces Jupiter terrestres, lorsqu'ils lancent leurs foudres innocentes tout près de votre oreiller. Bientôt on s'accoutume à ces bruyantes visites, comme, à Paris, le provincial s'habitue au fracas des voitures qui ébranlent sa chambre et sa couche.

Ces ouvriers nocturnes, qui entrent souvent dans la pièce où vous dormez pour nettoyer la partie basse des conduits, ont toute la probité désirable dans des fonctions aussi délicates; il est inouï qu'aucun ait abusé de la confiance obligée qu'on leur accorde, pour dérober même un objet de la moindre valeur. Les chefs de cette nombreuse compagnie sont extrêmement sévères; s'ils démêlaient un homme équivoque dans leur noir bataillon, il serait chassé des rangs sans miséricorde; ce qui est une preuve évidente du danger des corporations et des nombreux inconvéniens de l'esprit de corps, n'est-ce pas?.....

En Russie, les ramoneurs sont Finlandais, comme les nôtres sont Savoyards. Sous l'empereur Paul, la Finlande était Suédoise. Un grand maître de police voulut, je crois, porter atteinte aux priviléges des ramoneurs, et les maltraiter; je ne saurais préciser la cause de cette mésintelligence; mais, enfin, ils se crurent outragés, persécutés, et crièrent à l'oppression. La corporation se nettoya et quitta l'habit de travail pour présenter ses réclamations; qui furent rejetées. Les choses s'envenimèrent; bref, le fier régiment déserta en masse, et se retira dans son pays, comme autrefois le peuple romain sur le Mont-Sacré. Voilà Pétersboug sans ramoneurs; la position était critique; la police improvisa des nettoyeurs de cheminées, lesquels improvisèrent des incendies; dans l'espace de quinze jours ces sinistres événemens se multiplièrent de manière à menacer toute la ville. Alors on sentit l'urgence du retour des Finlandais. Piqués au vif, ceux-ci firent d'abord sourde oreille; le péril s'augmentant, on ouvrit des négociations; on fit plus, on nomma des espèces de ministres plénipotentiaires; quand il s'agissait de sauver la jeune ville de Pierre-le-Grand, tout

orgueil devait s'humaniser. Ce fut un spectacle assez extraordinaire, que de voir le formidable empire russe obligé de traiter, par ambassade, avec des ramoneurs. Un commis de la chancellerie des affaires étrangères m'avait offert de me nommer le lieu où s'assemblèrent les ministres des deux puissances, et de me donner communication des articles du traité; mais il paraît que cet employé a craint de se compromettre, car je n'ai pu obtenir cette pièce curieuse. Quelqu'un m'a assuré qu'on proposa à l'empereur Paul de créer l'ordre de la *cheminée*, pour récompenser les diplomates qui avaient réussi dans leur négociation; mais ce prince trouva la proposition trop bizarre. Les Finlandais revinrent en triomphe: néanmoins ils reprirent modestement leurs fonctions en conservant tous les priviléges du corps. Depuis ce moment aucun orage n'a troublé l'exercice de leur charge; ce sont les hommes qu'on rencontre le plus souvent dans les rues; l'hiver, ils sont d'un effet pittoresque sur la neige; leur grand nombre sert à varier et à reproduire sans cesse les accidens du tableau.

Les Russes, en général, apprécient les ser-

vices de ces braves gens, comme ceux des étrangers qui viennent s'établir sous leur climat. Mais quelques esprits à préjugés blâment le système *exceptionnel* adopté en faveur des Finlandais ; ils en prennent occasion de se fâcher contre leur pays. « N'est-il pas indigne, me disait un Russe que je fus tenté d'envoyer à Anticyre, n'est-il pas indigne que la nation ne sache pas ramoner ses cheminées? — Mais, Monsieur, il me semble que les Finlandais sont à peu près Russes, puisqu'ils font partie de l'empire. — Monsieur! c'est une affaire de conquête; il n'en est pas moins vrai que les Russes, proprement dits, ne sont point ramoneurs! — Eh bien! Monsieur, je ne trouve pas du tout que cela soit une *indignité;* à ce compte les Français seraient aussi très-indignes, puisqu'ils livrent le ramonage aux enfans de la Savoie. — Eh bien! passons sur cela; mais comment justifierez-vous les Russes de ne point savoir faire le pain blanc? Vous conviendrez que cette ignorance est un indice d'anti-civilisation ; vous savez, aussi bien que moi, que les boulangers de cette ville et de Moscou sont Allemands. — C'est vrai, mais cela ne prouve encore rien contre les Russes ;

depuis une centaine d'années les Allemands soutiennent cette industrie de père en fils, les naturels du pays les laissent faire; mais s'il arrivait que dans une nuit tous ces boulangers disparussent, soyez persuadé que le surlendemain on mangerait du pain très-blanc. — Non, Monsieur, je n'en suis pas persuadé, et nous verrions se renouveler l'aventure des ramoneurs. » Il allait me la raconter lorsque je lui dis que je la connaissais. « Eh bien! Monsieur, je reprends mon dire : le gouvernement serait forcé d'envoyer des recruteurs de boulangers dans toute l'Allemagne, ah! ah! ah!... » Quand mon homme, étonné de l'accouchement d'une saillie, eût payé son esprit d'un long rire approbatif: « Monsieur, lui dis-je, j'ai l'honneur d'être à peu de chose près du même âge que vous; et, en faisant un appel à mes souvenirs, je puis vous certifier qu'à ma sortie du collége c'étaient les Suisses qui tenaient en France le sceptre de la pâtisserie; les indigènes n'osaient leur contester l'empire du rouleau; maintenant nous avons égalé, et peut-être surpassé nos modèles.

» Remontons plus avant : sous les dernières années de Louis XV, les Français n'étaient pas

encore peintres en bâtimens : les Italiens avaient le privilége exclusif de peindre nos volets, nos persiennes, de badigeonner et de colorer nos murs; peu à peu les nations finissent par naturaliser toutes les industries sur leur sol; mais ce n'est point l'affaire d'un jour. Ayez donc patience, Monsieur; les Russes sont géomètres, sculpteurs, mécaniciens, musiciens, comédiens, médecins, officiers de génie et d'artillerie, poètes, orateurs de la chaire chrétienne, historiens, architectes, permettez-moi de croire qu'ils deviendront boulangers quand ils le voudront *. ».

Ainsi, quelquefois avec les naturels, et souvent avec les étrangers, je romps des lances pour l'honneur du pays. Ces derniers trouvent tout mal sur une terre où l'homme impartial admire une foule de choses grandes et utiles. Je causais dernièrement avec un frondeur très-spirituel; il se plaignait de ce que le traînage ne fût point encore établi, quoique nous fussions au milieu de l'hiver. Comme il faisait l'énumé-

* Ceci mérite explication; il ne s'agit que de la fabrication du pain blanc. Le pain bis et le pain noir sont pétris, cuits et vendus par des boulangers russes.

ration de ce qui manque aux Russes, tout à coup, ouvrant son *vassistas*, et me montrant les toits, il me dit d'un ton plein d'amertume : « Enfin, Monsieur, ils n'ont pas même de la neige! — Ah! pour le coup, répartis-je en éclatant de rire, ce mot est le sublime de la mauvaise humeur ; d'ailleurs, le trait est charmant, et je vous promets d'en prendre note ; c'est la première fois, je pense, qu'on reproche à la Russie son indigence en fait de neige. Je vois que, si vous étiez à Cayenne, vous reprocheriez au climat de manquer de chaleur! »

— N° XXI. —

LE DÉGEL.

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé.
P. CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. 1.

Quanto parentes sanguinis vinclo tenes,
Natura!
SÉNÈQUE, *Hippolyte*, act. IV, sc. 1.

PRESQUE toujours le dégel s'opère lentement; on voit suinter et s'amollir l'épaisse glace qui couvre la Néva; dès que le péril s'annonce, la police interdit le passage sur la rivière; mais, malgré toute sa surveillance, chaque année il arrive nombre d'accidens : il en est de même en France, où quelquefois l'hiver moissonne aussi des imprudens. On n'a pas oublié ce pauvre chien qui n'abandonnait point la place où il vit son maître s'abîmer sous les eaux de la Seine (en 1799); il refusait le boire et le manger. Pendant

trois jours, tout le monde allait admirer l'héroïque douleur de ce bon animal ; le quatrième on ne le revit point : une débâcle soudaine l'engloutit comme son malheureux maître.

Rien n'est plus terrible ici qu'un dégel brusque et inattendu ; la durée des glaces est si longue qu'on fait, sur les rivières, des espèces d'établissemens, pour lesquels l'habitude inspire une grande confiance. Cependant la révolution peut s'opérer en quelques heures : elle est produite par un vent d'ouest soutenu et violent ; si malheureusement il souffle pendant la nuit, chacun en s'éveillant reprend les allures de la veille, sans se méfier d'une glace perfide, qui offre encore une solidité apparente ; c'est alors qu'ont lieu beaucoup d'événemens sinistres.

Quand le traînage est établi, le golfe, dérobé à la navigation, devient un grand chemin sans ornière, où les voitures et les marchandises se croisent pour faire le service de Pétersbourg à Cronstadt, dans un trajet d'environ trente werstes. Sur le point qui partage les distances, on trouve une auberge construite en planches où peuvent s'abriter une quarantaine de chevaux, et un bon nombre de voyageurs. Au

mois de mars dernier, le vent d'ouest souffla violemment pendant plusieurs heures; sans doute l'hôte et les voyageurs se disposaient au départ, lorsque la barraque s'ébranla et disparut sous les glaçons. Hommes, chevaux, bâtiment, tout périt; la catastrophe fut plus prompte que l'éclair. Cette soudaineté du dégel amena d'autres scènes affligeantes.

Une paysanne d'un village situé sur la côte finlandaise lavait du linge près d'une ouverture pratiquée dans la glace, à cinq ou six pieds du rivage; tout à coup le glaçon qui la porte s'éloigne de la terre; l'immense surface du golfe s'est divisée en des milliers de fractions; tous ces débris épars se meuvent, se pressent, s'entrechoquent au sein des eaux délivrées. L'infortunée villageoise est emportée par le courant sur son frêle appui. Déjà la fumée du poêle, autour duquel jouent ses enfans, disparaît à ses regards; elle ne distingue plus le clocher du village. Placée entre le ciel et la mer, qui s'irrite et frémit sous les masses qui l'encombrent, elle recommande son ame à Dieu, et fait le sacrifice de sa vie. Mais une lutte s'engage entre un énorme glaçon et celui qui la sépare de la

mort; l'imminence du péril ranime son courage. Adroite et douée d'un grand sang froid, elle s'élance du débris fracassé sur le vainqueur, qui la reçoit à son bord, où elle va courir de nouveaux dangers. Cependant, assurée d'une prolongation d'existence sur cette île mouvante, elle désirerait voir encore une dernière fois, la terre dont chaque flot l'éloigne davantage. A genoux, pour que la mort la surprenne dans une attitude religieuse, elle élève son ame à Dieu, ou pense à sa petite famille.

« Mais déjà, se dit elle, mes enfans se sont aperçus de ma longue absence; l'inquiétude les a portés sur des bords du golfe, ils crient: où est-elle? qu'est devenue notre mère? » Hélas! l'infortunée croit entendre leurs gémissemens; elle pleure, et sa vive sollicitude lui fait même regretter le linge qui devait les couvrir, et qu'elle vit se perdre sous la glace. Ses angoisses redoublent aux approches de la nuit; la mort lui sera plus affreuse au sein des ténèbres; elle voudrait expirer avec les derniers rayons du jour. Qui, bientôt cessera l'heure où cette cloche, qu'elle n'entendra plus, sonnera la prière; son mari doit rentrer maintenant: que dira-t-il à l'aspect

de ses petits enfans, pressant ses genoux, et les criant : « *Papinka !* elle n'est point revenue, va chercher notre mère. »

Au milieu de ces pensées déchirantes, le froid et la faim viennent augmenter sa détresse ; elle tombe dans une lente agonie, et ferme les yeux. Mais un coup de fusil se fait entendre, le bruit est proche ; la paysanne, étonnée, se lève, elle est auprès du rivage ! Aussitôt elle crie, elle étend les bras, elle agite dans l'air sa fourrure blanche. O Providence ! on l'a entendue, on l'aperçoit, on vole à son secours ; une chaloupe, montée par six hommes, se fraie hardiment un passage, et pénètre jusqu'au glaçon qui l'a sauvée miraculeusement. On lui jette une planche à laquelle est attachée une grosse corde ; elle la saisit, et, à l'aide de ce frêle sentier, arrive au milieu de ses libérateurs. On regagne, non sans grands risques, la côte esthonienne, car le glaçon avait fait un trajet de quarante verstes en passant d'une rive à l'autre. Un gentilhomme, dont l'habitation était tout près de la mer, avait vu de sa terrasse les signaux de la pauvre femme. Elle est amenée près de lui, et en arrivant elle tombe évanouie à ses pieds ; on

lui prodigue des soins ; elle rouvre les yeux et demande ses enfans. Elle se croyait en Finlande ; n'étant jamais sortie de son village, elle ne soupçonnait pas que le monde fût aussi grand.

Le golfe charia encore pendant huit jours ; mais lorsque les brises printannières eurent entièrement balayé les glaces, le seigneur esthonien, jugeant qu'une bonne action ne va jamais sans l'autre, ordonna aux rameurs de conduire la paysanne au sein de sa famille. Elle partit, comblée de présens, pénétrée de reconnaissance et ivre de joie : le voyage fut aussi rapide qu'heureux.

Des rives de la Finlande on apercevait un navire qui se dirigeait sur Pétersbourg. La présence du premier vaisseau après le dégel cause toujours un grand ravissement aux Russes. Ils le saluent comme le précurseur des beaux jours ; tous les paysans riverains se plaisent à signaler cette première voile. Ceux du village de la bonne Marpha étaient aussi groupés sur la rive. Son mari et ses enfans, occupés d'une seule pensée, ne partageaient point la joie publique ; ils semblaient redemander aux profondes eaux la victime enlevée à leur tendresse. Mais les gondo-

liers redoublent d'ardeur, la chaloupe va toucher terre. Un cri perçant s'échappe du sein de la foule, c'est celui de l'aîné des enfans; il a reconnu sa mère, il veut s'élancer, son frère et sa petite sœur le suivent; mais déjà Marpha est dans les bras de son mari, déjà elle presse sur son cœur ses chers enfans en les inondant de larmes. Tout le monde les entoure, tout le monde questionne à la fois la tendre mère que le bonheur rend muette; pour toute réponse, elle montre le ciel et les généreux instrumens dont sa miséricorde se servit. Aussitôt on se presse autour d'eux, on les interroge, ils parlent; on les bénit, on les caresse; chacun se dispute l'honneur de les conduire sous le toît hospitalier. Mais un tableau religieux succède à cette scène touchante; par un mouvement unanime et spontané, tous, sans rien se dire, prennent le chemin de l'église, tous veulent remercier Dieu du prodige qu'il daigna opérer. Arrivés devant les autels, le silence succède à leurs transports, et le pope entonne le chant des actions de grâces. Au sortir du temple, on reconduit en triomphe la bonne Marpha jusqu'au seuil

de cette heureuse cabane où elle avait cru ne jamais rentrer.

Lorsque les bateliers reprirent le chemin de l'Esthonie, ils trouvèrent leur chaloupe garnie de gâteaux, de fruits secs, etc. : chaque paysan avait voulu faire son cadeau : les voyageurs se trouvaient approvisionnés comme pour une longue traversée.

N°. XXII.

BÉNÉDICTION DES EAUX.

. . . . . *Pietas pro dite grata est Munere.*

OVIDE, *Fastes*, liv. II.

La piété tient lieu des plus riches offrandes.

PROBABLEMENT on ne verra plus la fameuse cérémonie des épousailles du doge de Venise avec la mer; le veuvage de *l'Adriatique* peut se prolonger jusqu'à la fin des siècles. Pour le bonheur des peuples, la Providence restaure les monarchies; mais elle opère rarement ce prodige en faveur des gouvernemens oligarchiques; une fois tombés, ils ne se relèvent plus. La cérémonie vénitienne avait lieu dans le plus beau mois de l'année; l'église russe bénit les grandes eaux dans la saison la plus sévère. Ce choix me paraît d'autant plus inexplicable, qu'à cette

époque la rivière est invisible, et qu'il faut casser la glace jusqu'à une profondeur de trois à quatre pieds pour retrouver l'eau; mais cet usage remonte au dixième siècle; il faut respecter les coutumes antiques et religieuses: cette bénédiction est une des cérémonies les plus remarquables de la chrétienté.

Quinze jours avant le 6 janvier russe, on construit sur la Néva, en face de l'Hermitage, un grand pavillon de forme circulaire, en treillage lozange et bois peint; ce pavillon a huit ouvertures. Quatre grands tableaux décorent les quatre faces du dôme couronné d'une croix; le tableau qui regarde le palais représente le Baptême de Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain. Une jetée sur pilotis, d'environ vingt-cinq pieds de long, conduit à ce pieux édifice, au milieu duquel on fait une large ouverture dans la glace.

Le jour des Rois, une grande partie du clergé de la capitale se rend à la chapelle du palais; l'empereur, l'impératrice et toute la cour assistent à l'office célébré par l'archevêque métropolitain: ce service dure depuis dix heures et demie jusqu'à midi; une foule prodigieuse

garnit les quais et le fleuve, mais à une certaine distance du pavillon.

A midi, le cortége défile par un des portiques du palais; les bannières et les saintes images, les chantres de la chapelle précèdent le clergé; viennent ensuite les pages, les drapeaux de tous les régimens de la garde portés par des sous-officiers. L'empereur termine la marche: il s'avance, suivi des grands ducs, et escorté des maîtres de la cour, des aides-de-camp généraux, des grands officiers de la couronne, des chambellans, maîtres de cérémonie, etc.

Dès que sa majesté s'est placée à l'entrée d'une des portes du pavillon, le métropolitain entonne les prières auxquelles répondent les voix harmonieuses du chœur. A la suite du *Te Deum*, le pontife bénit les eaux qui sont à ses pieds, avec une croix d'argent qu'il plonge dans le fleuve, en appelant les bienfaits du ciel sur la navigation; on remplit de cette eau un grand vase que le pontife présente à sa majesté. Ensuite, il procède à la bénédiction des drapeaux. Une fusée lancée donne le signal aux canons de la forteresse située sur la rive droite, et au même instant tous les remparts sont en feu. Les

prières durent vingt-cinq minutes : c'est bien long quand il fait vingt-cinq degrés de froid. Cette cérémonie est encore plus majestueuse, lorsque *l'armée*, qu'on appelle modestement la garde, y assiste. Cinquante mille hommes rangés en bataille, sur une immense esplanade de glace, inclinant leurs fronts et leurs armes au moment de la bénédiction, chacun des régimens défilant devant le pavillon pour recevoir les drapeaux sanctifiés, cent mille spectateurs de cette scène, les superbes édifices bordant les deux rives, le bruit du canon, une multitude de bannières et d'étendards, deux à trois cents prêtres richement vêtus, la céleste musique des chantres de la cour, la foule d'officiers supérieurs et de dignitaires occupant la jetée, tout cet ensemble n'offre-t-il pas un incomparable tableau dont on ne peut jouir qu'ici ?

Moins humain pour lui-même que pour ses soldats, Alexandre n'avait point appelé la garde à cette cérémonie. Obligé de rester sans fourrures, la tête découverte et les mains nues, condamné par son rang à la sévérité du décorum, il n'avait point, comme ses officiers, la ressource de quelques mouvemens du corps et de

l'agitation des pieds qui les aidaient à conjurer le froid. J'avoue que je ne pouvais me défendre d'une sorte de terreur à l'aspect de ce souverain bravant, avec une attitude calme, un climat encore plus puissant que lui : on sait qu'il est presque chauve. Moi je me sentais tout saisi pour avoir découvert quelques minutes ma tête languedocienne pendant le passage de la procession. Après la cérémonie, j'appris que l'empereur n'avait eu seulement trois doigts gelés, ce qui est une faible atteinte lorsqu'en rentrant on use des précautions d'usage. J'en fus quitte à moins bon marché, je gagnai un gros rhume, qui s'annonça par une toux solennelle. Mais, hélas! plusieurs personnes ont été bien autrement victimes : un jeune officier des gardes, le fils du général en chef, comte de *Wittgenstein*, faisant partie du cortége, fut frappé par le froid, et le lendemain il a succombé, emportant les regrets de sa famille, de ses amis, et l'estime de son souverain.

Lorsque le cortége se retire, le pavillon est envahi par la foule. Les mères s'empressent de venir plonger leurs enfans dans la Néva ; d'autres remportent des vases remplis d'eau bénite.

La saison a beau être rigoureuse, elle ne refroidit point la piété du peuple.

Sous Catherine, la bénédiction des eaux présentait une pompe en quelque sorte plus imposante; l'impératrice ne s'exemptait jamais d'y assister. On dit même qu'alors le cortége faisait un long détour pour donner à la procession plus de solennité. Maintenant l'impératrice et les grandes duchesses y assistent sur des balcons vitrés du palais; le corps diplomatique et les femmes des ministres se placent dans une des salles de l'Hermitage donnant sur les quais.

A pareil jour, le patriarche grec résidant à Constantinople fait la même cérémonie. On dit qu'il jette la croix dans la mer, et que cette croix est saisie par un plongeur avant qu'elle ne gagne le fond de l'eau.

La même cérémonie se répète trois mois après à Saint-Pétersbourg; mais alors le printems a remplacé la saison des frimats; la Néva roule ses eaux en toute liberté, et la multitude des gondoles qui bordent le rivage offre un coup-d'œil aussi varié qu'enchanteur. Comme au 6 janvier, le peuple se réunit dans un temple où le rit grec déploie tout ce qu'il y a d'imposant

dans ses solennités. L'étranger qui, à ce moment, se mêle à la foule réunie dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, éprouve des impressions dont il lui est presque impossible de se rendre compte.

Mille voix font encore entendre, sous les voûtes de la basilique, des chants et des prières ; déjà, sur les remparts, une innombrable multitude attend, avec une religieuse impatience, le moment de la bénédiction. Une heure sonne : les cloches annoncent le départ de la procession, tout le clergé s'avance. Bientôt le cortége s'arrête au bord du fleuve ; là les prières recommencent, et la cérémonie s'opère dans les mêmes formalités qu'au mois de janvier ; seulement la cour n'y n'assiste pas. Une immense population, groupée sur le rivage et aux pieds des glacis, rend grâce au ciel d'avoir ramené le printems et la navigation, source des splendeurs de cette grande cité. La pompe fait ensuite le tour des remparts, en stationnant plusieurs fois devant les saintes images, et redisant de pieux cantiques.

Un peuple se montre à découvert dans ses fêtes nationales et religieuses. En Russie, cette

vérité reçoit son application dans toute son étendue. A peine le cortége religieux était-il de retour au temple, que la nombreuse assistance, qui venait de payer au Tout-Puissant un tribut d'hommages, voulut payer un tribut de bienfaisance aux captifs renfermés dans la forteresse. La pitié semble être le sentiment essentiel de cette fête; stimulée par la religion, elle s'épanche, sans contrainte, au sein des malheureux. C'est parmi les Russes qu'on la retrouve avec sa franchise et sa simplicité naturelle; ils ont tout prévu, tout préparé pour le jour de la cérémonie printannière. Les souffrances des prisonniers de la forteresse, tel est l'objet de leur sollicitude, et aucun ne se dispense d'apporter son offrande. Ceux-ci ont fait cuire du pain qui renferme des pièces d'or et d'argent; la veuve a déposé son denier au fond d'un gâteau; ceux-là apportent du linge, des étoffes, de vieux habits, etc. Un côté du rempart domine la cour des prisons; c'est là que se dirige la charité publique. Pendant plusieurs heures, les kopeks pleuvent avec une telle abondance dans cette cour, que, sans exagération, le pavé disparaît sous la multitude des offrandes. Il est curieux,

et, encore plus touchant, d'examiner avec quelle ardeur ces bonnes gens se disputent les places; jamais foule plus avide ne se pressa vers une salle de spectacle; on brigue la satisfaction de voir tomber sa pièce de cuivre au fond de la cour. J'aperçus un marchand qui déposait dans la poche d'une veste destinée aux prisonniers une assignation *de cinquante roubles*; je le vis, quoiqu'il se tînt à l'écart pour échapper à tous les yeux. Comme il était joyeux, après avoir jeté son présent dans l'immense tronc où s'accumulaient les bienfaits de cette foule charitable!

Souvent, au milieu des scènes les plus attendrissantes, quelques accidens bizarres viennent suspendre les douces sensations qui agitent le cœur. Ainsi je fus distrait de mon émotion par deux grandes perches glissées sous une porte de l'hôtel des Monnaies, qui est en face des prisons. Ces perches attiraient les kopeks au profit des ouvriers de l'hôtel; quoique prisonniers volontaires, ils obtiennent rarement la permission de sortir. Dès que le peuple saisit l'intention des voleurs, la pluie de cuivre se dirigea vers les perches friponnes; un moment on oublia les prisonniers, tant la foule est inconstante, et se montre favo-

rable à ceux qui l'amusent. Ce manége dura une demi-heure, malgré l'opposition des officiers de police; enfin, un ordre, parti de l'hôtel des Monnaies, le fit cesser.

En quittant le rempart, je fus frappé de la vue d'une femme à longue barbe blanche; cet insigne descendait jusque sur sa poitrine. Pierre Ier aurait certainement exigé que la matrone se rasât. « Quel est, dis-je à mon *cicerone*, ce vieillard en chapeau à plumes, en habit amarante galonné, et escorté de trois enfans vêtus comme les pages de la reine Isabelle? — C'est l'ancien gouverneur du palais Michel; sa tête est un peu dérangée, mais sa folie est douce et jamais nuisible; on le laisse faire, c'est une médaille en circulation. Les pages sont ses fils ou neveux. »

Jamais de mémoire d'homme un soleil plus beau n'avait éclairé cette fête, presque toujours troublée par le froid ou la pluie. Après avoir payé son tribut à la religion et à la bienfaisance, le peuple veut finir gaîment la journée, rien de plus juste. Il se rend sur l'esplanade, située au nord de la forteresse; ce vaste emplacement devient le théâtre des joies profanes. Les tables sont dressées; on trouve de nombreuses bouti-

ques de pâtisseries, oranges, noisettes et gâteaux farcis de poisson. Les familles se groupent sur l'herbe autour des comestibles, que l'on arrose d'eau-de-vie, dont la consommation est immense ce jour-là.

Sous une tente, sont des barriques pleines *du jus divin;* la distribution se fait autour d'une table, par les mains d'une vingtaine de garçons très-alertes; un inspecteur surveille la vente de cette eau-de-vie; tout le monde en veut, elle se débite dans des écuelles de terre, qu'on donne pardessus le marché; quand elle est bue, l'amateur prend plaisir à casser son écuelle, et la pelouse se jonche de débris.

Au milieu de ce charmant désordre, j'ai remarqué des femmes qui, par un sentiment d'économie, enveloppaient le vase dans le coin d'une serviette, voulant augmenter le mobilier du petit ménage. Mais peu à peu leurs têtes se montaient, et, saisies à leur tour de cette grosse joie qui aime la destruction, elles brisaient aussi leurs écuelles, au grand contentement des époux, qui semblaient charmés de voir leurs douces compagnes partager leur délire. Ainsi, on peut bien appeler cette réunion la fête des pots cas-

sés! Est-il impossible de tirer parti de cette humeur cassante? On se plaint que Pétersbourg, bâti sur un terrain plat, n'offre aucun accident de site; mais, au moyen des cruches brisées dans cette capitale, ne pourrait-elle pas devenir aussi, dans quelques mille ans, une seconde ville aux sept collines?

A cinq heures, bien fatigué et couvert de poussière, je regagnai mon logis; mais je rapportai chez moi la douce impression que m'avait causée la vue de cent mille personnes, luttant de charité et d'humanité; cela délasse *.

* L'année suivante, je revins à la forteresse pour être encore témoin du spectacle qui m'avait vivement ému. Je me rendis de bonne heure à mon poste, mais la bienfaisance publique n'était plus au sien. Une haie de soldats bordait le rempart qui domine la cour des prisons; les baïonnettes interceptaient les offrandes de la charité. Ce n'est pas le peuple qui avait changé, mais les circonstances. Comme les prisonniers d'état sont enfermés dans la forteresse, on aura découvert quelques abus dans ces communications de la multitude avec les détenus. Dès cette époque, peut-être suivait-on quelques fils de la conspiration qui a éclaté après la mort d'Alexandre. Toujours est-il que je ne vis plus la rosée de kopeks, et d'autres bienfaits féconder le sol, aride autour duquel plusieurs malheureux expient une conduite criminelle.

J'ai pu juger aussi l'ivrognerie en masse, et je dois dire que, chez ce peuple, les scènes bachiques en plein air sont fort amusantes. L'ivresse des Russes n'est pas celle de tout le monde ; je ne connais rien de moins offensif : je n'ai pas vu un seul furieux dans toutes ces têtes détraquées.

— N° XXIII. —

L'OURS TRAQUÉ.

Il a vu d'ennemis sa demeure entourée.
(SAINT-LAMBERT, *les Saisons*.)

CHAQUE pays a ses divertissemens; nos chasseurs français, qui courent le cerf, le sanglier et le chevreuil, sont privés des émotions de la chasse aux ours, à moins qu'ils aillent dans les Pyrénées ou dans les Alpes; encore achèteraient-ils chèrement ce bizarre plaisir, puisque ces animaux se plaisent sur les sommets les plus escarpés. Grâce au climat de Pétersbourg et à son terrain plat, les chasseurs russes se trouvent très-promptement aux portes de l'ennemi; la distance est à peu près celle de Paris aux forêts de Sénart et de Saint-Germain. Les ours viennent complaisamment s'offrir aux coups de

fusil dans les bois environnans. Pendant un ou deux mois de l'hiver, ces animaux éprouvent une sorte d'engourdissement ; ils font choix, pour cette quarantaine, d'un fourré bien épais, et à l'abri de l'humidité qu'ils redoutent, leur tems se partage entre le sommeil et la manie de lécher leurs pattes, comme si cette action suppléait à la nourriture dont ils n'éprouvent même pas le besoin.

L'ours s'appelle, en russe, *medvede*, mot composé ; *med* veut dire miel, et *vede, qui sait* ; ce nom caractérise le goût de l'animal pour le miel et son adresse à le découvrir.

Cette chasse est très-variée ; les peuplades sauvages de la Sibérie prennent les ours aux piéges, ou bien on enduit de miel une boule couverte de dards en fer, et on la place près des tanières. L'animal s'en empare ; devenu furieux par les piqûres faites à sa langue, il saisit avec force la boule emmiélée, dont les pointes entrent profondément dans le creux de sa patte ; tandis qu'il cherche à se dégager, les Sibériens se précipitent sur lui et le poignardent.

Un voyageur me disait qu'il est très-plaisant de voir un oursin, assis sur sa croupe, mois-

sonner un champ d'avoine verte avec une de ses pattes, et de l'autre porter à sa bouche des tiges dont il suce avidement le lait. Rien n'est plus gracieux que ces jeunes animaux faisant ce frugal repas! L'enfance a de la gentillesse, même dans les espèces qui en sont le plus dépourvues.

Dans la grande Russie, et aux environs des deux capitales, cette chasse présente un aspect plus guerrier et des formes plus loyales. Le chasseur est coiffé d'un bonnet formé d'un triple cuir, et descendant en pélerine sur les épaules; sa main est armée d'un gantelet et d'un poignard. Il s'avance hardiment vers l'ennemi, qu'il excite par des cris et un mouchoir jetant au nez des plaques de fer blanc; l'ours se met en fureur et se précipite sur les plaques, qu'il broye dans ses griffes, puis il se dresse sur ses pattes. Le chasseur choisit ce moment, fond sur lui, et le poignarde; un seul coup suffit pour l'étendre à ses pieds, tant l'habitude donne le secret de l'endroit mortel. La victime est portée en triomphe par les chasseurs qui se couronnent d'une branche de chêne.

En me promenant à Tsarskoé-Sélo, j'aperçus un de ces vainqueurs horriblement défiguré;

moins leste que l'ours, il avait eu la peau du visage enlevée d'un coup de griffes. Ce chasseur héroïque, surmontant sa douleur, conserva assez de force et de présence d'esprit pour tuer la bête, mais il tomba évanoui à côté d'elle. Cet acte d'un courage extraordinaire sauva la vie à ce pauvre homme, mais sa guérison fut très-longue.

Qui n'a pas entendu parler de la musique nommée en russe *vogovaya*. L'auteur d'un très-bon ouvrage intitulé : *Coup d'œil sur Pétersbourg*, qui parut en 1821, définit ainsi cette ravissante musique : « Les musiciens ont chacun une espèce de trompe ou de cor jouant une seule note, de sorte que l'orchestre se multiplie ou se réduit en raison du nombre des notes différentes qui entrent dans la composition du morceau. Cette musique, bien exécutée, est du plus bel effet ; on conçoit la difficulté d'obtenir un ensemble parfait dans les passages rapides, et de donner de l'expression à une phrase d'harmonie, dont chaque instrument rend une syllabe ; les musiciens de la marine passent pour exceller dans ce genre d'exécution ; plusieurs grands seigneurs ont chez eux leur musique de cors. »

D'après cette définition, il est aisé de concevoir que, lorsqu'un musicien est voué, par exemple, au *sol*, il reste *sol* toute sa vie ou au moins jusqu'à sa retraite. Ces mêmes hommes qui composent l'orchestre sont aussi employés aux chasses, et certainement il n'y a pas de chasseurs plus mélodieux en Europe; ils remplissent ces deux emplois avec un égal succès. Un jour les bois de *Pergola* furent cernés par deux cents hommes; depuis long-tems la tanière de l'ours était signalée. Au moment du départ, on ordonna le plus grand silence : l'usage de la pipe est sévèrement défendu, les chasseurs avaient à leurs pieds de grands patins pour assourdir le bruit de la marche. Quand tous les postes furent pris, et le blocus organisé, deux éclaireurs s'enfoncèrent dans la forêt pour avertir l'ours qu'on n'attendait plus que lui. Dès qu'il vit sa retraite découverte, il parcourut lentement le bois pour aviser au moyen de conjurer le péril; sans se troubler, l'oreille au guet, se portant tour à tour sur les diverses lisières de la forêt, il observait soigneusement la distance qui séparait les ennemis; le désir de s'échapper ne lui fit pas commettre une seule imprudence. Enfin,

après de nombreux calculs, il opéra sa sortie par l'endroit où deux chasseurs lui semblèrent le plus éloignés l'un de l'autre (car les distances sont souvent inégales) ; le moment était décisif ; son sort dépendait du courage et de l'adresse des deux *notes* entre lesquelles il s'élançait. On prétend qu'un *ré* eut peur et ne fit point feu ; chose prudente, car l'ours ne combat que lorsqu'il est attaqué : le *mi*, plus courageux, lâcha son coup de fusil ; mais malheureusement il n'effleura que la cuisse ; l'ours courait sur l'*ut* lorsque celui-ci, l'ayant traversé d'une balle, l'étendit à ses pieds. Un cri de victoire vola dans l'enceinte, le triomphe de l'*ut* fut proclamé, et le vainqueur s'approcha modestement du premier officier des chasses pour recevoir la gratification d'usage, au grand déplaisir du *mi*, du *la* et du *si*, qui, dans un ton mineur, déploraient que cette fortune leur échappât. Pour moi, j'ai beaucoup déploré que l'ours, si habile général dans l'art des retraites, n'eût pas échappé à tout l'orchestre.

On s'accorde généralement à dire que l'ours se venge, et n'attaque point ; on cite un de ces animaux qui, par erreur, poursuivait un in-

nocent ; celui-ci lui dit naïvement : « Ami, tu te trompes, ce n'est pas moi qui ai tiré ; regarde plutôt mon fusil, il est encore chargé, tu es trop juste pour me faire du mal. » J'ignore si la bête se rendit à ces représentations ; un chasseur d'anecdotes court quelquefois la chance des autres chasseurs, qui ne tuent rien, ou ne tuent qu'à demi.

En voici cependant une tout entière, mais fort courte : on parlait d'un des premiers officiers de la grande vénerie ; quelqu'un demanda s'il prenait souvent le plaisir de la chasse : « Une seule fois dans l'année, répliqua le prince Jean : il chasse les chasseurs qui viennent lui demander l'étrenne le jour de l'an. »

— N° XXIV. —

LE CARNAVAL.

La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
FAVART, *l'Anglais à Bordeaux*, sc. 8.

UN Vénitien du vieux tems, qui n'a point oublié les plaisirs piquans dont sa ville offrait le tableau dans la folle saison de l'année, nous disait le jeudi gras : « Depuis quelques jours je suis tenté de prendre les Russes pour un peuple de sages, tant leurs joies offrent peu de ressemblance avec les nôtres, tant leur délire est raisonnable. Ici tout se passe à front découvert, et si on se masque ce n'est que nuitamment et à la sourdine. A Venise, toute la population se déguisait, même la police, même le conseil des Trois. Je pense que si, dans cette orgie générale, quelqu'un avait eu la fantaisie de montrer

son visage, il eût passé pour un monstre, que le peuple aurait jeté dans l'eau, pour lui apprendre à vivre. » D'après ce parallèle du Vénitien, on ne doit point s'attendre à un récit bien varié des innocentes folies du carnaval russe.

La grande *Néva* est le théâtre des joies populaires, lorsque le plancher reste assez solide pour éloigner toute idée de danger : c'est alors seulement que le grand maître de police autorise l'envahissement de cette vaste salle ; au carnaval de 1820, la glace avait encore quatre pieds d'épaisseur. Dans les hivers doux le suintement de sa surface indique le péril. Quelquefois les barraques sont déjà construites lorsque le vent d'ouest, véritable trouble-fête, vient ordonner leur démolition. Alors on les transporte sur la place du Champ-de-Mars; cette déception arrive rarement : elle eut lieu l'an passé. On témoignait de vives inquiétudes à l'entrepreneur des plaisirs, il dit au général : « Excellence, je vous réponds de tout. » Réponse assez naïve, lorsqu'il s'agissait du salut de deux ou trois cent mille personnes. Nonobstant cette garantie, le carnaval déménagea.

Les montagnes de glace, les *catchéli*, les pail-

lasses, les arlequins, les singes savans, les ménageries ambulantes, les chevaux *franconisés*, les salons à la *Curtius*, les exercices des funambules, attirent tour à tour la curiosité; ces divers spectacles sont placés sur deux lignes, dans une vaste enceinte couverte, et à peu de distance les uns des autres.

Pour les étrangers, les montagnes de glace ont le vif attrait de la nouveauté, c'est un fruit du pays; leur construction ne diffère point des autres, même hauteur et mêmes proportions; la différence consiste à descendre sur un terrain plus glissant, et pourtant sans danger, et à prolonger la course lorsqu'on est en plaine. Je ne puis mieux décrire la planche sur laquelle on se fait ramasser qu'en la comparant aux crochets d'un commissionnaire parisien : seulement elle est plus large et un peu moins simple. Les conducteurs, en cherchant pratique dans la foule, portent leur traîneau sous le bras; ils escaladent le derrière de la montagne, et c'est à qui partira le premier : celui qui mène place devant lui l'amateur; le char s'élance plus vite que la flèche. Arrivé au bas de la montagne, le conducteur, armé de gants épais, donne, en s'ap-

puyant tour à tour sur chaque main, une impulsion si forte que le traîneau soutient encore la même vitesse pendant l'espace de trente à quarante toises.

Ce qui m'a semblé admirable, c'est l'ordre qui règne dans cette foule impatiente de glissades; l'intervalle d'une seconde suffit pour éviter toute rencontre dont le choc serait dangereux; les accidens sont fort rares, mais les choses plaisantes ne le sont point. J'ai vu des femmes qui, faute de précautions, faisaient, en passant, d'étranges confidences à la galerie.

Ceux qui croient pouvoir juger du caractère des gens par la façon dont ils dansent se livreraient à des observations moins conjecturales devant les montagnes de glace; rien n'est plus nuancé que l'expression de ces visages entraînés dans le mouvement général. Il n'y a pas moyen de déguiser sa physionomie; l'un descend en chantant gai comme l'alouette, et ne songeant qu'au plaisir; l'autre, d'un air sérieux et désagréablement préoccupé : il semble dire comme *Brunet* : « Qu'importe que je m'ennuie, pourvu que je m'amuse? » Celui-ci est intrépide, celui-là laisse voir toute sa frayeur, et voudrait s'arrê-

ter, comme si la chose était possible. En voilà un qui regarde d'un œil ambitieux s'il produit quelque effet sur la galerie; son ami descend debout avec la dignité d'un triomphateur romain. Il faut autant de sang-froid que d'à-plomb et d'amour de l'art pour hasarder cette brillante témérité : elle a peu d'imitateurs. Voyez ce vieillard qui se lance comme un zéphir au milieu d'une jeunesse folâtre, et ces deux amans qui ne pensent qu'à se regarder, et cette grosse femme de soixante ans, tenant une jeune fille dans ses bras, ce qui lui sert de prétexte pour s'amuser encore.

Une heure s'écoule dans la contemplation de ce jeu, et, quoique immobile, je me divertis mieux que ceux qui glissent. Une chose me frappe; il y a deux montagnes; l'une, placée au midi, est abritée du soleil par une grande toile pour éviter le dégel. Eh bien! celle-là est beaucoup moins en faveur que l'autre; les hommes aiment à s'amuser, il faut leur rendre cette justice; mais ils aiment encore plus qu'on sache qu'ils s'amusent : rien de si triste pour eux que les joies sans spectateurs. Voyez un bal sans galerie : que de langueur dans les physionomies,

que d'engourdissement dans les jambes! Il n'y a qu'au village qu'on danse pour danser; encore ai-je vu quelques coquettes champêtres rechercher l'approbation du sonneur et du marguillier.

Mais je quitte les glisseurs pour aller voir niaisement les *Bobêches* du Nord. Perchés sur un grand balcon, en avant de la barraque, ils attirent les spectateurs par leurs grimaces et leurs lazzis. Au milieu de ces farces populaires on démêle quelquefois des traits assez malins, qui provoquent le rire des nombreuses *bârbes*, qui embellissent l'assemblée. L'un de ces paillasses avait une figure très-ingénieuse : c'était justice que de lui confier le département de l'esprit. « Quel dommage, disais-je au comte Pierre, que ce Dugason *plein-vent* ne monte pas sur de plus nobles planches! Cet homme est déplacé, la nature le destinait à dérider la bonne compagnie. Voyez quel déluge d'épigrammes il fait pleuvoir sur les soldats, les mougiks, les marchands et les gens à livrée; chacun a son paquet. Quelquefois il signale à la malice des spectateurs une tournure grotesque; et la victime désignée s'abîme dans la foule pour échapper à

la risée générale. Ecoutez-le, me dit le comte, il annonce d'un air sentimental qu'il attend son fils, amené par une nourrice d'un village voisin. On lui porte un petit ours emmaillotté et coiffé comme un enfant; il le baise et pleure de tendresse : le nourrisson répond en grognant; alors le paillasse lui dit : « Monsieur mon fils, je vois que vous aurez un petit caractère fort désagréable, parce que les garçons ne tiennent que trop souvent de leur mère. » A cette douce apostrophe, la mère paraît, et frappe son mari, qui le lui rend; dans ce débat le petit oursin tombe en criant au milieu de l'assemblée, et l'assemblée se pâme de rire.

Après cette pièce je me suis retiré avec une grande partie des spectateurs, au bruit des moqueries et des huées dont paillasse régale ceux qui lui échappent sans entrer dans l'enceinte où l'on paie pour regarder. Une file immense de voitures à quatre chevaux, la plupart remplies d'enfans, des traîneaux, des chars-à-bancs, des *Berlingots*, des *Drochkis*, etc., etc., circulent lentement autour des barraques; c'est un Longchamp blanc, qui n'a point la vivacité de notre Longchamp vert. Généralement la lenteur des

promenades à la file donne de la mélancolie. Presque toutes les figures que j'aperçois seraient peu déplacées à un enterrement.

C'est le dimanche gras, au soir, qu'on enterre le carnaval ; il finit à minuit : le lendemain tout rentre dans *l'ordre accoutumé ;* les mortifications du grand carême vont abattre les fumées de cette semaine ; mais le lundi et le mardi gras restent encore aux colonies françaises, allemandes, italiennes et anglaises. Les Russes, aussi tolérans qu'hospitaliers, ne sont point scandalisés de nous voir faire les fous lorsqu'ils sont redevenus sages ; les spectacles français et allemands joueront encore deux fois. Ainsi, pendant deux jours, la ville se divisera en Héraclites et en Démocrites ; mais il n'y a chez eux ni haine, ni pitié dédaigneuse pour l'espèce humaine.

Dans les huit derniers jours du carnaval, le soir, il se forme de nombreuses troupes de masques *qualifiés* qui parcourent la ville en voitures, et tombent inopinément dans les lieux de réunion pour y intriguer la société. Alors on échange de légères malices, on se questionne, on cherche à deviner les masques. Toutes les maisons sont ouvertes à ces inconnus très-con-

nus, et cette facilité d'admission n'a pas le moindre inconvénient. Quelquefois ces mascarades présentent des costumes très-riches, et d'une scrupuleuse fidélité dans l'imitation des caractères. En fait de plaisirs, les seigneurs russes ne font rien mesquinement ni à demi.

Néanmoins, et sans remonter bien haut, leurs ancêtres déployaient une plus grande pompe au milieu de ces joies universelles, de ces frivolités qui semblent être une trève désirable pour la raison. « En 1740, dit M. Paul Svignine *, l'impératrice Anne Ivanovna a donné, dans le tems du carnaval, une fête superbe, unique dans son genre, et telle qu'un souverain de Russie peut seul la donner. Elle consistait dans une mascarade historique, ou pour mieux dire géographique. Quelques semaines avant l'époque du carnaval, l'impératrice avait donné ordre à chaque gouverneur de province d'envoyer à Saint-Pétersbourg un couple de chaque espèce d'habitans de son district, dans son costume national et dans l'équipage qui lui est particu-

* Extrait de la *Description des objets les plus remarquables de Saint-Pétersbourg et de ses environs*, par M. Paul Svignine.

lier; de façon que, pendant le carnaval de cette année, on vit plus de cent peuples différens, soumis au sceptre de la Russie, se promener dans les rues de Saint-Pétersbourg en grande cérémonie. Le *Kamtchadale* dans des traîneaux tirés par des chiens, le Lapon sur des rennes, le Buchar sur des chameaux, le Kalmouk sur des vaches, le Circassien et le Cosaque sur des coursiers superbes, l'Indien sur un éléphant monstrueux, *l'Ostiak* sur des patins, l'habitant au visage rembruni des *îles Kouriles* avec le roux *Finois*, l'*Ukrainien* à la taille de géant avec le Pygmée *Tchérémisse*, le sale et difforme *Bachkir* avec le bel habitant d'*Yaroslave*. Ces peuples étaient divisés en quatre classes, représentant les quatre saisons: les *Samoyèdes*, les *Kamtchadales* et les *Lapons* figuraient l'hiver, les *Ukrainiens* l'été, etc., etc. Cette procession formait une suite burlesque pour célébrer le mariage du fou de l'impératrice. A cet effet on construisit une salle spacieuse où chaque couple s'amusait en même tems, soit à la danse, au chant et à la musique qui lui étaient propres. Cette réunion de sons et de danses différentes formait, pour l'oreille et les yeux, un spectacle vraiment

étrange ; ensuite chacun de ces couples mangeait à sa façon des mets en usage dans son pays. Les nouveaux mariés furent accompagnés par la même escorte au palais de glace construit pour eux par les ordres de l'impératrice. Ce palais était tout de glace, de la longueur de cinquante-deux pieds, et de vingt de largeur ; tous les ornemens, tant intérieurs qu'extérieurs, étaient fort ingénieusement travaillés en glace ; ainsi que les tables, les chaises, le lit nuptial, les chandeliers, les assiettes, les statues, et même six canons de six livres, et deux mortiers. L'arrivée du couple illustre fut saluée par un coup de canon qui, à l'étonnement général, n'était pas crevé, quoique chargé à boulet, avec une livre un quart de poudre, et perça, à la distance de soixante pas, une planche de deux pouces d'épaisseur.

» Sur le toit de ce palais singulier était une galerie, et au dessus de la porte d'entrée un très-beau frontispice. Les portes, les fenêtres, les pilastres, étaient peints de façon qu'ils imitaient parfaitement le marbre vert. A la droite il y avait un éléphant de glace monté par un Persan avec son marteau. Auprès de cet élé-

phant on voyait deux autres Persans de grandeur naturelle. L'éléphant était creux et si ingénieusement travaillé que pendant le jour il faisait jaillir de l'eau par l'effet d'un tuyau correspondant à un canal voisin de l'amirauté, et durant la nuit l'eau était remplacée par une gerbe de lumière de vingt-quatre pieds de haut. Il poussait aussi de grands cris à la manière de ces animaux, au moyen d'hommes cachés dans son corps. A l'entrée de ce bâtiment, qu'on peut appeler magique, on voyait deux dauphins qui jetaient également des gerbes de lumières, et l'on avait pratiqué tout autour un beau péristyle de glace. Cette maison, très-bien éclairée, représentait un véritable palais de cristal transparent, qui se conserva pendant tout l'hiver, jusqu'aux derniers jours de mars. »

Des plaisirs aussi pompeux, des joies aussi solennelles mettraient le comble à notre délire, et la sagesse et les graves habitudes reprendraient lentement leur domination. Mais les Russes redeviennent sages à heure fixe. Il y a chez eux une grande déférence, un respect profond pour les coutumes pieuses ; ils y sont aussi fidèles qu'à toutes les traditions de plaisirs. I

dimanche gras, l'on donne un bal masqué au Grand-Théâtre; c'est l'image exacte des immenses réunions de l'Opéra. Le dernier jour du Carnaval, qui croirait que cette foule tumultueuse, dès que l'horloge sonne minuit, termine tout à coup ses jeux et ses folies? L'archet des musiciens, le pied des danseurs, restent suspendus; la figure de la contre-danse n'est point achevée, le valseur s'arrête au milieu d'un tourbillon, le crispin prend un air grave, la jeune femme déguisée en Thalie devient une Minerve; on dirait que, par l'effet d'un charme magique, la raison est subitement rendue à une assemblée de fous.

Tel est le pouvoir de l'habitude, et l'empire des idées religieuses, que cette brusque interruption ne cause ni un regret ni un murmure; chacun quitte la salle sans le plus léger mouvement d'humeur; c'est la règle, on s'y conforme; on passe de la région des plaisirs à celle des privations et de la pénitence sans regarder derrière soi. Après quelques heures de sommeil, toute cette population se lève pour embrasser un autre genre d'existence : les sacrifices qu'elle s'impose sont pour elle une source de joie et de

contentement de soi-même que les plaisirs ne sauraient donner.

Tout peuple qui s'affranchit des traditions respectables consacrées par le tems et conseillées par la morale, se trompe cruellement lorsqu'il croit que cette émancipation ajoute à son bonheur. L'Eglise se montra éminemment sage et habile lorsqu'elle posa une sainte barrière devant le torrent des folies humaines. Un long intervalle accordé à la sobriété et au repos du corps, est dans les vues de la nature autant que dans celles de la religion. Que de santés et de fortunes conservées, combien de honte et de malheurs évités, si nous savions mettre un terme à nos fatigantes jouissances, comme faisaient nos pieux ancêtres! Il fut un tems où le chef de famille aurait cru déshonorer sa maison en donnant un bal un jour de carême ; il est possible que son arrière-petit-fils tienne à honneur qu'on danse chez lui jusqu'au jeudi-saint. En écartant la question religieuse, je demande quel aura été le moins ennuyé de ces deux hommes, et je n'hésite point à le dire, c'est celui qui sut expulser les plaisirs la veille de la satiété.

— N° XXV. —

FOIRE PRINTANNIÈRE DE LA BOURSE.

Le commerce unit tout : par ses travaux constans
Il rapproche les lieux, les peuples et les tems ;
Pour les climats glacés rend les Indes fécondes,
Et de sa chaîne d'or embrasse les deux mondes.
THOMAS, *la Pétréide.*

LA Bourse de Saint-Pétersbourg est-elle la plus belle de l'Europe, ou bien est-ce celle de Bordeaux? Telle est la question qui divisait quelques amateurs d'architecture. On voulut bien s'en rapporter à moi, parce que je les connais toutes deux. « Messieurs, répondis-je, ni l'une ni l'autre ne sera la plus belle de l'Europe si la Bourse de Paris s'achève; je connais le plan, il promet un des plus magnifiques monumens de l'univers. » Ma réponse mit tout le monde d'accord.

Mais la Bourse de cette ville conservera sur

tous les bâtimens de ce genre les avantages d'une superbe position ; isolée de toute habitation, la distance qui la sépare des douze colléges est remplie par une immense place de cent quarante-huit toises de longueur, sur cent vingt-huit de large ; six belles rues y aboutissent. Au-devant de la façade, du côté du fleuve, s'étend encore une autre place en demi-lune ; les revêtemens, les parapets et les trottoirs sont en granit. Des deux côtés du bâtiment, et à une grande distance, s'élèvent majestueusement deux colonnes rostrales, décorées de statues et d'attributs nautiques ; on monte au haut de ces colonnes par des degrés intérieurs.

Ce monument, construit d'après les plans d'un architecte français, M. Tomon, a la forme d'un parallélogramme ; il est entouré d'une colonnade d'ordre ionique, formant galerie. La grande salle est d'une remarquable beauté ; ses dimensions offrent cent vingt-six pieds de long sur soixante-six de large ; le jour vient d'en haut : elle est ornée d'une multitude de sculptures emblématiques.

Rien de plus animé ni de plus pittoresque que les quais de la Bourse dans les premiers jours

du printems septentrional; c'est là qu'une immense population vient s'assurer qu'on est enfin délivré d'un trop long hiver. Nos Parisiens, enfans gâtés du ciel, ne pourraient comprendre la vivacité des sensations causées par le changement de la température; ils ignorent le charme attaché à la soudaine transition du mal au bien. Ici, le plaisir naît de l'amertume des privations; la neige fut immobile pendant six mois sur le sol et sur les toitures: cette éternelle blancheur a fatigué les yeux, attristé les cœurs; on finit par craindre que jamais le soleil n'ait la force de dissoudre cette épaisse croûte de glace cimentée par un froid rigoureux *.

Enfin, sonne l'heure du printems; les rues se nettoyent, les doubles croisées disparaissent, la Néva roule ses flots, et les navires se pressent autour des rivages peuplés par Pierre-le-Grand; on signale avec une reconnaissance bruyante la voile qui devança les autres.

On se précipite sur les quais; à l'aspect de

* Aux approches du printems, les paris sont ouverts pour le jour où la Néva sera délivrée des glaces. Quelquefois ces paris s'élèvent de dix à vingt mille roubles.

ces visages radieux et de l'ivresse générale, qui ne croirait voir tout un peuple rendu à la lumière du jour après une longue captivité. Les voyageurs des latitudes tempérées, où la nature conserve ses teintes gracieuses, où la mer ne refuse jamais ses eaux à l'audace des marins, ne peuvent se faire une idée de l'enchantement du tableau que j'essaie de peindre; je crois même qu'il est unique, Pétersbourg étant la seule capitale qui brave impunément les soixante degrés. Affranchie des barrières que lui opposent les glaces, elle rentre tout à coup dans ses relations avec les cinq parties du monde; tous les pays et tous les arts viennent étaler leurs produits devant l'opulence russe. Le portefeuille du riche, grossi des revenus de l'année, s'ouvre aux innombrables tentations offertes par les spéculateurs. Chacun peut suivre ses goûts et son caprice; le « *Trahit sua quemque voluptas* » est la devise de cette joyeuse réunion. A la vue d'une multitude d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'arbustes fleuris, aux chants variés d'une foule d'oiseaux au plumage doré et argenté, on se croirait transporté tour à tour sur le littoral parfumé des Açores, dans les rians

bocages des îles Canaries, ou dans les forêts des deux Amériques.

J'écoute le bavardage d'un millier de perroquets parlant toutes les langues; il est couvert par celui d'une cargaison de *Miss*, causant toutes à la fois, tant elles sont impatientes de débarquer. Ce sont des bonnes et des dames de compagnie; ces fières insulaires vont envahir les salons et les enfans des grands seigneurs; la plupart ont un teint de lis et de roses; leur chapeau de paille est orné du romantique voile vert qu'elles aiment tant, et qui sied si mal.

Me voici dans le quartier des chiens étrangers! Il y en a de tous les genres; on peut deviner la marotte des amateurs à l'espèce qu'ils marchandent: voilà un chasseur de terre, il est suivi de deux lévriers: voici un chasseur sur l'eau, son domestique conduit en laisse un plongeon de Terre-Neuve; aux pattes de canard. Ce jeune homme ne pense qu'à ses équipages: un beau danois caracole autour de lui, et semble charmé de son nouveau maître; cet autre amateur, plus modeste, vient d'acheter un petit griffon; il lui tiendra compagnie dans ses promenades pédestres. Voilà un joli épagneul dévolu

aux massepains, aux biscuits et aux indigestions; c'est un chien de dame; une femme de chambre le porte, avec humeur, sous son bras.

Cet aveugle n'a qu'un bâton pour se conduire; il presse sa marche, sa figure exprime un désir. Pauvre homme! Il n'a pas un seul ami dans le monde, il vient en chercher un au marché des chiens; il les touche avec attention: hélas! ce n'est point la beauté qu'il recherche, c'est la fidélité, la douceur, et surtout la patience. Enfin, la bonne renommée des barbets le détermine à en choisir un pour son guide et son compagnon; désormais ils partageront ensemble le pain de la pitié; mais on lui demande dix roubles! C'est bien de l'argent pour un pauvre aveugle; comment faire cette somme? « Bon vieux, lui dit un jeune officier qui remarque sa tristesse, ne cherche point, c'est moi qui vais te faire cadeau d'un ami, et encore de ce billet de dix roubles, pour t'aider à le nourrir. »

Voilà un superbe cheval anglais! on le hisse dans les airs pour le débarquer; quelle triste figure fait ce bel animal! la frayeur lui ôte toutes ses grâces; mais bientôt il les reprendra sous le poids d'un jeune colonel; plus tard il s'animera

du feu des combats sur les bords du Pruth ou dans les plaines de la Géorgie. On le dépose doucement à terre; tous les amateurs se précipitent pour l'admirer ou le critiquer. Bon Dieu! quel déluge de mots techniques! Il y a une langue faite exprès pour les chevaux : bien plus, il y a une généalogie ; le marchand cite tous les ancêtres, il exhibe ses parchemins. Cependant le coursier ne s'en fait point accroire; il sera fier de sa beauté, mais point orgueilleux de sa naissance. Après de longs débats le général offrit douze mille roubles ; le marché se conclut, et les gens de son excellence s'emparèrent du moderne Bucéphale.

Pendant que l'amateur des jardins transforme sa calèche en corbeille de fleurs les plus rares, le gourmet remplit la sienne des pâtés de cinq à six de nos provinces, de thon mariné, d'olives farcies, de dix espèces de fromages, de pâtés d'Italie, de pruneaux de *Tours*, de confitures et de liqueurs. Mais les huîtres jouent le premier rôle au milieu de ce charmant désordre ; la rapidité des gens qui les débarquent et de ceux qui les ouvrent ne peut se comparer qu'à l'avidité de ceux qui les dévorent. Les grandes dames

ne dédaignent point ce plaisir familier; et, en plein air, en pleine bourse, les douzaines se succèdent sous leurs doigts délicats. Hélas! c'est une jouissance qu'il faut saisir au vol, sous cette latitude. A l'arrivée des navires, les huîtres valent quinze à vingt francs le cent, et lorsqu'elles deviennent plus rares ou qu'elles cheminent par terre, on les paie quelquefois jusqu'à deux francs pièce; j'en ai mangé à Moscou, qui étaient mangeables, chose remarquable, puisque pour s'y rendre elles font cent quatre-vingts lieues. On paie à la Bourse un oranger de moyenne grandeur vingt roubles, un serin dix, et un perroquet quarante à cinquante.

Les gens de pied reviennent de cette foire, très-originale, avec les poches pleines: mais rien n'est si comique que de voir sur l'impériale de plusieurs voitures des singes qui, façonnés au roulis du vaisseau, sont très-étonnés du cahottement qu'ils éprouvent, et font mille gambades au nez des passans. Chacun rejoint sa demeure d'un air satisfait. J'étais peut-être le seul qui n'eusse rien acheté; cependant je rentrai chez moi avec quelque chose: c'était un Anglais qui m'était recommandé, et qui arrivait directe-

ment de la Nouvelle-Hollande. Nous dînâmes ensemble. Au dessert il me fit très-sérieusement cette singulière demande : « Monsieur, donnez-moi la *satisfactione* d'assister aux débats de la chambre des communes.—Ah! Monsieur, répondis-je, vous n'y êtes pas, nous n'avons ici que des chambres à coucher. » Mon homme parut très-étonné qu'un pays pût se mouvoir sans chambre haute et basse; il se retrancha sur les plaidoiries des tribunaux. Un bavardage, quel qu'il fût, lui était nécessaire; mais, après une longue absence des trois royaumes, il éprouvait surtout la soif d'un orage parlementaire; je lui appris que la Russie possédait des avocats auxquels il ne manquait que la parole, et que les plaidoiries, toujours écrites, étaient lues par un greffier. Nouvelle surprise; je vis l'instant où mon Anglais retournerait dans sa *cabine*. Il ne m'était pas encore tombé sous la main un voyageur de cette nation dont la naïveté fût aussi divertissante. Il termina son interrogatoire par cette question : « Qui est *Canning* dans *cette* pays? » Je compris que, ne pouvant rendre l'expression, il substituait un nom propre à l'emploi de premier ministre. Il n'y a point ici, lui

dis-je, de premier ministre; l'empereur est le véritable ministre des affaires étrangères, et transmet ses ordres à la chancellerie : c'est un travail qui plaît au souverain.

Deux de mes convives avaient peine à se contraindre : je donnai le signal; on se leva de table, et après le café j'attirai mon jeune Anglais dans un coin du salon, et je parvins à lui faire comprendre que la Russie n'a point de bourgs pourris, qu'on n'y élit aucun député à coups de fusil, ni par les grossières influences du porter et de l'âle; qu'il n'y a ni voleurs de grands chemins, ni populace insolente et boxeuse; enfin, je lui citai quelques imperfections britanniques pour le consoler de l'absence de quelques perfections russes.

— N° XXVI. —

CHARITÉ DES RUSSES

Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
L. Racine, *la Religion.*

Le peuple russe est très-charitable ; depuis qu'il s'est mis en contact avec les nations policées, ses mœurs ont subi de grands changemens, mais son antique bienfaisance est immuable ; la civilisation aura beau faire, elle ne parviendra point à déraciner cette opiniâtre vertu ; le peuple restera bon comme il reste barbu. L'égoïsme fera encore moins de prosélytes que le rasoir.

Jamais la main du pauvre ne s'ouvre sans que celle du passant n'y dépose une modeste offrande ; jamais vous n'entendez prononcer ces mots : « Que Dieu vous assiste ; » ce qui veut dire : « Laissez-moi, vous m'ennuyez ; » ou bien

ces paroles plus dures encore : « Bonhomme, passez votre chemin, il n'y a rien pour vous. » Chez les Russes, ces phrases sont inconnues ; le pauvre mougik ne se dispense point de donner à plus pauvre que lui.

Nos amis de Paris m'ont souvent comparé à M. *Musard* ; je soutiens cette réputation dans les rues de cette capitale, où je prends plaisir à m'arrêter, parce que très-souvent le tableau de la charité publique me vaut de douces émotions.

Rencontre-t-on sur les trottoirs des soldats conduisant une troupe de prisonniers, aussitôt l'ouvrier, le marchand sortent de leur boutique et poursuivent le cortége pour offrir la pièce de monnaie ; l'estafette arrête son cheval, l'isvotchik son traîneau ; le vendeur retient son cri, le conteur interrompt son discours, chacun saisit l'occasion de donner ; nul ne consentirait à rentrer chez lui avec le remords d'un refus. L'un des captifs reçoit le tout en silence, et le bienfaiteur, ôtant son bonnet, s'incline devant l'obligé ; c'est un hommage au malheur ; c'est l'expression de cette pensée : « Je te remercie d'accepter mon tribut ; je suis le plus heureux, puisque je donne. » Un tronc est placé à la porte

de chaque prison, on le vide chaque jour; les passans ne le voient jamais sans y jeter leur aumône.

La mendicité n'abonde pas; on rencontre çà et là quelques pauvres sans haillons; leurs révérences sont leur signal de détresse; plusieurs d'entre eux, et surtout les gens de campagne, entrent dans les vastes cours des maisons en chantant des cantiques. Dès le premier verset, le froid s'élevât-il à vingt-cinq degrés, on voit s'ouvrir trente *vassistas*, d'où se précipite une pluie de *kopeks* enveloppés de papier. L'émulation est générale. Le cantique est interrompu par le soin de ramasser les dons épars sur la neige, mais bientôt il recommence avec plus d'éclat dans la voix; la reconnaissance anime le musicien. Les aveugles n'ont ni lyre, ni violon; il s'écoulera encore bien des années avant que la misère ait une gaîté assez française pour implorer la compassion avec des *ponts-neufs*.

La gratitude de celui qui donne pour celui qui reçoit, se retrouve dans le palais des grands comme dans les rues. Quand, après avoir dîné chez un seigneur russe, vous prenez congé de lui, il vous remercie d'un ton naturel et gra-

cieux du plaisir que vous avez bien voulu lui faire; cette coutume traditionelle me paraît le sublime de l'hospitalité; ainsi que les arts, les sentimens ont leur beau antique.

En Russie, l'adieu s'exprime par le mot *prait-ché*, il veut dire *pardonnez-moi;* cette locution est employée dans le cas où, involontairement, on aurait dit une parole blessante, ou abusé de la patience de l'interlocuteur. Prévoyance admirable! Ce serait un bon usage à introduire chez nous : combien d'orateurs de l'une et l'autre chambre, combien d'avocats, combien d'ennuyeux de salons, que de poëmes, que de mémoires, que de tragédies et comédies devraient finir par le mot *prait-ché!*

Quant à la vieille et franche hospitalité, plus la Russie se police et moins cette vertu a de quoi s'exercer avec les voyageurs. C'est naturel; l'industrie des maisons où l'on paie fait tort aux maisons où l'on donne; l'étranger préfère les auberges, parce qu'il y est plus libre. Un officier, arrivant du Kamtchaka, me disait : « A mesure que j'avançais vers la civilisation, je voyais décroître l'hospitalité. Mais la première auberge qui s'éleva, entre Tobolsk et Irkoutske,

fut regardée par les naturels du pays comme une calamité; les mougiks s'attroupaient autour de cette maison : « Eh quoi! disaient-ils à l'hôte, n'auras-tu pas honte de demander de l'argent à ceux qui voudront bien te faire le plaisir d'entrer chez toi? Malheureux! tu déshonores notre village! depuis la création du monde, on ne vit jamais chez nous pareille indignité. » L'aubergiste était Italien; jamais homme du pays n'aurait pu consentir à prendre un état considéré comme la plus honteuse profession. Ces mœurs étaient un débris du règne d'Astrée! peu à peu cette rigidité de principes s'est adoucie; l'exemple est un torrent qui finit par entraîner les ames les plus généreuses.

J'ai recueilli dans une nouvelle russe, qui se rattache au célèbre maréchal Razoumovsky, des détails sur la manière dont les seigneurs du tems de Catherine *amphytrionisaient* leurs hôtes. Tenir table ouverte et réunir chaque jour trente à quarante convives, était une des premières douceurs de l'opulence; aujourd'hui, les salles à manger se sont rétrécies; les dîners priés ont anéanti le libre arbitre qui vous portait indistinctement vers toutes les tables; le choix dépendait du

quartier où l'on se trouvait. *Moskou la grande* se ressent encore des vieilles habitudes, c'est la ville de l'Europe où l'on est le plus sûr de ne pas contrarier les maîtres de maison en venant s'asseoir au banquet de famille.

M. Narischkin, grand écuyer de l'impératrice Cathérine, et père du grand chambellan actuel *, passait l'été dans une délicieuse demeure qu'il avait sur la route de Péterhoff. Un jour, se voyant menacé de dîner en famille, ce qu'il redoutait beaucoup, il prend sa lunette, un grand porte-voix, et monte au belvédère. Ce porte-voix faisait l'office de billets d'invitation à ceux qui passaient sur la route; souvent il éprouvait un refus, la voiture continuait son chemin; et le grand écuyer se désolait. Ce jour-là, une jolie calèche se présente au bout de sa lunette; il voit dans l'intérieur un homme fort bien vêtu, et un domestique derrière; il est enchanté, et le voilà soufflant ces paroles dans le tube hospitalier : « Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur de venir dîner chez moi,

* M. de Narischkin, grand chambellan de la cour de Russie, est mort à Paris il y a environ deux ans.

vous m'obligerez beaucoup. » Ce fut avec ravissement qu'il vit la calèche se détourner et prendre la route de sa demeure : l'inconnu, en arrivant, remercia M. Narischkin, le porte-voix et toute la famille ; on se mit à table. Des questions, pas une ! on ne voulait point gêner un convive par une vaine curiosité. Celui-ci était Français, et sous ce bienheureux règne on raffolait de nous. Le repas fut gai ; en sortant de table, on alla s'asseoir sur la terrasse. Bientôt on voit arriver une voiture à six chevaux ; le Français l'examine, témoigne quelque embarras, s'excuse et disparaît. Quelques momens après on introduit le prince *Bariatinsky*. « Ah ! prince, que n'êtes-vous venu deux heures plus tôt, dit M. de Narischkin. — Plût au ciel, répliqua le prince, car j'ai dîné détestablement. — Comment donc ? — Oui, j'avais envoyé ce matin mon coquin de cuisinier à la ville, et ce drôle-là n'est pas encore revenu ; ces Français sont indisciplinables..... Mais quoi ! je ne me trompe pas, le voilà dans cette calèche fuyant comme si le diable l'emportait ; que faisiez-vous donc ici de ce marouflé-là ! — Ma foi, cher prince, que vous dirai-je, il a dîné avec nous ;

c'est un très-aimable homme, causant à merveille; je lui pardonne de bon cœur. La profondeur de ses remarques sur l'art des entrémets m'étonnait bien un peu; mais j'y ai gagné la certitude que mon cuisinier est excellent : il a tout loué en profond connaisseur. — Allons, je devine, c'est le malencontreux porte-voix qui vous procura ce noble convive; écoutez, mon cher, si vous conservez cette marotte, vous finirez par dîner avec le..... — Je vous arrête, cher prince; pour moi, le pire de tous les maux, c'est l'ennui; j'ai donc résolu de faire mon possible pour ne point m'ennuyer, et jusqu'à ce jour, cela ne m'a pas trop mal réussi. »

Ces amphytrions prodigues, qui naguère se trouvaient en grand nombre, sont devenus assez rares; mais ils conservent encore un certain luxe de convives. Le prince S.... donne deux fois par semaine un dîner de trente couverts, sans invitations. Lorsqu'il partit dernièrement pour ses terres, il se dit que, sur trente personnes, quinze habitués éprouveraient une incertitude pénible à l'heure du dîner le jeudi et le dimanche; alors, faisant appeler son maître d'hôtel, il lui ordonna de ne rien déranger aux usages de

la maison. Que mes riches amis prennent exemple sur ce brave seigneur, et restent avertis qu'à mon retour de Russie, j'irai déjeuner chez eux le lendemain de leur départ pour la campagne.

La générosité des Russes vient au secours de toutes les infortunes, sans acception de personnes ni de pays. Pour eux, tous les hommes sont des hommes; on dirait même que le malheur des étrangers leur impose des obligations particulières: M. ***, membre de notre académie des inscriptions et belles-lettres, vint à Pétersbourg pour essayer de corriger sa mauvaise fortune; sa femme et huit enfans le suivirent dans cet exil volontaire. M. *** ouvrit des cours de littérature, d'histoire, et donna des leçons particulières. Pendant plusieurs années il soutint honorablement sa nombreuse famille, mais sans pouvoir faire des économies. La veille de sa mort il écrivit une lettre fort touchante, qui fut insérée dans un journal russe; elle était adressée *aux ames généreuses, en Russie*; c'était presque l'adresser à tout le monde. Le jour même de l'enterrement, les enfans furent enlevés et recueillis par les premières familles, pour

y être élevés et traités comme les enfans de la maison. Quant à la veuve, elle éprouva l'embarras du choix : chacun se disputait le plaisir de la recevoir et de la consoler.

Un Français, professeur à l'un des instituts de cette ville, se promenant dans les allées de l'Amirauté, fut mordu au doigt par un petit chien qu'il voulait caresser; cette morsure fut si légère qu'il ne songea seulement pas à raconter en famille ce petit accident : c'était en 1818. Le 26 du mois de mars 1823, ce professeur, au sortir de la classe, éprouva un état si extraordinaire, que sa pensée se reporta aussitôt vers la morsure du petit chien. Il fut consulter un médecin de ses amis; ce dernier, après l'avoir attentivement observé, lui conseilla de se rendre à l'hospice de l'Institut, comme mesure de précaution. Rentré chez lui, le malade adressa de tendres adieux à sa femme et à ses enfans, mais il eut le courage de colorer son absence et de se taire sur les véritables motifs. Rendu à l'hospice, l'hydrophobie se déclara avec une violence qui enleva tout espoir aux médecins; ce malheureux professeur mourut dans d'horribles convulsions. Il avait treize ans de service;

ici, la pension de retraite se ressent de la mesquinerie des appointemens ; celle de la veuve se réduisit à cent vingt-cinq roubles... Un journal, après avoir annoncé la mort tragique du professeur, fit appel à l'humanité de ses abonnés en faveur de la malheureuse famille. En moins de quarante-huit heures, dix mille roubles furent adressés à la caisse de ce journal ; cette somme, placée à la banque, donne à la veuve un petit revenu de cinq cents roubles. Des Dames ont adopté les petites filles, et le gouvernement a placé trois garçons à l'école des cadets ; tout cela s'est fait en trois jours.

» Je me trouvai dernièrement chez un des premiers officiers de la cour, lorsque son valet-de-chambre lui remit la lettre d'une dame qui implorait la charité d'une des grandes duchesses. Cette dame était dans une voiture de louage attelée de quatre chevaux ; j'ouvris la fenêtre pour me convaincre de la singularité du contraste que présentait l'équipage avec l'objet de la visite : « Cela ne se voit qu'en Russie, dis-je à M. ***; quel serait l'étonnement de nos curés de Paris, si une dame descendait d'une voiture à

quatre chevaux pour implorer leur bienfaisance ? »

Un poète s'était élevé jusqu'au traîneau attelé d'un fort beau cheval ; ce train, quoique modeste, n'est pas fort commun chez les poètes russes. Tout à coup le cheval meurt ; le poète s'afflige d'abord en prose, puis il tâche de se consoler en vers dans une épître où il déplore la mort de son cheval : « Mes amis, dit-il, je le regrette parce qu'il me menait rapidement vers vous ; maintenant j'arriverai le dernier à nos charmantes réunions ; je retarderai malgré moi l'heure du dîner. Ma femme aimait ce doux animal, souvent elle le nourrissait de ses mains comme jadis Andromaque ; mes enfans le caressaient ; et moi je confiais sans crainte à ce beau coursier des têtes si chères, parce qu'il était bon, prudent, et d'une adresse admirable, etc., etc. » Cette jolie épître, offrant un mélange de tristesse et de gaîté, fut insérée dans un journal ; un vieux seigneur la lut, et après avoir ri et pleuré, il envoya à l'auteur un fort beau cheval de trait estimé deux mille roubles. Remarquons que c'était *un vieux seigneur*, con-

tinuant les vieilles mœurs, agissant avec originalité et munificence; la jeunesse ne s'en avise plus. Les Russes sont restés charitables; plutôt que de cesser de l'être, ils cesseraient d'être Russes; mais ces saillies magnifiques, ces élans de la vraie grandeur ne sont plus qu'historiques, sauf de très-rares exceptions.

— N° XXVII. —

PEINES CORPORELLES.

Le grand air convient aux grands criminels ; sa pureté facilite leur conversion.

Voyage à la Nouvelle-Hollande.

L'impératrice Elisabeth avait le genre nerveux très-irritable ; un jour, passant tout près du lieu où l'on exécutait un criminel, elle tomba sans connaissance au fond de sa voiture. En reprenant ses sens, elle fit vœu de suspendre la peine de mort pendant la durée de son règne, ne voulant pas imposer cette loi de sentiment à ses successeurs ; mais ceux-ci la respectèrent, et ne s'en écartèrent que dans de rares circonstances. L'impératrice Catherine, lors de la révolte du brigand *Pugatcheff*, fut forcée d'éteindre l'incendie dans le sang des coupables ; elle usa de la même sévérité pour le conspirateur

Mirovitsch qui voulut délivrer *Iwan Antonovitch*, fils de la régente Anne.

Quelques criminels d'état furent punis de mort sous le règne de Paul Ier, mais en petit nombre; le vœu d'Elisabeth fut religieusement observé par l'empereur Alexandre, jusqu'en 1812, où le Code de l'armée, appelé je ne sais pourquoi *le Code jaune*, prononça la peine capitale contre les traîtres à la patrie.

La suppression de la peine de mort, résultat d'un évanouissement, fut-elle un mal pour la Russie? Je n'entrerai point dans cette grande question; toujours est-il bizarre qu'on ait choisi le moment où cette puissance venait de prendre rang dans les grandes familles européennes pour abolir une peine conservée par toutes les sociétés policées comme garantie nécessaire au bon ordre et à la sûreté de tous.

Ici, le supplice du knout remplace la peine capitale; on me dispensera de le décrire; quel voyageur ne l'a pas fait? Il est fort douloureux, mais rarement mortel; les procédés employés pour la guérison des blessures sont violens, mais efficaces; les plaies se cicatrisent promptement. Le criminel, lorsqu'il a reçu le knout, attend

dans les prisons l'époque de son départ pour les mines de Sibérie; c'est la seconde partie de la peine infligée, elle ne finit qu'à sa mort.

Le knout entraîne la mort civile lorsque le condamné subit encore la marque, qui se compose de trois lettres, et s'imprime sur le front et les joues. Alors, le condamné est privé de tous ses droits; il ne dispose plus de ses biens; sa famille hérite de lui comme s'il était mort, sa femme peut se remarier. Mais, si au contraire le malade ne subit point cette peine infamante, si son visage ne porte point la tache de réprobation, il va travailler aux mines de la couronne; la disposition de sa fortune ne lui est point enlevée, et sa femme est libre de partager son exil.

Les narines des condamnés au knout ne sont plus fendues comme autrefois; l'empereur régnant s'empressa d'abolir cette hideuse et inutile mutilation. L'impératrice Catherine avait ordonné la suspension de toute peine corporelle pour les femmes enceintes; son petit-fils étendit l'ajournement jusqu'au sevrage de l'enfant. L'abolition de la peine capitale semblait entraîner celle d'un supplice beaucoup plus cruel, celui

de la question; cependant, les successeurs d'Elisabeth laissèrent à Alexandre tout l'honneur de ce bienfait; la question fut abolie par un oukase rendu en 1806.

Je pense qu'on ne doit accorder nulle croyance à ceux qui prétendent que dans des cas importans la police, voulant obtenir des révélations, nourrit le prévenu de harengs salés en lui refusant toute boisson; au bout de trois jours, ce nouveau Tentale est dévoré d'une soif si ardente, qu'à l'aspect imprévu d'un verre d'eau, offert sous condition, son secret lui échappe infailliblement: cette version ne s'appuyant sur aucun fait bien connu, je la cite uniquement comme une chose bizarre.

La noblesse n'est point passible des peines corporelles; Pierre III en prononça l'abolition par un privilége concédé en 1762; l'impératrice Catherine le confirma sous le titre de *dvozianskaia gramota;* le manifeste d'Alexandre, du 2 avril 1801, maintint cette loi. Ce même souverain exempta également les prêtres de la punition corporelle, non seulement ceux devenant nobles par l'obtention du titre de chevalier que donnent tous les ordres russes, mais encore ceux

exerçant des fonctions ecclésiastiques jusqu'aux diacres inclusivement.

Si, par l'effet d'une clémence sur laquelle les opinions restent partagées, l'assassin ne reçoit pas la peine de mort dans cet empire, au moins la société à demi-vengée se dit avec certitude que le coupable ne rentrera plus dans son sein; sur ce point, il y a entière sécurité; on ne dit pas comme chez nous:

Qui nous délivrera des forçats libérés?

ou pour variante:

Qui nous délivrera des forçats évadés?

Depuis trop long-tems nos journaux assombrissent leurs colonnes du récit de meurtres commis par des forçats libérés ou évadés: ces détails donnent les teintes les plus lugubres à la *Gazette des Tribunaux*. En la lisant, la France entière peut se croire placée sous l'empire d'un interminable mélodrame, dont toutes les scènes sont marquées par un forfait. Il faudrait remonter bien haut pour préciser l'instant où la société alarmée fit entendre ses plaintes; elles sont d'une nature assez grave pour être écoutées par les

agens du pouvoir, et l'on ne saurait trop s'étonner de l'indifférence qu'elles leur inspirent.

Cependant, celui qui paie avec exactitude *son douzième* peut croire, sans trop de prétention, qu'on s'occupe de sa sûreté. Combien de fois, après la lecture d'un crime atroce commis par un forçat libéré, me suis-je dit : « On se lassera enfin de l'insuffisance des lois, on va prendre un parti! » Je voyais déjà le ministre de la marine s'élancer à la tribune et représenter les funestes conséquences de ces libérations et de ces évasions, qui sont autant d'arrêts de mort pour une foule de braves gens; j'espérais que l'autorité trouverait une Sibérie, un Botany-Bay, enfin une possession française assez lointaine pour purger la société terrorifiée des brigands qui en sont le fléau. La session s'ouvrait, je braquais mes lunettes sur les journaux; j'y voyais en effet que le ministre était monté à la tribune, mais seulement pour demander quatre à cinq millions de plus que l'année précédente; et des forçats, pas un mot. Alors il faut prononcer le fameux : « J'attendrai, monseigneur; » unique consolation de tous les refus et négligences ministériels.

En réalité, nos bagnes sont de vieux établissemens correctionnels qui ne corrigent personne, et dont le but (souvent manqué par les évasions), est de séquestrer un criminel pour un tems limité ou illimité. Mais on peut comparer celui qui a subi sa peine à un pestiféré sortant du lazaret avant sa guérison: il infecte tout ce qu'il touche; il répand la mort et le deuil là où il porte ses pas vagabonds.

Dans un bagne, le crime est en vacance; il se repose, il médite à froid de nouveaux forfaits, des coups plus assurés; c'est une école de corruption mutuelle dont le brigand le plus distingué devient *moniteur* de la troupe. Les apprentis imberbes sont pleins de déférence pour lui et pour ses théories sanguinaires; il dit à l'un: « Tu manquas de courage, ne déshonore plus *l'état* par une nouvelle lâcheté; » à l'autre: « Tu ne fus ni assez fin, ni assez prudent; avec plus de réflexion dans ton plan, tu triomphais, et nous n'aurions pas l'honneur de ta compagnie; » à celui-ci: « C'est ta diable d'humanité qui t'a perdu; règle sûre, mes amis, il vaut cent fois mieux tuer son homme que de se laisser prendre; les morts sont bonnes gens, ils ne dénon-

cent personne; » et à ce dernier : « Toi tu seras un héros, tu égaleras nos illustres ancêtres Cartouche et Mandrin! (Ici tous les forçats ôtent leurs bonnets.) Puisque tu dois *filer* avant nous, ne nous oublie point; fais passer à tes amis la moitié de l'argent du premier drôle que tu expédieras dans l'autre monde, s'il y en a un; ne t'inquiète pas, il nous arrivera tout droit, nous saurons bien empêcher *les oiseaux*, malgré tous les argus de cette baraque. »

Ainsi, toutes les pensées d'un forçat se dirigent vers ses exploits futurs; son plan de campagne est formé; déjà il compte ses victimes. Le vieillard dont il convoitait l'or aura dix ou quinze ans de plus; tant mieux; sa vieillesse aplanit les difficultés. Un locataire du bagne est une bête féroce long-tems captive dans les souterrains de l'amphithéâtre, d'où elle s'élance altérée de sang.

On voit de ces hommes, échappés à la gendarmerie, commettre un crime le jour même de leur libération. Dans les feuilles publiques, la plupart des causes criminelles commencent par ces mots : « Depuis long-tems, un forçat libéré répandait l'effroi dans ce pays; déjà plusieurs

personnes avaient été victimes de sa férocité, lorsque..... »

Mais si quelques-uns de ces hommes, domptés par l'âge bien plus que par le repentir, sont amenés devant les tribunaux pour simple fait de vagabondage, quel est le plus ardent de leurs vœux? c'est la prison. Repoussés de tout le monde, privés de travail, ils implorent de la pitié des juges la réclusion, comme on réclamerait un bienfait.

Espère-t-on rendre à la vertu, que dis-je? au dégoût du crime, des ames endurcies par l'effet même d'un frottement continuel qui fortifie la corruption? On condamne un demi-scélérat à cinq ou dix ans de travaux forcés; ce terme expiré, les galères nous rendent un scélérat tout entier: voilà un bénéfice très-clair. C'est vainement qu'un pauvre aumônier sue sang et eau pour obtenir quelques rares conversions; hélas! elles sont si difficiles, même chez les hommes qui n'ont jamais volé ni tué personne! Comment espérer ce prodige parmi des monstres qui se jouent de tous les sentimens humains, qui n'accueillent toute pensée vertueuse que par un rire infernal?

Les Anglais se montrent plus sages que nous dans leur législation pénale ; ils pendent ou ils exilent. Un criminel *est lancé dans l'éternité*, comme ils disent, ou rejeté à quatre mille lieues du sol qu'il désolait : c'en est fait, on ne le craint plus. Chez nous ; c'est une séparation temporaire d'un membre gangrené ; chez eux, c'est une franche amputation : contre le crime, les demi-mesures sont toujours funestes.

Cet ordre de choses réglé par le bon sens, chez nos voisins, jette un grand ridicule sur nos bagnes, qui ne font pas un pas dans un siècle où tout avance si rapidement, que nous semblons prêts à dérober le feu céleste. Quel tableau que celui d'hommes enchaînés, traînant le boulet, maudissant leur sort, et jetant un regard menaçant et sinistre sur cette société qui les repoussa de son sein !

Rivarol, très-injuste pour les Allemands, disait d'eux : « Ils sont toujours en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée. » Sauf l'armée, ne peut-on pas nous appliquer cette épigramme pour une multitude de routines qu'on s'obstine à respecter? Quoi ! nos possessions au-delà des mers n'offrent-elles pas de contrée

assez vaste pour contenir quelques centaines de scélérats? Le grand point serait de les isoler.

La terre de *Van-Diémen* est, dit-on, le pays des métamorphoses; pour quelques criminels, elle est aussi une terre d'*Eldorado*. Tel coupable qui rasa le cordon, devient un honnête homme sous un ciel nouveau. On en cite qui, à force de bonne conduite, s'élevèrent aux premiers emplois de la communauté; d'autres roulent carrosse légalement, sans avoir fait tort à ceux qui vont à pied.

Si on veut obtenir les prodiges de la Nouvelle-Hollande, il faut rompre ce faisceau de corruption, il faut donner aux criminels un air plus pur, et leur infliger des expiations lointaines. Navigation longue et orageuse, changement total de climat, dislocation complète d'habitudes coupables et licencieuses, attrait de la propriété, bonheur d'échapper à la honte et au mépris public, séjour des champs, aspect d'une belle nature, enfin, espoir d'arriver à l'aisance ou à la fortune sans placer un échafaud dans son horizon, il ne faut rien moins que tout cela pour obtenir des cures miraculeuses. Cette révolution subite peut produire le même effet qu'obtenaient jadis les amans par le fameux saut de *Leucade*.

— N° XXVIII. —

LES TITRES.

. . . . . Gaudent prænomine molles
Auriculæ.
HORACE, *Satires.*

L'oreille est délicieusement flattée de certains noms de distinction.

Je fus témoin, il y a peu de tems, d'une discussion qui m'amusa fort; elle avait lieu entre un Russe et un Américain. Ce dernier attaqua, avec sa franchise de l'autre monde, la profusion des titres en Russie. « Monsieur, disait-il, j'ai dîné chez un de vos princes; nous étions vingt-cinq, savoir: treize princes ou princesses, sept comtes ou comtesses, et quatre barons ou baronnes. J'étais le seul sans titre, et, loin que l'amour-propre souffrît de cette nudité de mon nom, je m'enorgueillissais d'avoir échappé à l'aveugle répartition des grandeurs humaines. —

Pourquoi, Monsieur, s'enorgueillir d'un avantage qui n'est dû qu'au hasard? répliqua le Russe. S'il eût voulu que ces vingt-quatre convives fussent nés dans un canton de la Virginie ou du Massachusset, ils jouiraient du même honneur que vous. On ne doit pas plus tirer vanité de rien que de quelque chose. Ce n'est point notre faute si nous sommes princes; il est assez difficile de ne pas l'être en Russie. — Il serait du moins plus aisé, reprit l'Américain, un peu étourdi du ton railleur de son adversaire, de ne pas faire participer l'enfance à ces vaines distinctions. Dans ce même logis, où je dînai, il y eut le soir un bal d'enfans. « Vous voyez ce tas de marmots, me dit le secrétaire de notre légation, eh bien! ce sont autant de petits princes et de petites comtesses: ici les titres se confèrent avec le baptême. » — Oui, Monsieur; et même avant la cérémonie, ils s'acquièrent en naissant: c'est l'usage du pays. — Ma foi, tant pis pour le pays! — Pourquoi? — Parce qu'en Russie, comme partout, l'orgueil est inné chez les hommes. Or, ce vice étant le principe de tous nos ridicules, de nos fautes et de nos malheurs, le premier devoir de l'éducation, c'est de

le réprimer. Nouveau débarqué dans cette ville, je ne puis encore juger avec connaissance de cause ; mais je sais que les enfans élevés dans des idées qui leur donnent de l'importance deviennent de petits êtres insoutenables. Voyez leurs allures, leurs poses. A peine sont-ils émancipés de la nourrice, que déjà leurs regards sont dédaigneux et leurs fantaisies tyranniques. Faibles et chancelans, ils n'implorent pas les secours ; ils les commandent. Ce sera bien pis, lorsque ces bambins seront fermes sur leurs jambes ; l'arrogance et le despotisme croîtront avec eux. De là vous me permettrez de conclure que, dans ce pays, les hommes doivent être très-orgueilleux. — Eh bien ! Monsieur, quelque puissante que soit votre argumentation, il est positif qu'ils le sont infiniment moins que partout ailleurs ; il y a au fond du caractère national quelque chose de simple et de naturel qui nous préserve généralement de ce travers. D'ailleurs, vous attachez beaucoup trop d'importance au pouvoir des distinctions sur la faible intelligence des enfans ; elles existent par le droit bien plus que par le fait. Croyez-vous qu'un petit bon homme ait le sentiment de

son titre? pas le moins du monde; c'est un joujou réservé pour sa jeunesse. Au sein des familles ou dans les colléges, il ne vient point à l'idée de l'appeler prince ou comte; il est Grégoire, Dmitri, Théodore ou Vladimir, et c'est tout. A son entrée dans la société, il use de son droit sans songer à s'en glorifier; non plus que son père et que toute sa famille. Vous resteriez dix ans chez nous sans ouïr personne vous assommer de sa naissance et de son illustration; on la porte comme l'uniforme, par habitude et par nécessité. Ce genre d'orgueil est une niaiserie qui n'est point dans notre caractère. Nous mettons plus de vanité à donner une belle fête, à meubler magnifiquement nos maisons et à recevoir grandement, qu'à déployer nos parchemins et à faire fleurir notre arbre généalogique. C'est positivement cette multitude de titres, dont vous vous effarouchez, qui nous les fait porter avec simplicité. Chaque père de famille partageant le sien avec ses enfans, les distinctions deviennent presque illusoires à force de s'étendre. Tout ce qui se divise tend à s'affaiblir. A-t-on l'idée de vénérer les pommes en Normandie et les oranges à Malte?

» Comment nos jeunes princesses ou comtesses seraient-elles si fières d'un titre que souvent elles perdent le jour de leur mariage ? C'est de fort bonne grâce qu'elles rentrent dans une catégorie moins pompeuse. Leur amour-propre se dirige alors sur le rang militaire ou civil que peuvent obtenir leurs maris. — Mais, répliqua l'Américain, si une grande considération ne s'attache point aux titres, pourquoi donc les multiplier ? Mon tailleur, en me prenant mesure, me disait très-sérieusement qu'il y a plus de cinquante mille princes et princesses en Russie. — Monsieur, ce tailleur-là exagère ridiculement. J'ai grand'peur qu'il ne vous rapporte un habit beaucoup trop large. Au surplus, je ne me suis point amusé à compter nos princes ; mais, quel que soit leur nombre, loin de partager votre opinion, je trouve quelque chose de libéral dans nos usages. Le souverain qui les fonda fit preuve de philosophie, puisqu'en multipliant les qualifications, il sembla les neutraliser. Dans le fait, elles ne sont presque rien chez nous ; car il faut des services, un travail quelconque, enfin du mérite personnel pour s'avancer. Les ancêtres n'exercent aucune influence sur le rang

militaire : voilà pourquoi notre noblesse, sauf quelques insignifiantes exceptions, est simple, sans morgue et sans dédain. Les Italiens nous ressemblent sous ce rapport ; chez eux les titres sont éparpillés sur tous les membres de la famille. L'Italie foisonne de *marquessina*, de *comtessina*, et rien de moins empesé, de moins orgueilleux que les nobles d'Italie. Je suis tenté de croire que cette simplicité provient de la même cause. Si quelqu'une de nos princesses veut faire la grande dame, si quelque ancien boyard est tenté de se mettre à cheval sur ses vieilles chroniques, on s'en moque très-franchement ; aussi me serait-il difficile de vous nommer un sot pur, même le comte ***, qui ne manquait pas de vocation. » L'Américain parut frappé des bonnes raisons du Russe ; celui-ci, en prenant le parti de sa nation, défendait aussi la vérité.

Je l'avoue, cette discussion m'a beaucoup diverti : l'homme de l'Amérique argumentait avec une rondeur et une franchise tout-à-fait comique, et le Russe se défendait avec autant de finesse que de bon goût. Je serais curieux de savoir quelle mine fit notre indépendant le

jour où l'on eut la grotesque pensée de faire de Canova un marquis; cette alliance de mots dut lui causer une sensation fort désagréable. Le *duc de Praxitèle* et le *baron de Phidias* ne seraient pas plus mal sonnans à mon oreille que le *marquis de Canova*. Pourquoi des titres dans le domaine des arts? Ils n'en ont que faire; la gloire du sculpteur italien est si brillante et si pure qu'une auréole de marquis ne peut que la faire pâlir. Qu'on baronnise un banquier, c'est tout simple, l'or admet la broderie; mais un artiste célèbre n'a besoin que de son nom : les contemporains de son génie doivent le traiter comme la postérité. Lorsque Louis XIV dit à l'un de ses courtisans, qui parlait de Mignard : « Il me semble que le mot *Monsieur* n'écorcherait pas la bouche, » ce peintre répondit : « Ah! Sire, il y a vingt ans que je travaille pour qu'on ne dise plus *Monsieur Mignard*. » Certes, ce même artiste eût également aspiré à l'honneur d'isoler son nom d'un titre, s'il eût été de mode de les prodiguer comme à présent. Voltaire, nommé vicomte par Louis XV, ne le serait plus pour nous. Nous disons encore le marquis de Vardes, le marquis de Villarceaux, parce qu'ils

ne furent que des courtisans, et l'on dit Chaulieu, Lafare, sans s'inquiéter si le premier était plus ou moins abbé, et si l'autre fut comte ou marquis : ce qu'en vérité je ne tenterai point d'éclaircir.

— N° XXIX. —

LES RUBANS ET LES ORDRES.

J'aime beaucoup à voir circuler dans Paris
Ces nombreux chevaliers, émaillés comme Iris,
Des couleurs les plus séduisantes.
Hier et Aujourd'hui.

Pour caresser le frivole amour-propre des hommes, aucune couleur ne fut oubliée ; le million de chevaliers dont s'honore l'Europe est plus émaillé que nos prairies dans les beaux jours du mois de mai ; à aucune époque la société ne se trouva aussi submergée par le torrent des décorations, c'est que jamais elle ne fut plus tourmentée ni plus bouleversée. Les récompenses deviennent innombrables comme les services ; les souverains, rendus pauvres par celui qui s'enrichissait à leurs dépens, payèrent le dé-

vouement avec une monnaie peu coûteuse ; le portefeuille s'en attriste quelquefois, mais la boutonnière le console.

Nulle part l'influence de ces distinctions ne fut aussi active ni aussi productive qu'en France ; les autres pays n'avaient pas été frappés comme le nôtre d'une suppression générale des ordres ; pendant quinze ans, cette branche de l'orgueil s'était reposée. Bonaparte eut donc beau jeu pour exploiter à son profit une passion toute neuve et toute ardente. Il en tira parti avec d'autant plus d'habileté que ses rubans allaient trouver des gens qui jamais n'en avaient porté ! Il chamarra de larges poitrines républicaines ; et ces cœurs stoïques bondirent de joie sous l'effigie du maître. Le souverain fit plus encore, il broda beaucoup d'habits sur toutes les coutures, et joignit à ces marques d'honneur de bons appointemens pour les soutenir. Ce faste, succédant pour ainsi dire à la simplicité des carmagnoles, on n'y tint plus, toutes les têtes partirent ; toutes les âmes furent amollies ; il y eut explosion de dévouement, d'enthousiasme et de servilité.

Il faut pourtant qu'une nation possède une

grande puissance de légèreté pour se soulever ainsi de l'abîme profond où l'avait plongée une révolution toute récente, jusqu'au plus haut échelon du gouvernement le plus absolu ; et par quel levier? Point d'autres que des petits rubans rouges, bleus, jonquille, etc., etc. C'est un spectacle peut-être unique dans l'histoire des grandes directions que peut donner un chef habile à l'amour-propre de tous les hommes.

L'antiquité nous apparaît dans une imposante nudité de ces prestiges qui exercent un si grand empire sur l'imagination ; je me demande ce qu'auraient fait les Athéniens, presque aussi vaniteux que nous, si Périclès eût appelé à son secours la magie des rubans. Je les vois, se précipitant sur ses pas, se disputer l'honneur de poser le bandeau royal sur ce front gracieux ; peut-être auraient-ils dressé de leurs propres mains un trône à la place de la tribune aux harangues.

Pauvre Manlius! que ne pouvais-tu disposer d'une manufacture de barons et de comtes!! Tu aurais certainement évité la désagréable minute qui t'attendait sur la roche Tarpéienne. Et vous, César! qui fûtes poignardé par des citoyens plus

ambitieux que vous, pourquoi ne créâtes-vous point ces flatteuses amorces, qui détendent tous les courages et assouplissent toutes les oppositions. Vos féroces assassins vous laissaient vivre : oui, tout nous démontre que Cassius et Brutus, pouvant placer sur la toge romaine le grand cordon de la Légion d'Honneur, se seraient prêtés de bonne grâce aux idées tant soit peu monarchiques de l'excellent César, qui ne fit de mal à personne, et que je regrette encore, comme Mlle Chouard regrettait Pindare. Mais les anciens, tout en faisant de grandes choses, ne s'élevèrent point à la création des ordres : on ne s'avise jamais de tout. Je ne compte pas l'anneau des chevaliers romains, décoration modeste, qui échappait aux regards comme les bagues inaperçues de nos fidèles épouses.

Les modernes, doués d'un génie moins vaste, moins profond, mais plus inventif, créèrent une source intarissable d'actions généreuses et d'héroïsme : c'est fort heureux, c'est surtout très-économique. Mais n'a-t-on pas trop varié les couleurs et trop prodigué les brevets ? je crains qu'en dépassant la mesure on manque aussi le but. Il m'a été raconté qu'un brave habitant de

Boston, ame simple et point familiarisée avec les décorations, se promenant aux Tuileries le lendemain de son arrivée à Paris, y rencontra deux ou trois cents chevaliers de Saint-Louis et de la Légion; s'adressant à l'un de ses amis : « Quels sont, lui dit-il, ces personnages distingués que je vois dans ce groupe? » Et il désignait cinq à six hommes dont la boutonnière était vierge de rubans. Naïvement il les prenait pour des gens importans, tant ils étaient en minorité.

Voilà où mène l'abus des choses; les ordres pullulent tellement en tous pays, hors l'Angleterre, qu'à présent on regarde avec une sorte de surprise un homme de bon ton et de bonne mine qui n'a pas de cordon. De la surprise à la considération, il n'y a qu'un pas, et peut-être nous arriverons au point où n'avoir pas d'ordre sera un ordre.

Un prince héréditaire, qui a autant de mérite qu'il est aimable et spirituel, disait un jour en petit comité : « Si je règne jamais, à chaque action d'éclat d'un de mes généraux, je lui enlèverai un ordre. » Ce mot est charmant; c'est la satire la plus fine qu'on puisse faire de la surabondance des distinctions.

La prodigalité des décorations frappe surtout en Russie; longue est la série des ordres créés dans ce climat glacé. A leur vue l'on serait tenté de regarder les Russes comme un des peuples les plus frivoles de l'Europe moderne. Une telle multiplicité de distinctions ferait aussi croire que chez les enfans du Nord la somme des bonnes actions et des mérites de toute nature est plus considérable qu'ailleurs. Il y a pour le moins, je dois en convenir, une rivalité sensible. Les Russes marchent à grands pas vers tous les genres de perfectionnemens. Mais depuis long-tems leur réputation, comme guerriers, est solidement établie : ce sont leurs exploits, à différentes époques, qui ont occasioné ce luxe de décorations dont les Français pourraient se montrer jaloux.

Le premier ordre est celui de Saint-André, il fut institué par Pierre Ier, à l'instar de l'Aigle-Blanc de Pologne, comme un témoignage de l'amitié constante de ce grand homme, pour le roi Auguste II. La décoration est une plaque et un grand cordon bleu, au bout duquel est la croix de Saint-André. Les princes et princesses de la famille impériale sont chevaliers nés de

cet ordre; il est militaire et civil, et n'a point de seconde classe.

Le deuxième ordre est celui de Saint-Alexandre-Newsky, institué aussi par Pierre-le-Grand. Le cordon est rouge, avec quatre aigles autour de la plaque; il est également militaire et civil, et n'a point de seconde classe.

Le troisième est l'ordre de Saint-Georges, purement militaire; le grand cordon est rouge, liseré noir et blanc; la croix est blanche et représente saint Georges à cheval, perçant un dragon de son javelot. Cet ordre est la plus flatteuse des distinctions russes, et la plus difficile à obtenir; le souverain même ne s'affranchit point de la rigoureuse observance des statuts, qui sont sévères. Le grand cordon ne peut être donné qu'au général qui gagne une bataille rangée, prend une place forte, ou enfin contribue par une suite d'exploits au rétablissement de la paix. On ne compte dans ce moment que quatre généraux chevaliers de première classe : Son altesse royale monseigneur le Dauphin, le roi de Suède, le duc de Wellington et le général Bénigsen. Cet ordre se divise en quatre classes; pour devenir simple chevalier, il faut avoir en-

levé un canon ou un drapeau; aussi la faveur ne peut rien dans la distribution des brevets, c'est la gloire qui les donne. Les soldats le reçoivent comme les officiers, avec cette seule différence que leur croix est en argent, au lieu d'être émaillée.

Après la campagne de 1806, le chapitre des ordres offrit à l'empereur Alexandre le grand cordon de Saint-Georges; M. le maréchal Soltykoff, le plus ancien chevalier de la seconde classe, fut chargé de la présentation de cet hommage; le souverain le refusa. Au retour de ses campagnes de 1813, 1814 et 1815, Alexandre renouvela ce modeste refus, et résista aux vives sollicitations du sénat et des grands de l'empire : il porte la décoration de simple chevalier.

C'est le 27 novembre russe que l'on célèbre, au palais d'Hiver, la fête de cet ordre; il y a d'abord grande parade, ensuite grande cour, ce que les Russes appellent *grande sortie*. Un autel est dressé dans la salle Blanche; le métropolitain entonne le *Te Deum*. Comme l'ordre de Saint-Georges est purement militaire, il est remarquable de voir le prêtre faire la cérémonie de l'aspersion avec une branche de laurier.

Je me trouvai, le soir de cette solennité, dans un salon qui s'égaya de la naïveté d'une provinciale ; on lui demanda si elle connaissait les statuts de l'ordre de Saint-Georges. « Non, répondit-elle ; mais je crois qu'elles sont de *Canova*. »

Il y a quatre classes dans l'ordre de Sainte-Anne ; les chevaliers de la seconde jouissent des honneurs de la plaque. L'empereur Paul donna à cet ordre le titre d'Impérial ; avant ce prince, il n'était que Ducal, prenant son origine du duché de Holstein. Il fut naturalisé, en Russie, par Pierre III ; le ruban est rouge, liseré jaune. Les soldats qui, pendant vingt ans, se sont distingués par une conduite irréprochable, obtiennent une médaille portant la croix de Sainte-Anne, suspendue au ruban de l'ordre, et reçoivent le titre de chevalier ; de ce moment, ils ne sont plus passibles de peines corporelles. Les soldats chevaliers de Saint-Georges jouissent du même avantage.

L'ordre de Saint-Vladimir, institué par l'impératrice Catherine II, est militaire et civil ; il se compose également de quatre classes, dont la seconde porte aussi la plaque. Chez les militaires, la quatrième classe se distingue par une

rosette ; le ruban est rouge foncé, liseré de noir. Cet ordre tombait en décadence sous le règne de Paul; Alexandre lui rendit son premier éclat en ajoutant aux statuts primitifs quelques dispositions supplémentaires, qui établissent de nouveaux droits au titre de chevalier; elles comprennent douze articles. L'ordre s'obtient par une action grande, généreuse, comme de sauver celui qui se noie, d'arracher quelqu'un du milieu d'un incendie, etc., etc. L'auteur d'un bon ouvrage classique, d'une invention utile, d'un mémoire sur l'économie politique dont les vues indiquent une amélioration sociale, peut prétendre au brevet de chevalier.

* Ici la faculté médicale s'élève quelquefois, de clas en classe, jusqu'à la plaque en diamans, quoique cette parure soit un contraste choquant avec la noble simplicité des fonctions de médecin.

Dernièrement le docteur L***** reçut les insignes d'un ordre de première classe. Ivre de joie, il ne pouvait s'en séparer; et le voilà qui se rend avec la plaque et le grand cordon près du chevet d'un bon vieux marchand très-malade. Celui-ci, intimidé par l'aspect d'un docteur si brillant, ne répondit à aucune de ses questions. Nonobstant ce silence, le médecin demande une feuille de papier, et la couvre d'une longue ordonnance. Lorsqu'il fut parti, le malade dit à sa femme :

Alexandre créa une décoration pour les militaires qui firent la campagne de 1812. Cette faveur s'est même étendue à tous ceux qui ont rendu quelque important service pour la défense de la patrie. C'est une médaille en argent, avec un ruban bleu, et une médaille en bronze, même ruban, pour les non-militaires. En témoignage de sa haute satisfaction du dévouement énergique que la noblesse fit éclater lors de cette mémorable époque, le souverain voulut étendre cette distinction à tous les chefs de famille noble, et la rendit même héréditaire pour chaque fils aîné. Il existe aussi une décoration pour les militaires qui se sont trouvés à la bataille de *Culm*.

« Ma chère amie, il faut payer ce monsieur, et le prier de ne plus revenir. Jamais je ne guérirai avec lui. Maintenant qu'il est grand seigneur, je m'imagine qu'il n'est plus médecin. Comment veux-tu que je lui parle de mes maux et que je lui montre ma langue? c'est impossible. De grâce, si tu désires que je vive, fais venir un docteur qui ne soit que chevalier. »

On parlait, un jour, devant M. de Narischkin du désir qu'avait M. C***, homme plus que négligé dans sa tenue, d'obtenir un ordre. « Ah! s'écrie le grand chambellan, que ne puis-je lui donner *l'ordre du bain!* »

A la suite des événemens militaires du Pruth, Pierre Ier institua l'ordre de Sainte-Catherine, en faveur de Catherine Ire, qui avait puissamment contribué, par son courage et sa présence d'esprit, à l'heureuse issue de cette guerre : cet ordre est unique en Europe par la singularité de son origine. Il est rare de voir la femme même la plus dévouée, suivre un royal époux au milieu des hasards de la guerre, à cinq cents lieues de sa capitale ; les exemples de ce genre remontent au tems des croisades. Il arrive plus rarement encore qu'une armée nombreuse et les destinées d'un grand empire soient arrachées à une ruine presque immédiate par l'inspiration soudaine d'une femme ; les plus vieux capitaines, et Pierre-le-Grand lui-même, ne voyaient plus aucun moyen de salut. Dans ce découragement général, le génie de Catherine, supérieur à celui des hommes, fut le sauveur de cette multitude de guerriers aux abois, de ce camp désolé, cerné et mourant de faim. L'aristocratique orgueil de notre sexe reçut un véritable échec sur les bords du Pruth, et je m'étonne que les femmes de tous les pays ne se soient pas coalisées pour élever un monument sur le théâtre de

cette gloire brillante d'héroïsme et d'originalité. Malheureusement, alors, la mode des souscriptions n'était point connue ; mais l'ingénieuse reconnaissance de Pierre a dressé un monument qui se perpétuera d'âge en âge au dessous de l'épaule gauche des grandes dames russes. C'est là qu'elles portent l'ordre de Sainte-Catherine, qui n'est accordé qu'aux femmes. Il se divise en deux classes ; le grand cordon est rouge, liseré de blanc ; la croix présente, d'un côté, l'image de sainte Catherine avec les attributs de son martyre, et de l'autre, cette inscription : *Pour l'amour de la patrie*. La seconde classe porte un chiffre de diamans avec une rosette du ruban de l'ordre *.

Nos dames françaises sont privées de l'honneur de porter une décoration, qui se rattache-

* Quelques dames russes portent, comme une haute marque de distinction, le portrait de l'impératrice, orné de diamans. Il s'attache de côté. Celles qui ont cette espèce de décoration ont le titre de *dames du portrait*, titre auquel sont affectés certains priviléges. Plusieurs demoiselles d'honneur obtiennent aussi ce qu'on appelle le chiffre ; il est en diamans, monté sur un médaillon qu'on attache également de côté.

rait à une époque éclatante de notre histoire. Je me demande comment, depuis Charles VII, aucun de nos rois, presque tous doués de l'enthousiasme chevaleresque, n'a eu l'idée d'honorer la mémoire de notre héroïne française par la création d'un ordre qui consacrerait ce grand souvenir et l'éternelle reconnaissance de la nation. Peut-être Jeanne d'Arc, ainsi illustrée, aurait trouvé grâce devant le honteux cynisme d'une plume célèbre; peut-être cet hommage patriotique eût-il désarmé celui qui respecta si peu de choses. J'aime les gracieux rubans de nos chanoinesses; mais, je l'avoue, mes regards se porteraient avec plus de plaisir sur une décoration qui me retracerait la noble et touchante victime qui périt sur le bûcher allumé par les Anglais.

Ici tous les ordres civils et militaires donnent la noblesse héréditaire, même celui de Sainte-Anne de la quatrième classe, que l'on obtient facilement. Plusieurs marchands russes, par suite de services rendus, soit au gouvernement, soit à leurs concitoyens dans les fonctions de maire ou autres, sont parvenus au grade de che-

valier; mais, je crois que, par une restriction à la mesure générale, l'oukase ne leur accorde point la noblesse. Cette réserve ne s'étend pas aux prêtres, qui deviennent nobles, eux et leurs enfans, dès qu'ils sont chevaliers de l'empire.

Il n'existe pas un seul maréchal de l'empire, si ce n'est le duc de Wellington. La mort a tout moissonné; six femmes de maréchaux survivent encore à leurs époux : la comtesse Kamensky, la comtesse Mussin-Pouschkin, la princesse Prosoroffsky, la comtesse Tczernicheff, la comtesse Barclay de Tolly et la princesse Koutousoff *. Rien de plus fragile que la vie d'un maréchal; les infirmités et les maladies, conséquences inévitables des fatigues militaires, font souvent, après la campagne, ce que le canon ne fit point. Tout le monde n'a pas le bonheur du maréchal de Turenne; je dis bonheur, car il y a peu d'officiers-généraux qui ne vantent la glorieuse douceur de mourir sur le champ de bataille. Cependant on vit des guerriers célèbres se consoler à la longue d'avoir été négligés par la mort, et pren-

* Cette princesse est morte en 1826.

dre leur parti en braves sur les inconvéniens de la longévité, tels que le prince Eugène, Villars, Catinat, et surtout Richelieu, qui se maria à quatre-vingt-trois ans avec l'intrépidité d'un jeune homme.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

		Pages.
N° I.	Traversée d'Honfleur à Cronstadt. .	1
II.	Un Mois de Misanthropie.	16
III.	Saint-Pétersbourg.	23
IV.	Débuts et Rencontre.	37
V.	Le Thermomètre.	50
VI.	Physionomie nationale.	64
VII.	Le premier Jour de l'An.	83
VIII.	Catherine II.	98
IX.	Quelques Salons.	111
X.	M. de Maistre et Mme de Staël. . . .	131
XI.	Intérieur des Familles.	143
XII.	Administration et Statistique.	149
XIII.	Un Repas.	161
XIV.	Les Caractères.	169
XV.	Le duc de Serra-Capriola.	177
XVI.	La Fortune publique.	182
XVII.	Les grands Seigneurs.	193
XVIII.	L'Hermitage.	203
XIX.	Bavardage général.	222

Pages.

N° XX. Les Ramoneurs finlandais. 228

XXI. Le Dégel. 240

XXII. Bénédiction des Eaux. 247

XXIII. L'Ours traqué. 260

XXIV. Le Carnaval. 267

XXV. Foire printannière de la Bourse. . . . 281

XXVI. Charité des Russes. 291

XXVII. Peines corporelles. 304

XXVIII. Les Titres. 315

XXIX. Les Rubans et les Ordres. 323

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

00101975

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016